This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 e. 45

h33 m

C 326

POËSIES

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE LA FARRE.

POESIES

DE

MONSIEUR LE MARQUIS

DE LA FARRE.

Nouvelle Edition considérablement augmentée.

A AMSTERDAM,
Chez J. F. BERNARD.

M. DCC. LV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 NOV 1955
OF OXFORD
LIBRARY

POESIES
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

ODE I.

Réflexions d'un Philosophe sur une belle Campagne.

PLUS on observe ces retraites
Plus l'aspect en est gracieux ;
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux ;
Ou pour le cœur qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts,
Qui ne m'arrête & ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix & mes regards.

Quand je regarde ces prairies,
Et ces boccages renaissans,

J'y mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries ;
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gasouillante,
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des côteaux fertiles
Des troupeaux riches & nombreux ;
Ceux qui les gardent sont heureux,
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont a redouter les loups,
Et si l'hyver vient les contraindre,
Ce sont-là tous les maux à craindre ;
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connoître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faisons par nos soins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie ;
En vain la raison se récrie,
L'abus parle, tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos Peres
Se bornoient dans les premiers temps ;
Sages, modestes & contens,

Ils se refusoient aux chimeres.
Leurs besoins étoient leurs objets;
Leur travail étoit leur ressource;
Et le repos toujours la source
De leurs soins & de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De superbes Temples aux Dieux,
Et pour eux de simples cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contens de leur destinée,
Il la croyoient plus fortunée,
Par le repos que par l'éclat.

Ils savoient à quoi la Nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté,
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt, ni la vaine gloire,
Ne dérangeoient pas leur repos;
Ils aimoient plus dans leurs Héros,
Une vertu, qu'une victoire.

Ils ne connoiſſoient d'autre rang ;
Que celui que la vertu donne ;
Le mérite de la perſonne
Paſſoit devant les droits du ſang.

Dès qu'ils ſongeoient à l'Hymenée,
Leur penchant conduiſoit leur choix ;
Et l'Amour ſoumettoit ſes loix
Aux devoirs de la foi donnée.
L'ardeur de leurs plus doux ſouhaits,
Se bornoit au bonheur de plaire ;
Leurs plaiſirs ne leur coûtoient guere ;
Les faiſons en faiſoient les frais.

En amitié, quelle conſtance !
Quels ſoins ! quelle fidélité !
Ils étoient en ſincérité,
Ce qu'on eſt en fauſſe apparence.
S'étoient-ils donnés ou promis ?
Leurs cœurs jaloux de leurs promeſſes,
Voloient au-devant des foibleſſes,
Et des beſoins de leurs amis.

Quel fut ce tems ! quel eſt le nôtre !
Entre deux Amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t'il toujours dans l'autre !
Eſclaves de tous nos abus,

Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices,
Les noms des premieres vertus.

Dégoûtés des anciens uſages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous détruiſons nos pâturages :
Nous changeons nos prés en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en ſtériles,
Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos déſirs,
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines.
Vous goûtez un repos ſi doux,
Qu'il rappelle le tems d'Aſtrée.
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

ODE II.

Sur la Pareſſe, à l'Abbé de Chaulieu.

POUR avoir ſecoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raiſon l'homme s'énorgueillit!
Il vit frugalement; mais c'eſt par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'eſt qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triſte expérience,
De cette illuſion j'ai reconnu l'abus;
Je ſai, ſans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'eſt à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable Pareſſe,
Toi ſeule dans mon cœur as rétabli la paix:
C'eſt par toi que j'eſpere une heureuſe vieilleſſe,
Tu vas me devenir plus chere que jamais.

Ah! de combien d'erreurs & de fauſſes idées,
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les ames poſſédées,
Ne peuvent reconnoître & ſuivre une autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juſte frein aux plus folles ardeurs;

Tu peux même élever le plus ferme courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ſes travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille & délicate,
Que lui fit ſavourer la molle oiſiveté.

Rome eût toujours été la maîtreſſe du monde;
Si ſon ſein n'eût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jules eût épargné de pleurs à ſa Patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injuſtes projets,
De ſes rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux ſu préférer la paix!

De la tranquillité compagne inſéparable,
Pareſſe, néceſſaire au bonheur des mortels,
Le beſoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un Temple & des Autels.

Ainſi l'on vit jadis la Chantre d'Epicure,
Demander à Vénus qu'avec tous ſes appas,
Elle amollît de Mars l'humeur farouche & dure,
Lorſqu'elle le tiendroit enchanté dans ſes bras.

L'ardeur des vains désirs n'est jamais satisfaite ;
Leur vol rapide & prompt ne se peut arrêter ;
Celui qui dans son sein porte une ame inquiete ;
Au milieu des plaisirs ne sauroit les goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience ;
Rallumer les désirs & la vivacité :

Laisse-toi gouverner par cette enchantereſſe ;
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfere, croi-moi, les dons de la Paresse
Aux offres d'une vaine & folle ambition.

ODE III.

A la Vérité.

LOIN d'ici, beautés mortelles;
Riches d'attraits empruntés,
Qui devez le nom de belles
A vos regards affectés:
Mon ame, aujourd'hui plus pure,
Célebre de la nature
L'aimable simplicité,
Et je prétens que ma lyre
Au cœur le plus vain inspire
L'amour de la vérité.

Venez donc, vierges sacrées,
Venez, sur l'émail des fleurs
Que le soleil a parées
Des plus naïves couleurs,
Dévoiler à notre vûe
Cette beauté toute nue
Qui ne peut souffrir le fard;
Belle de ses propres charmes,
Qui peut tout vaincre sans armes,
Et qui sait plaire sans art.

Tels du sein de la nature
Sortent ces riches tablaux,
Dont la riante peinture
A des traits toujours nouveaux.
Tout l'art, quelqu'effort qu'il fasse,
N'en peut exprimer la grace;
Et ces ouvrages parfaits,
Tenant de leur origine,
Portent la marque divine
De la main qui les a faits.

O! qui sous de verts ombrages
Que le temps a respectés,
Où le long de ces rivages
Que la nature a plantés,
M'emmenera loin des villes,
En des demeures tranquilles,
Ou j'examine en repos
Quelle est la cause premiere;
Et comment de la matiere
S'est débrouillé le cahos?

Au mépris de la richesse
Des esclaves de la cour,
J'y goûterai ma paresse,
Et la douceur d'un beau jour;
Si je n'y vois pas l'entrée
De ma maison entourée

D'une foule de flateurs,
J'y verrai les fleurs nouvelles
Et leurs robbes naturelles
Me préſenter leurs odeurs.

Que je plains dans ſa fortune
L'homme à qui la vanité
Et la grandeur importune
Font haïr la vérité !
Sous le poids de l'ignorance,
Il gémit dans l'abondance
Ce maître abſolu de tout ;
Et, des plaiſirs de ſa vie,
Sent la fauſſeté ſuivie
D'un invincible dégoût.

Il ne voit point ſa maîtreſſe ;
Ses enfans, ni ſes ſujets,
D'une ſincere tendreſſe
Reconnoître ſes bienfaits.
Comme il n'a, par ſes careſſes,
Et ſes immenſes largeſſes,
Recherché que des flateurs ;
Il ne recevra du zele
De cette troupe infidele,
Que des conſeils ſéducteurs.

Venez diſſiper la nue
Qui voile votre clarté ;

Et montrez-vous toute nue,
Charmante Divinité.
Qu'ici tout vous reconnoisse
Pour souveraine Maîtresse,
O céleste Vérité!
Que tout autre culte cesse,
Et que tout mortel s'empresse
A suivre votre beauté.

ODE IV.

A l'Amour.

PUISSANT & premier Génie,
Par qui tout fut animé,
Toi, qui maintiens l'harmonie
Du monde par toi formé:
Amour, d'un trait de ta flamme
Pénetre aujourd'hui mon ame,
Et fais couler dans mes sens,
Le feu dont brûla Catulle,
Et qui, du jeune Tibulle,
Forma les tendres accens.

Ni les Nymphes du Parnasse,
Ni les faveurs d'Apollon
Ne me donneroient l'audace

De célébrer ton saint nom.
C'est toi qui près d'une eau pure,
Au fond d'une grotte obscure,
Peux seul, enseignant ta loi,
Inspirer aux cœurs fideles,
Dans leurs ardeurs mutuelles,
Des chansons dignes de toi.

Mais je sens que ma priere
A trouvé grace à tes yeux;
Une nouvelle lumiere
Rend mon esprit radieux.
Mes vers vont servir de guides,
A ces ames trop timides,
Qui, de peur de tes rigueurs,
Fuyant tes faveurs divines,
N'osent, pour quelques épines,
Cueillir les plus belles fleurs.

Publions donc à ta gloire,
Que, plus fort que tous les Dieux,
Pour la plus grande victoire,
Tu n'armes que deux beaux yeux:
Et que ta douceur est telle,
Que, dans la guerre mortelle
Que tu déclares aux cœurs,
Aimable jusqu'en tes peines,
Tu fais adorer tes chaînes
Aux vaincus, comme aux vainqueurs.

Loin de toi, loin de ton temple,
Ces jeunes présomptueux,
Qui donnent l'indigne exemple
D'un amour faux, fastueux;
Qui, dans leurs humeurs hautaines,
Veulent imposer des chaînes,
Et garder leur liberté,
Et prétendent n'introduire
Dans le sein de ton empire
Que mensonge & vanité.

Non, ce n'est que la souffrance,
Que l'ardeur de nos désirs,
Qui mettent la différence,
Et le prix à tes plaisirs.
Toi-même n'a pu connoître,
Les douceurs que tu fais naître,
Que quand ton cœur fut touché:
Et, pour goûter tes délices,
Il fallut que tu gémisses
Dans les fers de ta Psiché.

Ah! que ta chaîne est légere!
Que ton joug a de douceur
Pour l'ame simple & sincere
Qui t'abandonne son cœur!
C'est pour elle que sont faites
Ces félicités parfaites,

Qu'au monde on ne connoît plus ;
Mais que, pour leur récompense,
Tu verses en abondance
Dans le sein de tes élus.

Je sai bien qu'à tes caprices
On impute tes faveurs ;
On dit que tes injustices
Font répandre mille pleurs ;
Mais c'est avec les caresses,
Et les trompeuses tendresses
D'une volage beauté,
Confondre les biens durables ;
Et les plaisirs ineffables
Qu'on doit à la vérité.

Ce n'est point toi qui préfides
A ce honteux abandon,
A ces commerces sordides
Qui deshonorent ton nom.
Ce n'est que des belles ames
Que ta main file les trames ;
Tu tiens le vice abbatu ;
Ton choix toujours légitime
Ne donna jamais au crime
Les prix dûs à la vertu.

Quoique nous conte la fable,
Tes yeux sont toujours ouverts ;

Tu veilles, Dieu favorable,
Au bonheur de l'univers :
Nos vœux par ton assistance
Parviennent jusqu'à l'essence
Qui maintient l'ordre des Cieux ;
Et, brûlans d'ardeurs fidelles,
Nos cœurs portés sur tes ailes,
Vont s'unir avec les Dieux.

ODE V.

VENEZ échauffer ma veine,
Venez amours, ris & jeux ;
Disparoissez, trouble & peine,
Respectez ce jour heureux,
Où mon ame transportée
Demeure comme enchantée
Au comble de ses désirs.
Que sans cesse ma mémoire,
De ce jour si plein de gloire
Me retrace les plaisirs !

Ainsi, fier de sa conquête,
Enivré d'un doux moment,
Parle, en sa joie indiscrete,
Un jeune & crédule amant :
Mais bientôt la frénésie

De

De la ſombre jalouſie
Agite ſon triſte cœur,
Lui fait ſentir ſes alarmes;
Et payer de mille larmes,
Un inſtant de ſon bonheur.

Il eſt des ames mieux nées,
A qui le Dieu des Amours
A, malgré les deſtinées,
Filé de plus heureux jours:
Mais envain leur confiance
Les flate de l'eſpérance
De s'aimer juſqu'au tombeau;
Leur cœur, par expérience,
Sent même, en la jouiſſance,
Eteindre un déſir ſi beau.

Eſt-ce donc dans les batailles,
Qu'un héros toujours vainqueur,
Au milieu des funérailles,
Trouve un ſolide bonheur?
Non, d'un peu de renommée
La trop légere fumée
S'achette par trop de ſoins.
Le haſard l'ôte & la donne,
Et bien ſouvent l'abandonne
A qui la mérite moins.

Donc un vain desir m'excite
A parvenir au sejour
Que le vrai bonheur habite ;
Car, le chercher à la Cour,
Parmi tant de misérables,
Et d'infortunés coupables
Qui gémissent dans les fers,
C'est du monde, en son enfance,
Vouloir trouver l'innocence,
Et le vrai calme aux enfers.

Ah, quel sentier solitaire
Me présente tant d'appas !
L'amitié simple & sincere
Vient y conduire mes pas.
Suivons cette aimable guide
Pour arriver où réside
La pure félicité.
Mon sort sera doux & rare ;
Mais la trompeuse m'égare.
Dieux ! que d'infidélité !

Dans le sein de l'indolence
Cherchons du moins le repos
Et que mon indifférence
Me mette à l'abri des maux.
Mais quoi ! c'est sur ma paupiere
De peur de voir la lumiere,

Mettre un funeſte bandeau ;
C'eſt, d'une triſte manie
Eprouvant la tyrannie,
Entrer vivant au tombeau.

Prenons moins de ſoin d'éteindre
Que de régler nos déſirs ;
Livrons nos cœurs, ſans rien craindre,
Aux plus ſenſibles plaiſirs.
Goûtons-les, tels que les donne
La nature ſage & bonne
Dont les ſouveraines lois,
Eternelles, néceſſaires,
Sont pour nous plus ſalutaires,
Que ne ſeroit notre choix.

Mortel, oſe-tu prétendre
Un bien qui dure à jamais,
Et ſi peu parfait, attendre
Des plaiſirs purs & parfaits ?
Quand ton ame, poſſédée
D'une trop flateuſe idée,
Croit jouir des Cieux ouverts ;
Pour courre après des chimeres
Et des biens imaginaires,
Ce ſont les vrais que tu perds.

Heureux, heureux l'homme ſage;
A qui ces réflexions
Ont appris à faire uſage,
Tour-à-tour, des paſſions;
Qui, conducteur intrépide,
Sait & leur lâcher la bride,
Et, s'il faut, les retenir;
Qui, ſenſible & raiſonnable,
Saiſit l'inſtant favorable,
Peu certain de l'avenir.

ODE VI.

LIEUX qui le trentieme Été
Me voyez parmi la foule,
Avec raiſon dégoûté,
Abuſant du temps qui coule
Rengager ma liberté;
Ah! je rougis que ma vie
Démente ainſi la fierté
D'un peu de Philoſophie.

Comme vous, ombrages verts,
Si j'étois ſûr de renaître
Après l'horreur des hyvers:
Si ce jour n'étoit peut-être
Un des derniers que je perds,
Amateur des cavalcades,
Je courrois dans vos déſerts,
Montrer mes feux aux Dryades.

Mais, ce qu'un jour nous ravit,
L'autre ne peut nous le rendre:
L'eſpérer du jour qui ſuit,
En vain, hélas! c'eſt attendre
Le retour de l'eau qui fuit.
La ride en mon front tracée

Par le temps qui me détruit,
Ne peut plus être effacée.

Il faut perdre, en même jour,
L'espoir, le désir de plaire;
Pour l'Amant sur le retour,
Point de Maîtresse sincere.
Plus de goût, donc plus d'amour;
C'est aussi chose importune,
Que le vieillard à la Cour,
Qui commence sa fortune.

Ainsi tout doit m'avertir
Que, sans tarder davantage,
Il est temps de prevenir
D'une conduite peu sage
L'infaillible repentir:
Que l'homme sensé qui s'aime
Dans la retraite, à loisir
Cherche à jouir de lui-même.

Quoi, n'est-ce donc qu'aux déserts
Qu'habitera la sagesse?
Sur tant d'hommes si divers
Ne peut-elle avoir sans cesse,
Avec fruit les yeux ouverts?
A la vertu, qui doit être

En ſpectacle à l'Univers,
Défendra-t-on de paroître ?

Sur les foibleſſes d'autrui
Le ſage ſe fortifie.
Sans envie & ſans ennui
Sur la raiſon il s'appuie.
Elle ſoumet tout à lui.
Dans le milieu de la foule,
Seul, il peut dire aujourd'hui,
J'ai joui du temps qui coule.

Il garde dans une Cour
Le goût de la ſolitude ;
Et des plaiſirs de l'amour,
Il bannit l'inquiétude,
Qui ternit leur plus beaux jour.
Sans faſte, & ſobrement ſage,
Des paſſions tour à tour,
Il connoît le juſte uſage.

Que ſon front doux & ſerein
Eſt, à mon gré, préférable
Au viſage ſec, chagrin,
De ce Cagot, qui du Diable
Craint partout l'eſprit malin !
Que j'aime à voir l'autre à table,

Sans morgue, le verre en main,
Rendre la sageſſe aimable.

Je veux, avec peu d'amis,
Dont le goût exquis m'honore,
Faire voir qu'il eſt permis
D'être à la Cour libre encore,
Malgré les temps ennemis;
Que le volontaire hommage
D'un cœur par ſon choix ſoumis,
Ne tient point de l'eſclavage.

Surtout lorſque plus heureux
Un air plus pur on reſpire
Près d'un Prince vertueux, *
Qui, par ſes talens, attire
Des plus ſages tous les vœux,
Dont le front, ſans Diadême,
Le charme de tous les yeux,
Eſt plus brillant par lui-même.

* *M. le Duc d'Orléans, Régent.*

ODE VII.

ODE VII.

MUSE, qui daignant me sourire,
Fais seule au défaut des Amours,
Par l'enchantement de ta Lyre,
Le charme de mes derniers jours;
Suis mes pas dans cette contrée,
Où la Marne désespérée
D'abandonner sitôt Saint Maur, *
Dès qu'elle s'en est séparée,
Retourne pour le voir encor.

Là, des retraites fortunées,
Séjour de l'ombre & du repos,
Par une Reine destinées
Au loisir des jeunes Héros,
Par les Nymphes sont habitées,
Et des Déesses fréquentées,
Que souvent du plus haut des Cieux,
Dessus ces rives enchantées
Attire un de nos demi-Dieux.

Alors démêlant, chere Muse,
Sans peine l'objet le plus beau,

* *Maison de M. le Duc auprès de Paris.*

Pendant que quelque fleur l'amuſe,
Prends ton plus délicat pinceau.
Peins de tes couleurs les plus vives,
Son air & ſes graces naïves;
Ses entretiens pleins de douceur,
Dont toutes nos ames captives
Portent l'image au fond du cœur.

Aux piés de l'auguſte Déeſſe
Tu peindras une jeune Cour.
Accompagné de la Jeuneſſe,
On y verra voler l'Amour;
Non, des plus mortelles bleſſures,
Et des tragiques aventures,
Cet Amour, le cruel auteur;
Mais bien des ames les plus dures
Le voluptueux enchanteur.

Pan, les Faunes & les Satyres
Cachés au milieu des roſeaux,
Plaignant leurs amoureux martyres,
Montreront leurs rouges muſeaux:
Lors, pour mieux tracer la figure,
Selon la bizarre nature
De ces Dieux habitans des bois,
Tu pourras prendre la meſure,
Sur le nez d'un Prince Génois.

Chercherois-tu quelques modeles
Des ſuivans du Pere Bacchus :
On t'en fera voir de fideles
Tous remplis encor de ſon jus.
Veux-tu peindre le bon Silene
Riant de voir ſa taſſe pleine
D'un vin délicieux & frais,
Je t'offre en ces lieux ma bedaine,
Et ſur un front ſerain tous les traits.

Enfin, pour célébrer la fête,
Ne pouvant par tous tes efforts,
Pour faire le choix d'un Poëte,
Muſe, reſſuſciter les morts ;
Au fond d'une ſombre vallée,
Dans une grotte reculée
Tu verras le vermeil *Chaulieu*,
Au défaut d'Homere & d'Orphée,
Chanter à la table du Dieu.

Tantôt ſectateur d'Epicure,
Philoſophe dans ſes chanſons,
De la bonne & ſage Nature
Il fera valoir les leçons :
Tantôt dans une douce ivreſſe
Qui d'entrer en lice le preſſe
Avec des chantres glorieux,

Il réveillera la pareſſe
De *Geneſt* & de *Malezieux*.

Pour ouir alors les merveilles
Qui naîtront de leurs doux accords ;
On verra dreſſer les oreilles
Au Dieu du fleuve, ſur ces bords.
Et, toi-même, en cette contrée,
Muſe, ainſi qu'aux beaux jours d'Aſtrée ;
Voyant revenir l'âge d'or,
Suivras par tout la Cytherée
Que nous adorons à Saint Maur.

ODE VIII.

Pour une perſonne qui repréſentoit Flore dans un Ballet.

NON, non, les yeux de Cytherée ;
Ni de Phébus les blonds cheveux,
Ni l'or de la voûte azurée,
Ni Pſyché, l'objet de ſes vœux,
Amour, ni la brillante Aurore,
N'égalent en rien cette Flore
Qui depuis peu quittant les Cieux ;
Et la troupe des Immortels,

A de ſes couleurs les plus belles
Ranimé ces terreſtres lieux.

O que cette jeune merveille
Pleine de grace & de douceur,
Dont la voix enchante l'oreille,
Dont chaque pas enleve un cœur,
Eſt bien cette même Déeſſe
Dont les fleurs reçoivent ſans ceſſe
Leur aimable variété;
Qui veut, cachant ſon origine,
Céleſte, ſans doute & divine,
Devoir ſon culte à ſa beauté.

Elle a, pour étaler ſes charmes,
Choiſi le Theatre François.
Là, ſes yeux ſont les ſeules armes
Qui ſoumettent tout à ſes lois.
Là tout mortel qui la contemple,
Dans ſon cœur lui bâtit un temple,
Et des autels mieux mérités,
Que ceux qu'une piété feinte
Fit jadis élever par crainte,
A tant d'autres Divinités.

Et c'étoit-là ce grand myſtere
Qui ne ſe pouvoit concevoir,
Qu'une ſi brillante lumiere

En ce bas monde on eût pû voir,
Un secret de telle importance,
Par les soins du Dieu du Silence,
Auroit peut-être été célé;
Mais au moment que je l'ai vûe
A mon ame toute éperdue
Ce mystere s'est dévoilé.

ODE IX.

ESPRIT & corps, tout m'afflige,
L'un languit sans mouvement:
L'autre en vrai pédant s'érige,
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes
Et dissipe mes noirceurs,
Amour: toi qui, jusqu'aux larmes,
Sais tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice;
Et comme ton vieux soldat,
Je prétends à ton service
Expirer dans le combat.

On écrira mon histoire,
Dans les fastes de Venus;

Comme on chantera ma gloire,
Dans les faſtes de Bacchus.

Là dès que le bon Silene,
Chatouillé par les Amours
Préſentera la bedaine,
Rinat & buvant toûjours:

Ma mémoire de la mienne,
Dans le Bacchique tranſport,
Chacun, à perte d'haleine,
Voudra boire un rouge-bord.

ODE X.

La vieillesse d'un Philosophe voluptueux.

NECTAR, qu'on avale à longs traits,
Baume que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits,
Maîtresse aimable d'Epicure,
VOLUPTE', prête ton secours;
Et viens défendre ma vieillesse
Des langueurs & de la tristesse
Qui noircit la fin de mes jours.

Viens donc, non telle qu'avec bruit
Parmi la débauche égarée,
Tu m'accompagnois jour & nuit,
De pampre & de myrte parée:
Mais sage & sans emportement,
Fais aux fureurs de la jeunesse
Succéder la délicatesse
D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,
Eloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques desirs,
Sans sortir de la bienséance,

Que recherché des jeunes gens,
Je leur marque de l'indulgence,
Et tolere leur imprudence
En faveur de leurs agrémens.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Leur amitié tendre & durable
Me tienne ce qu'ils m'ont promis :
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le sel que la Nature a mis
Sur ma langue & dans mes écrits
Leur serve de propos de table.

Ainsi puissai-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Attraper mon heure fatale,
Où, content de ne plus souffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans sentir l'horreur de mourir.

Fin des Odes.

PIECES
DIVERSES.

PIECES DIVERSES.

REPONSE A UNE BALLADE,

dont le refrain étoit :

On n'aime plus comme on aimoit jadis.

DANS les siecles passés, quand l'amoureuse flamme
Avec quelque vivacité
Pressoit une jeune beauté,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.
C'est ainsi qu'on aimoit dans le temps d'Amadis ;
D'une maniere si commode
Nous n'avons pas perdu la mode,
On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau-sexe autrefois pour la galanterie,
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie ;

Il lui falloit des Paladins ;
Aujourd'hui ce n'eſt pas de même ;
Il met tout en uſage, & juſqu'aux Baladins :
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos peres qui vivoient dans un ſiecle peu fin ;
Ne vouloient qu'amour & ſimpleſſe,
Et ſur le fait de la tendreſſe
Alloient toûjours leur grand chemin.
Ils cherchoient à ſe ſatisfaire,
Et ſans toucher au bien d'autrui
Se contentoient de l'ordinaire :
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis du moment qu'une belle,
Avoit ſubi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de ſon choix,
Il falloit qu'elle fût fidele.
A préſent on fait grace à leurs divins attraits.
Les femmes ſur cette matiere
Ayant indulgence plénieres
En uſent toutes de maniere,
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux tems, Dieux! quels ſupplices
L'amour ne trouvoit que rigueur ;
On payoit la moindre faveur,
D'une éternité de ſervices.

Aujourd'hui nul envain ne paroît enflammé.
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance ;
On est payé comptant, & souvent par avance :
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur, le temps passé,
Etoit, à la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois ;
Nous suivons nos désirs, & sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, avecque sa chacune :
On aime plus qu'on aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche ;
Partout en liberté l'on conte ses raisons.
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche ;
Et l'amour est enfin de toutes les saisons.
Chacun en prend sans se contraindre ;
Et je ne vois que les maris,
Qui puissent justement se plaindre,
Qu'on aime plus que l'on aimoit jadis.

Vivez, heureux sujets de l'amoureux empire ;
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis ;

Suivez les mouvemens que le temps vous inſpire,
Et ſoyez à l'amour ſans reſerve ſoumis.
Et vous, jeunes beautés, il eſt de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.
Commencez chaque jour quelque galante hiſtoire
Et par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs, qui veulent faire croire
Qu'on aime moins que l'on aimoit jadis.

EPITRE

EPITRE
A Rousseau.

REçois avec plaisir l'épître
De ton ami ressuscité,
Cher ROUSSEAU, qui se sent flatté
D'être par toi sur le regître
De ceux, dont la fidélité
A le mieux merité ce titre.

Au reste, je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la noblesse de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui regne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Insolemment leurs propres crimes.
Que j'aime aussi la netteté,
Le ton précis dont tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité
D'images riantes, sublimes,
Et de ces larcins légitimes
Que tu fais à l'Antiquité!

Tu connois ma sincérité :
Non, tu ne saurois assez croire
Combien est utile à ta gloire,
Et par tous ses lecteurs vanté
Ton Livre, qui sera porté,
Sans doute, au Temple de Mémoire
Par les Muses qui l'ont dicté.
Cette prophétie eût été
Accomplie au siécle d'Horace.
Or à présent que le Parnasse
Est vilainement infesté,
Ce n'est plus qu'un Mont déserté,
Où maint & maint corbeau croasse.
N'espere pas de telle race
Le los qu'as si bien mérité,
Toi, qui, par leurs vers à la glace,
Ne pus jamais être imité.
Mais, où donc me sens-je emporté,
Par un mouvement de colere,
Contre telle déloyauté ?
Puisse au moins le zele sincere
D'un cœur exempt de fausseté
Et te consoler & te plaire.

RÉPONSE

A l'Abbé de Chaulieu qui avoit écrit à l'Auteur une lettre en vers, qui étoit une espece de Cartel Poëtique.

Vous insultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée,
Les traits brillans, la fiction,
Dont votre lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon esprit ce Dieu n'inspire
Que de tristes moralités.
C'est avec vous qu'il aime à rire;
Il est toujours à vos côtés;
Et surtout lorsque vous buvez.
Là prendrez votre tems, beau Sire,
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la Satyre
De ce sel que vous y jettez.
Me l'accordant, je pourrai dire
D'assez plaisantes vérités
Au public, qui se les attire.
Mais jusques là, sans me flatter,

Je sens sur ma foi, qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter ;
Je perds haleine & je me lasse.
Puis Pegase, sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre & sans cette grace,
Refuseroit de me porter.

Je vous suis très obligé, mon cher ami, de m'avoir tiré d'une espece de léthargie où j'étois, & dont je crains que ces vers ne se ressentent encore : pour les vôtres, ils sont charmans. Je viens de les montrer à M. le Duc d'Orléans, à Madame de Châtillon, & à beaucoup d'autres Dames, avec qui nous venons de dîner. On a bû à votre santé ; on vous a loué ; on vous a désiré. N'est-ce pas là tout ce que nous pouvions faire. Le Roi a été incommodé un jour ; mais ce n'est plus rien. Adieu, mon cher ami. *Vale & bibe.*

De Fontainebleau, en 1702.

BILLET

A Madame la Princesse de Conti, sur ce qu'elle reprocha à l'Auteur son oubli, dans une lettre qu'elle écrivit à l'Abbé de Chaulieu.

QUAND j'entendis celle que j'aimois tant,
Sur mon oubli me faire une querelle ;
Peu s'en fallut que mon cœur à l'instant
Ne me quittât pour voler après elle.
Il avoit du chemin fait plus de la moitié ;
Lorsqu'Amour lui dit : Téméraire,
Je veux bien te donner un avis par pitié :
Tu prends pour de l'amitié
Un simple désir de plaire.

Voilà, Madame, au vrai, l'effet que m'a fait le charmant reproche que vous me faites dans la lettre que vous avez écrite à l'Abbé de Chaulieu. Que si j'étois assez heureux pour vous plaire autant que lui, que d'amour, que de transports, que de choses que vous n'en pouvez pas attendre !

RÉPONSE,

Au nom de Madame de Lassay, à une lettre de l'Abbé de Chaulieu.

ONCQUES ne vis un si poli Gouteux,
Prêt à toute heure à galamment écrire ;
Mieux vous valez quand êtes souffreteux ;
Très bien vous sied quelque peu de martyre.
Trop de santé tant de soins vous attire,
Tant de désirs à votre cœur inspire,
Qu'en trop d'endroits vous faut porter vos vœux ;
Mais à présent qu'êtes gisant, beau Sire,
Oncques ne vis un si poli Gouteux.

Que la douleur sur vous prend peu d'empire !
Vous n'en quittez l'air serein, ni la lire,
N'en querellez le ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'esprit plus langoureux ;
Ains ne pensez qu'à flatter & bien dire.
Oncques ne vis un si poli Gouteux.

DIALOGUE

*Entre deux Perroquets.**

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt
Du Rôt, du Rôt, du Rôt;
Holà, holà, Laquais,
Du vin aux Perroquets.
Le vin qui monte à la tête,
Fait causer le Perroquet.
Ce n'eſt pas la ſeule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix! Croi moi, ne parle guere;
J'en ſai qui, ſans dire mot,
N'ont pas mal fait leur affaire;
Et ce n'eſt pas le plus ſot.

* *Monſeigneur fit donner le Carnaval de 1701 une maſquarade, dont étoient M. le Duc d'Orléans, M. le Grand-Prieur, & pluſieurs autres Courtiſans. Cette maſquarade repréſentoit le Sultan dans ſa Cour, allant voir ſa Ménagerie; ce qui donna occaſion d'y mettre toutes ſortes de bêtes, repréſentées par des Courtiſans. Monſeigneur & M. le Duc d'Orléans chargerent le Marquis de la Farre & l'Abbé de Chaulieu de jouer le rôle de deux Perroquets, dont on mit le Dialogue en muſique.*

Que celui qui sait se taire.
A force de jaser, les muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaser dans la riviere.
Fi, fi, fi, fi, fi, fi, fi,
Mignon, ne songeons qu'à rire;
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penser, sans rien dire.
C'est comme on parle à la Cour.

De ceux que notre fête attire
Nous ne sommes pas les plus fous.
De cent parleurs qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tais-toi, le Sultan s'apprête
A voir faire quelques tours.
Çà, pour honorer la fête,
Gambadez, messieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine,
Qui sait & rire & chanter,
Quand il est d'humeur badine,
Est en droit de plaisanter.

EPIGRAMME

EPIGRAMME

Sur ce que le Dialogue précédent fut regardé comme une piece dans laquelle les deux Auteurs avoient voulu tourner la Cour en ridicule.

AUTREFOIS la raillerie
Etoit permise à la Cour ;
On en bannit en ce jour
Même la plaisanterie.
Ah, si ce Peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satyre,
Une la craindroit pas tant.

BILLET

A l'Abbé de Chaulieu au nom de S. A. S. M. le Duc, écrit à un dîner chez M. le Marquis de Torcy, à Versailles, à l'occasion de la piece intitulée :

LA PERFECTION D'AMOUR.*

DANS le temps que nous implorions le secours des neuf Muses, pour répondre à votre Fable,

Un Courier monté sur Pégase,
Vient d'arriver en selle rase ;
Et pour user de périphrase,
Il nous a dit avec emphase,
Qu'un nouvel accouchement
Est arrivé sans *Clément* ;
Qu'un accouchement nouveau
S'est passé sans *Martezan* ;
Que de Dame *Mnémosine*
Vient d'éclorre *Zéphirine*,
Comme on voit dans un jardin
La rose éclorre au matin.

* *C'est une fable ingénieuse qui se trouve dans les œuvres de l'Abbé de Chaulieu.*

Vous ſerez ſurpris, ſans doute, qu'une auſſi vieille mere ſe ſoit aviſée d'avoir un enfant après tant de ſiecles; & vous ſeriez encore plus étonné de ce qui vous attire une pareille Lettre, ſi l'on ne vous diſoit que c'eſt *Bacchus*, pere de la joie & de la liberté, qui l'a dictée du fond d'une bouteille de *Tokai*. Si vous voulez en ſavoir davantage, vous implorerez les faveurs de cette dixieme Muſe, comme vous poſſédez déja celles des neuf autres.

Veux-tu ſur ſes Autels préſenter des guirlandes ?
On l'inſtruira du jour, prépare tes offrandes.

Du Parnaſſe, aux Ides d'Avril 1704.

VÉRITÉ ÉGAYÉE.

De l'homme voici la chimere.
Pour lui tout naît, pour lui tout se détruit;
C'est pour lui que tourne la sphere;
Tout l'Univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses argumens plausibles
Ne me sont pas sensibles:
Mais je m'aperçoi
Que ce vin est fait pour moi,
Lorsque je le boi.

MADRIGAL.

DE Vénus Uranie, en ma verte jeuneſſe,
Avec reſpect j'encenſai les Autels,
Et je donnai l'exemple au reſte des mortels
De la plus parfaite tendreſſe.

Cette commune loi qui veut que notre cœur
De ſon bonheur même s'ennuie
Me fit tomber dans la langueur
Qu'apporte une inſipide vie.

Amour, viens, vole à mon ſecours,
M'écriai-je, dans ma ſouffrance;
Prend pitié de mes triſtes jours.
Il m'entendit, & par reconnoiſſance,
Pour mes ſervices aſſidus,
Il m'envoya l'autre Vénus,
Et d'amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à ſon badinage.

Heureux ſi de mes ans, je puis finir le cours
Avec ces folâtres amours!

A Madame la Comteſſe de Caylus.

M'ABANDONNANT à la triſteſſe,
Sans eſpérance, ſans deſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
Par l'ennuyeuſe indifférence ?
Alors j'apperçus dans les airs
L'Enfant maître de l'Univers,
Qui plein d'une joie inhumaine,
Me dit en ſouriant: Tyrcis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Caylus.

EPIGRAMME

Contre l'Abbé Abeille, qui avoit fait une Ode à la louange d'un Prince, dans laquelle il employoit au même sens les mots Constance & Patience.

Est-ce Saint-Aulaire ou Toureille,
Ou tous deux qui vous ont appris,
Que dans un Ode, Sire Abeille,
Dans le même sens on ait pris
Les mots *Constance* & *Patience*?
Or apprenez comme l'on parle en France,
Votre longue persévérance
A nous donner de méchans Vers,
C'est ce qu'on appelle *Constance*;
Et dans ceux qui les ont soufferts,
Cela s'appelle *Patience*.

CHANSON

Sur l'air : *Un inconnu*, &c.

EN VAIN je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chaſſer l'Amour qui m'a ſurpris :
Ce ſont des armes
Pour mon Iris ;
Le vin me faſt oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

MADRIGAL

Sur ſes Vers.

PRE'SENS de la ſeule Nature,
Amuſemens de mon loiſir,
Vers aiſés, par qui je m'aſſure
Moins de gloire que de plaiſir ;
Coulez enfans de ma pareſſe.
Mais ſi d'abord on vous careſſe ;
Refuſez-vous à ce bonheur :
Dites qu'échappés de ma veine,
Par haſard, ſans force & ſans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

Fin des Pieces Diverſes.

TRADUCTION
D'HORACE.

TRADUCTION D'HORACE.

PREMIERE ODE DU PREMIER LIVRE.

Mæcenas, atavis edite regibus, &c.

DIGNE sang des Rois d'Etrurie,
Ma gloire & mon unique appui,
Mécenas remarque aujourd'hui
Des mortels quelle eſt la manie.
De ſoins différens agité,
L'un borne ſes proſpérités
A briller aux Jeux Olympiques;
La palme en paroît à ſes yeux
Le vrai prix des cœurs héroïques,
Et ſemble l'égaler aux Dieux.

L'autre sur le peuple à ses gages
Fondant d'ambitieux projets,
Est au comble de ses souhaits
Lorsqu'il a ses triples suffrages.
D'autre côté le laboureur
Se croit au faîte du bonheur,
Quand des biens que son champ étale
Il fait la revue en repos,
Et pour tous les trésors d'Attale
Ne monteroit pas sur les flots.

Le marchand sur la mer d'Icare
Luttant contre les Aquilons,
Regrette les sombres vallons
Qu'a quittés son humeur avare :
A-t-il radoubé ses vaisseaux,
Il remonte encor sur les eaux :
Son sort aux vents il abandonne,
Tant l'horreur de la pauvreté
Qui soir & matin l'aiguillonne,
Lui donne d'intrépidité.

On en voit sous un chêne sombre,
Attendre aux bords d'un clair ruisseau
La fin du jour, & d'un tonneau,
Mollement étendus à l'ombre ;
On en voit dans les champs de Mars
S'offrir aux plus affreux hazards

Se plaire au tumulte des armes,
Et dans ces assauts, dont l'horreur
D'un pere & d'une mere en larmes
Cause le trouble & la terreur.

Le Chasseur de son chien fidele
Dès le point du jour suit les pas,
Et met en oubli les appas
De son Epouse encor nouvelle.
Pour moi les lauriers toujours verts
Qui couronnent les doctes Vers
Ont seuls le pouvoir de me plaire,
C'est pour des chants mélodieux,
Que me séparant du vulgaire,
J'entre en commerce avec les Dieux.

Pourvu qu'Euterpe & Polymnie
Ne cessent point d'enfler les tons
De mes agréables chansons,
Et d'en soutenir l'harmonie :
Que si je puis être une fois,
Mecénas, placé par ton choix,
Entre les Poëtes Lyriques;
Plus glorieux dès ce moment
Qu'un vainqueur aux Jeux Olympiques
Du front je touche au firmament.

ODE II

DU PREMIER LIVRE.

Jam satis terris nivis atque diræ &c.

ASSEZ l'éclat du tonnere,
L'onde, & les vents furieux
Ont fait sentir à la terre
Le courroux du Roi des Dieux.

A nos vœux inexorable,
Pour effrayer les mortels,
Il a d'un bras redoutable
Brisé ses propres Autels.

Il a craint de voir renaître
Le tems de Deucalion,
Quand Prothée emmena paître
Ses troupeaux sur Pélion.

Quand les poissons s'arrêterent
Sur la cime des ormeaux;
Et que les Daims s'éveillerent
Nageant au milieu des eaux.

Le Tybre dans ſa colere
N'a pas reſpecté Veſta,
Il a renverſé par terre
Les monumens de Numa.

Ce fleuve, par complaiſance
Pour ſa femme, oſa tenter
D'achever une vengeance
Reſervée à Jupiter.

La Jeuneſſe moins nombreuſe
Dans les ſiecles à venir,
Des maux d'une guerre affreuſe
Gardera le ſouvenir.

Elle apprendra que leurs Peres
Ont contre leur propre ſein
Tourné les traits néceſſaires
Contre le Perſe inhumain,

Quel Dieu, dans la décadence
De cet empire aujourd'hui,
Relevera l'eſpérance
De ce peuple, malgré lui?

De quel nouveau ſacrifice
Feront nos vierges le choix,

Pour qu'enfin Veſta propice
Ne ſoit plus ſourde à leurs voix ?

A qui ſera donc commiſe
La digne expiation
De cette horrible entrepriſe ?
Viens, ô brillant Apollon ;

O toi, riante Déeſſe,
Avec l'amour & les Jeux :
Ou ſi quelque ſoin te preſſe
Du ſalut de tes neveux,

Mars, d'une trop longue guerre,
Vien, juſtement dégoûté,
Ceſſe d'effrayer la terre
Par ton regard irrité.

Que ſi c'eſt vous, ô Mercure,
Que nous voyons par bonheur
Sous une jeune figure,
Du grand Jules le vengeur ;

N'allez qu'après mille années
Céſar, retrouver les Dieux,
A nos haines forcenées
N'abandonnez point ces lieux.

Aimez

Aimez d'être appellé pere
Et Chef du peuple Romain,
Et que le Parthe en colere,
Craigne & sente votre main.

ODE III

DU PREMIER LIVRE.

Sic te Diva potens Cypri, &c.

O NAVIRE chéri, qui dois porter Virgile
Jusqu'à l'Attique bord
Puisse le Dieu des vents, sur la vague tranquille,
Te conduire à bon port.

Puisse, Vénus propice, & les freres d'Hélene
Secondés des Zéphirs,
Te rendre en sureté, sans travail & sans peine
Où tendent tes désirs.

Respecte, en préservant de danger ce que j'aime
Notre tendre amitié;
Et dans ce cher ami conserve de moi-même
La plus digne moitié.

De celui-là le cœur fut dans une poitrine
De triple airain enclos,
Qui le premier commit une frêle machine
A la merci des flots ;

Qui des vents mutinés ne craignit point la rage,
Et qui des vaſtes mers
Sans trouble, & d'un œil ſec, prêt à faire naufrage,
Vit les gouffres ouverts.

Hé ! quel genre de mort a paru redoutable
A l'homme forcené,
Qui des monſtres nageans, vit la troupe effroyable
Sans en être étonné ?

En vain un Dieu prudent a ſéparé la terre
De l'Océan fougueux,
Si le Navire impie en dépit du tonnere
Fend les flots écumeux.

L'homme court dans l'ardeur qu'il a de tout enfreindre,
De forfait en forfait ;
Et du courroux des Dieux croit n'avoir rien à craindre
Juſques à ſon effet.

La race de Japhet de la voute céleſte
Oſa ravir le feu :

Mais à ſes deſcendans d'un préſent ſi funeſte
Le plaiſir dura peu.

Depuis ce jour la peſte & les fievres cruelles
Sortirent des enfers,
Et lente auparavant, la Parque prit des aîles
Pour courir l'Univers.

Dédale oſa tenter une route mal ſûre,
Pour traverſer les mers;
Et par ſon induſtrie en forçant la Nature,
Se ſoutint dans les airs.

Hercule audacieux, prompt à tout entreprendre,
Et ſûr de triompher,
Malgré les noires ſœurs, vivant oſa deſcendre
Juſqu'au fond de l'enfer.

Rien n'eſt inacceſſible à la folie humaine,
Dont l'effort orgueilleux
Porte les monumens d'une ambition vaine
Juſqu'au ſéjour des Dieux.

Et des crimes enfin dont nous couvrons la terre
La coupable fureur
Ne laiſſe pas quitter un moment le Tonnere
A Jupiter vengeur.

ODE IV.

DU PREMIER LIVRE.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & Favoni, &c.

L'AFFREUX hyver cede au printemps,
Des Zéphirs les molles haleines
Ont rendu la verdure aux champs :
Les troupeaux errent dans les plaines,
La mer eſt ouverte aux vaiſſeaux,
Et, ſans obſtacles, les fontaines
Roulent l'argent de leurs ruiſſeaux.

Voici les beaux jours de retour,
Où loin de la foule importune,
Vénus, les Graces & l'Amour,
Danſent aux rayons de la Lune,
Pendant que Vulcain, de ſes feux,
Remplit (maudiſſant ſa fortune)
Des Cyclopes les antres creux.

C'eſt à préſent que couronnés
Des fleurs qui commencent d'éclorre,
Et de Myrtes environnés
Chantans la louange de Flore

A Faune il faut, ſelon ſes loix,
Aller au lever de l'Aurore
Sacrifier au fond des bois.

La mort entre indifféremment
Sous un toît & dans un portique,
Elle renverſe également,
Et le pauvre & le magnifique,
O Sextius ! ſur l'avenir
La Nature à nos yeux s'explique
Par tout ce que l'on voit finir.

La brieveté de nos jours,
Qui paſſent comme une ombre vaine,
Nous preſcrit de borner le cours
De toute eſpérance incertaine,
Je vois Pluton qui te pourſuit,
Et déja la Parque inhumaine
T'appelle dans la ſombre nuit.

Là, par ton deſtin amené
Tu ne te verras plus à table,
Elû Roi, de fleurs couronné,
Convive en tous lieux agréable
A des amis délicieux
Partager un vin comparable
Au nectar que boivent les Dieux.

Tu ne verras plus Licidas
Qui brillant de graces nouvelles
Aux jeunes gens n'inſpire pas
Moins de tranſport que les plus belles ;
Modeſte, doux, né pour charmer
Pour qui les plus nobles pucelles
Vont commencer à s'enflammer.

ODE V.

DU PREMIER LIVRE.

AD PYRRHAM.

Quis multâ gracilis te puer in roſâ, &c.

DIS-MOI, Pyrrha, quel eſt cet Amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, & de fleurs couronné,
Pour qui, ſans aucun ſoin de te rendre plus belle,
Ta ſimplicité naturelle
Laiſſe floter tes blonds cheveux,
Et qui dans une grotte, où ton amour l'appelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux ?
Là, ſur un lit ſemé de jaſmins & de roſes,
Où tranquillement tu repoſes,
S'abandonnant à ſes déſirs,
Il aime à ſe noyer dans les plus doux plaiſirs.

Mais ſitôt qu'il verra ſon vaiſſeau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à ſe renverſer :
On le verra bientôt pouſſer
Vers le Ciel ſa plainte inutile,
Lui, qui par ſa crédulité
Sur la foi de ton cœur voguoit en ſûreté.

Autre Traduction de la même Ode.

QUEL eſt le jeune amant qui ſur des lits de roſe,
Beau, parfumé des plus douces odeurs,
Te preſſe entre ſes bras & ſur ton ſein repoſe
Après avoir appaiſé ſes ardeurs ?

Pour qui nouant, ſans art, l'or de ta chevelure ;
Joins-tu la grace à la ſimplicité ?
Voulant ne rien devoir qu'à la ſeule nature
De tout l'éclat dont brille ta beauté.

Combien de fois puni de ſa perſévérance
Il pleurera ton manquement de foi ?
Qu'il éprouvera bien la fatale inconſtance
Du Dieu cruel qui le mit ſous ta loi ?

Qu'avec étonnement il verra les orages
De toutes parts groſſir pour l'accabler ?

Lui, qui semble du port contempler les naufrages,
Et la fureur des ondes, sans trembler ?

Lui, qui goûte à présent un sort rempli de charmes;
Qui près de toi soupirant nuit & jour,
Croit que jamais ses yeux ne verseront de larmes
Que par excès de plaisir & d'amour.

Qui pense que toujours constante autant que belle,
Tu seras prompte à prevenir ses vœux;
Insensé, qui ne sait combien est infidele
Le plus grand calme en l'empire amoureux.

O que ceux-là, Philis, ont un sort déplorable,
Qui ne voyant en toi que ta beauté,
Touchés & pénétrés d'un amour véritable,
Sont exposés à ta légéreté !

Pour moi, qui tant de fois fus battu de l'orage,
Après mes mats & mes voiles rompus,
J'ai pendu dès long-tems, échappé du naufrage,
Mes vêtemens au Temple de Vénus.

ODE

ODE XI

DU PREMIER LIVRE.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem &c.

CROIS-MOI, Leuconoé, garde-toi de chercher
Dans la connoissance des nombres,
Ce que la nuit des temps a droit de nous cacher
Dans les plis de ses voiles sombres;
Soit que le Roi des Dieux t'accorde cent hyvers
Soit que l'hyver qui nous ennuie,
Et qui glace à présent & la terre & les airs,
Soit le terme mis à ta vie.
Es-tu sage : avec moi vien goûter de ce vin,
Ferme ton cœur à l'espérance,
Qui n'a presque jamais de raison ni de fin;
Ne pense qu'à la jouissance.
Le temps, cet envieux, par qui tout est détruit
Pendant que je parle, s'envole,
Prêt à rentrer demain dans l'éternelle nuit :
Qu'un moment heureux t'en console.

Malheur, beauté trop inconstante,
Malheur à qui tu parois si charmante!
Pour moi, dans le port arrivé,

Je suis à l'abri de l'orage ;
Et j'offre de bon cœur aux Dieux qui m'ont sauvé
Tout le débris de mon naufrage.

ODE XIII

DU PREMIER LIVRE.

Cum tu, Lydia, Telephi &c.

QUAND je t'entens louer le jeune Telephus,
La fureur aussitôt de mon ame s'empare ;
Je change de couleur ; je ne me connois plus,
Ma trop foible raison m'abandonne & s'égare.
Les larmes que mes yeux ne peuvent retenir,
Te font voir de quels maux mon ame est pénétrée ;
Et quel est la douleur que me fait ressentir,
Le feu lent & cruel dont elle est dévorée.
Je brûle de dépit lorsque ce furieux,
Jaloux de tes beautés, leur a fait quelqu'outrage ;
Et qu'il a dans le vin, & l'ardeur de ses feux
Sur ta bouche imprimé les masques de sa rage.
Ce barbare, crois moi, qui mêle la douleur
Aux baisers amoureux, où Vénus elle-même,
A mis de son nectar la premiere douceur,
Est sans doute volage & peu digne qu'on l'aime.

Mais, ô plus de trois fois & quatre fois heureux,
Celui qui peut, toujours exempt de jalousie,
Eviter des soupçons le poison dangereux,
Et fidele, égaler son amour à sa vie.

ODE XIX

DU PREMIER LIVRE.

Mater sæva Cupidinum, &c.

LA cruelle mere d'amour,
Bacchus & mon libertinage
Me forcent encor en ce jour,
A rentrer dans leur esclavage.

Je brûle pour une beauté
Plus brillante que la lumiere;
J'adore même la fierté
De l'impitoyable Glycere.

On ne peut la voir sans danger:
Venus est en moi toute entiere,
Elle a pour s'y venir loger,
Abandonné Cypre & Cythere.

Du Scythe, je ne puis chanter ;
Ni du Parthe, l'humeur guerriere,
Elle me défend de penſer
A tout ce qui n'eſt point Glycere.

Venez enfans, apportez du gaſon,
De l'encens, de l'herbe ſacrée ;
D'un vin de deux ans pur eſt bon ;
Portez la liqueur reverée.

Une victime me rendra
La divinité plus propice,
Et Glycere s'adoucira
Peut-être par ce ſacrifice.

ODE XXIII

DU PREMIER LIVRE.

Vitas hinnuleo me similis, Chloe, &c.

Tu m'évites, Chloé, semblable au jeune faon
Qui dans les bois tremblant au moindre vent,
Cherche & suit sa mere craintive,
Je ne viens pas pourtant comme un vautour,
Ou comme un tigre, ensanglanter la rive,
Qu'embelliſſent tes yeux charmans.
Vien, Chloé; vien, profite des momens,
Tu commences à ſavoir plaire,
Tu peux déja ſentir les charmes de l'amour;
Veux-tu toujours ſuivre ta mere?

ODE XXX.

DU PREMIER LIVRE.

O Venus, regina Cnidi Paphique, &c.

O Venus, Reine de Cythere,
Méprise Paphos en ce jour,
Vien dans la maiſon de Glycere;
Mene avec toi l'ardent amour;
Et que les graces enjouées
Avec les Nymphes d'alentour,
Viennent en robbes dénouées,
Embellir cet heureux ſéjour.
Mene avec la blonde jeuneſſe,
Qui te doit tous ſes agrémens,
Mercure, dont ſans toi l'adreſſe
Seroit inutile aux amans.

ODE XXXIII

DU PREMIER LIVRE.

Albi, ne doleas, plus nimio memor, &c.

CHER Albius ne t'afflige plus tant
Du prompt changement de Glycere,
Quand, suivant son sexe inconstant,
Un plus jeune elle te préfere;
Ta plainte est vaine : Licoris,
D'un sang illustre, & délicate,
De Cyrus souffre le mépris,
Cyrus brûle pour une ingrate,
Pour Pholoé, mais on verra
Les loups & les agneaux ensemble,
Quand Pholoé consentira
Qu'un lien honteux les assemble.
Ce sont-là des jeux de Venus.
Avec une joie inhumaine,
Par des mouvemens inconnus,
Elle attache à la même chaîne
Les esprits les plus opposés,
Des amans d'humeur différente;
Ceux que le sort a divisés,

Sont unis par ſa main puiſſante;
Moi-même, à qui l'amour offroit
Des nœuds filés d'or & de ſoie,
D'une ardeur biſarre, en ſecret,
Mon cœur eſt devenu la proie.
Je brûle d'inviſibles feux,
Pour une affranchie orgueilleuſe,
Bien que ſon joug ſoit rigoureux,
Et la mer moins qu'elle orageuſe.

ODE VIII

DU SECOND LIVRE.

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

OUI, Parine, si tes parjures
Ternissoient tes dents ou ton teint,
Je te croirois, quand tu me jures
Que ton amour sera sans fin.
Mais non, tu te sais infidèle,
Ta bouche n'en est que plus belle,
Dès qu'elle a fait un faux serment;
Tu n'en es que plus adorée,
Et ne sors que plus assûrée,
De la conquête d'un amant.

Lorsque de la céleste sphere
Tu jures les feux éternels,
Ou bien des cendres de ta mere,
Ou la troupe des immortels,
Vénus même n'en fait que rire,
Et son fils, par qui tout respire,
L'ardent & le cruel amour,
De qui les fleches acérées

Sont toujours de ſang altérées ;
Avec elle en rit à ſon tour.

Ajoute, qu'à te rendre hommage ;
Tous les jeunes cœurs deſtinés
Se forment à ton eſclavage,
Et pour toi ſemblent être nés,
Pendant qu'au milieu de leurs peines ;
Les malheureux qui dans les chaînes,
Ont ſouffert un trop long tourment,
(Quoique le dépit leur inſpire)
N'oſent de ton cruel empire,
Secouer le joug un moment.

Des triſtes & ſeveres meres,
Ton enjouement eſt la terreur,
Tu fais craindre aux avares peres,
D'un fils la prodigue fureur :
Avec raiſon la jeune épouſe,
De ta bonne grace jalouſe,
Craint que les divers agrémens
De ta beauté toujours nouvelle ;
Pour ſon époux encor fidele
Ne ſoient autant d'enchantemens.

ODE XI

DU SECOND LIVRE.

Quid bellicosus Cantaber, & Scythes, &c.

CROIS-MOI, du Scythe & de l'Ibere,
Hirpinus, crains peu les deſſeins,
Songe à l'uſage qu'il faut faire
Du temps, qui t'échappe des mains.
Sa rapidité nous engage
A mieux profiter de notre âge,
Sans charger d'inutiles ſoins
Une courte & legere vie,
Dont la douceur nous eſt ravie
Lorſque nous y penſons le moins.

Le feu brillant de la jeuneſſe,
Le vif éclat de la beauté,
Cedent à l'affreuſe vieilleſſe,
Qui bannit toute volupté,
Des amours la troupe éperdue
S'enfuira bien-tôt à la vue
De la neige de tes cheveux:
Et dans la nuit la plus tranquille,

Pour un sommeil doux & facile ;
Tu feras d'inutiles vœux.

Les fleurs, honneur de la Nature,
Ne sont pas belles en tout temps ;
Et leur agréable peinture
Ne se découvre qu'au printemps ;
La Lune en son cours inégale,
A souvent le visage pâle,
Comme nous elle a son déclin ;
A quoi bon remplir une vie,
Dont la course est si-tôt finie,
De desseins qui n'ont point de fin ?

Que plutôt couronné de roses,
A l'ombre couchés au hazard,
Ne quittons-nous le soin des choses,
Où nous avons si peu de part ?
Que des soucis & de la gloire,
Dans le vin noyant la mémoire,
N'usons-nous du temps précieux ?
Bacchus de tous plaisirs le pere,
Dissipe la douleur amere,
C'est le plus aimable des Dieux.

Qui de vous, enfans, de mon verre,
Est prêt à rafraîchir les bords :
Qui de la beauté de Glycere,

Me livrera tous les trésors ?
Qui de ma part ira lui dire,
Que tout à l'heure avec sa lyre,
Elle apporte son enjouement,
Qu'elle relève pour parure
D'un simple nœud sa chevelure ;
Assez belle sans ornement.

ODE XII.

DU SECOND LIVRE.

Nolis longa feræ bella Numantiæ, &c.

Ne me demande point de chanter sur ma lyre,
Dont les accords n'ont rien que de tendre & de doux,
Ni du fier Annibal le terrible courroux,
Ni Numance rebelle au joug de notre Empire.

Je ne veux point aussi chanter la barbarie,
D'Hilée impétueux, & cruel dans le vin,
Ni nos combats sanglants, & du sang Africain,
Plus d'une fois la mer de Sicile rougie.

Je ne veux point parler des enfans de la Terre,
Qui mirent en danger les habitans des Cieux,
Ni d'Hercules, de qui le bras victorieux
Servit à terminer cette importante guerre.

C'est pour toi, Mécenas, qu'une sincere histoire,
Qui peindra les Romains en tous lieux triomphans,
Et les Rois les plus fiers dans nos fers gémissans,
Doit un jour de César éterniser la gloire.

Ma Muſe ne veut plus chanter que ta Maîtreſſe,
Que ſa divine voix, ſes yeux vifs & charmans,
Et ſon fidèle cœur, dont tous les mouvemens
ſavent parfaitement répondre à ta tendreſſe.

C'eſt elle que partout accompagnent les Graces;
Soit qu'aux combats d'eſprit elle aime à s'exercer;
Soit qu'aux jours de Diane on l'invite à danſer,
Aucune autre beauté ne marche ſur ſes traces.

Eſt-ce que tu voudrois pour tout l'or de Phrygie,
Abandonner celui qui brille en ſes cheveux?
Voudrois-tu te priver d'un regard de ſes yeux
Pour les immenſes biens de l'heureuſe Arabie?

Sur-tout lorſque vers toi retournant ſa paupiere,
Elle ſemble vouloir de ta bouche un baiſer,
Ou le laiſſant ravir, feint de le refuſer,
Ou te vient, quelquefois, le ravir la premiere.

ODE XIV

DU SECOND LIVRE.

Eheu ! fugaces, Postume, Postume, &c.

DES ans, Posthume, hélas ! que la fuite est légere,
Que la mort indomptée, & la vieillesse austere
Avancent vers nous à grands pas !
L'éclat de ta vertu, que dans Rome on révere,
Ne les touchera pas.

Vainement tes désirs pieux & légitimes,
Tenteroient de fléchir par cent mille victimes
Du Dieu des morts le cœur d'airain,
Géryon & Tytie au fond des noirs abymes
Le réclament en vain.

Il les tient enfermés par cette eau détestable
Dont à chaque mortel, innocent ou coupable,
Né berger, ou du sang des Rois,
Le passage terrible autant qu'inévitable
N'est permis qu'une fois.

On a beau fuir de Mars la main ensanglantée,
Et des vents du Midi la vapeur empestée,

Il faut descendre chez les morts,
Du Cocyte il faut voir l'eau noire & détestée,
Et les funestes bords.

Il faut te séparer de ton Epouse aimable ;
Et de cette maison, de ce bois agréable,
Que les siécles firent exprès,
Tu n'en emporteras, possesseur peu durable ;
Qu'un funebre Cyprès.

Un héritier alors plus heureux & plus sage,
Fera de tes trésors un magnifique usage,
Repandra les flots de vin vieux,
Qu'avoit sous cent vérouils conservés d'âge en âge,
Le soin de tes ayeux.

ODE XVI

DU SECOND LIVRE.

Otium Divos rogat impotenti, &c.

LORSQUE de ses plus sombres voiles
La nuit enveloppant les flots,
Cache au Pilote les étoiles,
Il soupire après le repos :
C'est pour le repos que travaille
Le soldat dans une bataille ;
Tout mortel prétend l'obtenir :
Mais ce n'est point par l'abondance
La pompe & la magnificence,
Grosphus qu'on y peut parvenir.

La richesse tant souhaitée,
Ni la pourpre, ni les faisceaux,
Ne sauroient d'une ame agitée
Soulager le moindre des maux ;
Ni chasser la troupe importune,
Que traîne après soi la fortune,
Des soucis vains & dévorans,
Qui laissant en paix la bassesse,

Se plaisent à voler sans cesse
Autour des demeures des grands.

De peu la Nature est contente :
Et celui-là vit sagement,
Lequel à son ami présente,
Sans faste & sans arrangement,
Sur une table propre & nette,
Des mets, qu'à vil prix il achete,
Qui n'en sont pas moins savoureux ;
Et qui délivré de contrainte,
S'endormant sans désir, sans crainte,
Est sûr de s'éveiller heureux.

Nous n'avons que peu de journées ;
Et nous les perdons en souhaits,
Sans songer que quelques années
Vont mettre fin à nos projets.
A quoi bon chercher des contrées
D'un autre soleil éclairées ?
Et qui du monde retiré
S'est trouvé par-là, de vengeance ;
Des vains désirs, d'impatience,
De soi-même enfin délivré.

Une secrete inquiétude,
Monte avec nous sur nos vaisseaux ;

Nous fuit jusqu'en la solitude ;
Sur terre, ainsi que sur les eaux.
Elle est plus prompte que Borée ;
Par-tout elle s'ouvre l'entrée,
Elle accompagne tous nos pas :
Et rarement sa tyrannie,
Chez les mortels se voit finie,
Qu'à l'instant même du trépas.

Satisfait de sa destinée,
Jouis du bonheur d'aujourd'hui ;
Et dans le cours de la journée,
S'il vient s'y mêler quelqu'ennui ;
Que ton bon esprit le banniſſe,
Et, s'il se peut, l'ensevelisse
Dans un perpétuel oubli.
En ces tristes lieux où nous sommes ;
Ce n'est le partage des hommes,
Qu'un bien de tout point accompli.

Par une mort précipitée
Achille vit borner son cours ;
De Tithon, Cloton moins hâtée ;
Fila long-temps les derniers jours.
La fortune à tous inégale,
Et différemment libérale,
Peut aujourd'hui me rendre heureux ;
M'accordant ce qu'importunée

Par une priere obſtinée,
Elle refuſe à d'autres vœux.

Cent troupeaux errent dans tes plaines;
L'abondance eſt dans tes greniers,
De vin vieux tes caves ſont pleines,
Sous les fruits rompent les panniers;
Quant à moi, j'ai peu de richeſſes,
Mais mis par les doctes Déeſſes
Au nombre de leurs nourriſſons,
Je ſai mépriſer le vulgaire,
Et ſuis inſtruit en l'art de plaire
Par leurs immortelles chanſons.

ODE XVIII

DU SECOND LIVRE.

Non chur, neque aureum, &c.

Je n'ai point ces riches lambris
Où brille l'or parmi l'ivoire,
Je n'ai dans mes meubles de prix
Mis ni mon plaisir ni ma gloire.

Dans ma cour le marbre Africain
Ne s'éleve point en colonne :
D'Attale héritier incertain,
Je n'usurpe point la Couronne.

Peu touché de ces vanités,
Dont les grands ont leurs maisons pleines,
Les doigts de cent jeunes beautés
Chez moi ne filent point la laine.

Mais l'esprit droit, la bonne foi,
Me tiennent toujours compagnie ;
Et d'un indigent tel que moi,
Le riche aime & suit le génie.

Satisfait des champêtres lieux,
Où j'ai fû borner ma fortune,
Un puissant ami, ni les Dieux,
Pour d'autres biens je n'importune.

Chaque Lune après l'autre fuit,
Chaque jour au dernier nous mene,
Où la Parque, qui nous détruit,
Trompe enfin notre attente vaine.

Poussé d'un caprice nouveau,
Est-ce à toi de tracer sur l'herbe,
(Un pied déjà dans le tombeau)
Le plan d'un bâtiment superbe?

Prétens-tu reculer la mer?
Peu content de ton héritage,
Et de ce que peut renfermer
De Bayes le charmant rivage.

Que dis-je? envain à tes désirs
Sont des justes bornes prescrites;
D'un vassal, malgré ses soupirs,
N'envahis-tu pas les limites?

Je vois une famille en pleurs,
Abandonnant ses toits rustiques,
Pour tout espoir en ses malheurs
Emporter ses Dieux domestiques.

Cependant le plus sûr séjour ;
Qui pour toi, Riche, se prépare ;
Ce sont les lieux, où tient sa cour
Pluton, Dieu de l'Enfer avare.

Où s'égare donc ton esprit ?
La terre, aux mortels équitables ;
Egalement ensevelit
Et le Prince & le misérable.

Jamais de Prométhée aux fers ;
Ni l'or, ni toute la science,
n'a pû du portier des Enfers
Endormir l'âpre vigilance.

Le même qui tient en prison
Tantale & sa coupable engeance ;
Que le pauvre l'appelle, ou non,
Vient mettre fin à sa souffrance.

ODE XIX

ODE XIX

DU SECOND LIVRE.

Bacchum in remotis carmina rupibus, &c.

OUI (croyez m'en, races futures)
J'ai vû dans les forêts obſcures,
Bacchus enſeignant ſes lois ;
Et parmi les Nymphes émués,
J'ai vu les oreilles aigues
Des chevrepiés de nos bois.

D'où me vient une horreur ſoudaine ?
Quel eſt le tranſport qui m'entraîne ?
Il charme & trouble mes ſens.
Epargne-moi, Dieu favorable,
Retiens ton Thyrſe redoutable,
C'eſt ta fureur que je ſens.

Oui, j'oſe ſuivre les Menades ;
J'oſe me mêler aux Thyades,
Ah ! quel préſage divin
De ta douceur, de ta puiſſance,
On vit couler à ta naiſſance,
Des flots de lait & de vin.

Chantons une Hymne à la mémoire
De ton Epouse, dont la gloire
Ajoute à l'éclat des Cieux.
Disons aussi de ta colere,
Contre Lycurge téméraire
Les effets prodigieux.

Tu calmes la mer orageuse,
Tu retiens la dent venimeuse
Des viperes dangereux,
Qui des Bacchantes furieuses
Entourent les têtes affreuses,
Et relevent les cheveux.

Lorsque sans crainte du tonnere,
Les Géans porterent la guerre
A ton pere jusqu'aux Cieux;
Tu devins un lion terrible,
Et tu brisas le front horrible
De Rocchus l'audacieux.

Tous les Dieux pour lors en alarmes,
Te croyoient moins né pour les armes,
Que pour de plus doux destins,
Mais dans ce choc epouvantable,
Tu parus aussi redoutable,
Qu'aimable dans les festins

Le portier des Enfers, Cerbere,
Te laiſſe paſſer ſans colere,
Favorable à ton amour;
Et quittant ſes regards farouches,
De ſa queue & de ſes trois bouches,
Te fit fête à ton retour.

ODE I

DU TROISIEME LIVRE.

Odi profanum vulgus & arceo, &c.

LOIN d'ici, profane vulgaire;
Et vous, mortels, dignes de m'écouter
Silence: en ce jour de myſtere,
Aujourd'hui je donne à chanter,

Comme Prêtre des neuf pucelles
Aux deux chœurs, des garçons & des chaſtes beautés,
Des vers non encor dictés
Par ces chanteuſes immortelles.

L'Empire des Rois eſt terrible
Sur les peuples aſſujettis:
De Jupiter l'ordre inflexible,
Tient même les Rois aſſervis.

Il briſa d'un coup de tonnere
Des Titans le front orgueilleux:
Il ébranle toute la terre
Du ſeul mouvement de ſes yeux.

L'un enferme un plus grand eſpace,
De chênes par ordre plantés :
L'autre de l'éclat de ſa race,
Plus fier, aſpire aux dignités.

Celui-ci met ſa confiance
Dans l'intégrité de ſes mœurs :
Et celui-là ſon eſpérance
Dans le nombre de ſes flateurs.

Mais la mort enfin les égale,
Et les pourſuit inceſſamment ;
Tirant de ſon urne fatale
Chaque nom indifféremment.

Ainſi, celui qui ſur ſa tête
Voit toujours le glaive pendu ;
Trouvera-t-il dans une fête
Le repos qu'il avoit perdu ?

Les mets recherchés de ſa table,
Tout l'or que forme le Soleil,
Des oiſeaux le chant agréable,
Ne lui rendront pas le ſommeil.

Ce Dieu ſe plaît dans les vallées,
Sous les humbles toits des bergers,

Et dans les forêts reculées,
Qu'agitent les Zéphirs légers.

Là, l'homme heureux qui ne souhaite
Pour tout bien que ce qui suffit,
Tranquille au fort de la tempête,
Des vents ne craindra point le bruit.

Il ne se plaint point quand la grêle
Ravit l'espérance du vin,
Ni lorsque la terre infidele
Retient la moitié de son grain.

L'arbre auprès de lui trouve grace;
Quand il vient à représenter
Que l'eau, les chaleurs, ou la glace,
L'ont contraint à ne rien porter.

Ailleurs on force la Nature;
Dans leurs retraites, les poissons
Sentent qu'on leur fait injure,
En rétréciſſant leurs maiſons.

On croiroit à l'énorme pierre
Que dans les flots on voit jetter,
Qu'un Roi degoûté de la terre,
Fonde son Palais dans la mer.

Mais la crainte qui le talonne,
Et lui porte un secret ennui,
Ni jour ni nuit ne l'abandonne,
Elle monte en croupe avec lui.

Est-il frappé de maladie?
La pourpre de ses vêtemens,
Et tout le marbre de Phrygie,
Pour lui n'auront plus d'agrémens.

Pourquoi donc irritant l'envie
Par des bâtimens somptueux,
Changer la douceur de ta vie
Contre un état bien moins heureux?

Pourquoi rechercher avec peine
Ce qu'on possede sans plaisir?
Pourquoi, content de mon domaine,
N'y pas arrêter mon désir?

ODE II

DU TROISIEME LIVRE.

Angustam, amici, pauperiem pati, &c.

AMI, que le soldat qui prétend que la guerre,
Aux suprêmes honneurs doit enfin le pousser,
Apprenne de bonne heure à coucher sur la terre,
Et de peu se passer.

Que le premier, pressant un courtier intrépide,
Une pique à la main, il vole en divers lieux;
Et qu'il fasse sentir la valeur qui le guide,
Au Parthe furieux.

Qu'il soit à tout moment prêt d'exposer sa tête
A tout ce que la guerre a de plus périlleux;
Qu'il n'ait d'autre couvert au fort de la tempête
Que la voûte des Cieux.

Qu'en le voyant des murs d'une ville assiegée
La tendre & jeune épouse, ou la mere du Roi,
Soupire amerement, par avance affligée
Et pâlisse d'effroi.

Craignant que ce lion qu'anime le carnage,
Dans ſon paſſage enfin ne vienne à rencontrer
Son Prince infortuné, qu'aucun bras de ſa rage
Ne pourront délivrer.

Que ſi la mort l'attend au milieu de ſa courſe,
Lui, qui met ſon honneur à noblement périr,
Croit que pour ſon pays, en Afrique, ou ſous l'Ourſe,
Il eſt beau de mourir.

Le lâche, qui s'enfuit, montre en vain ſa foibleſſe:
Son malheureux deſtin le pourſuit en courroux,
Et c'eſt avec plaiſir que l'affreuſe Déeſſe
Lui fait ſentir ſes coups.

La ſolide vertu n'eſt jamais abattue,
Elle donne un éclat que rien ne peut ternir;
Et par l'eſprit d'erreur vainement combattue,
Laiſſe un long ſouvenir.

C'eſt elle qui fuyant la foule mépriſable,
Sait prendre en s'élevant un vol audacieux,
Et montre aux nobles cœurs le chemin véritable,
Qui les conduit aux Cieux.

Je la trouve partout digne de récompenſe,
Et loue auſſi celui qui fidele & diſcret

Avec ſcrupule & ſoin, ſous un profond ſilence
Sait cacher un ſecret.

Celui qui de Cerés profane le myſtere
N'entre point avec moi dans un commerce étroit;
On ne nous verra point, puiſqu'il n'a pû ſe taire,
Coucher ſous même toît.

Le Ciel confond ſouvent le crime & l'innocence,
Pour laiſſer de ſon ire un plus vif ſouvenir:
Le méchant rarement échappe à ſa vengeance,
Quoique lente à punir.

ODE III

DU TROISIEME LIVRE.

Justum, ac tenacem propositi virum, &c.

De l'homme juste & ferme en ses desseins
Rien ne sauroit altérer la constance,
Ni d'un Tyran les sanguinaires mains,
Qui savent peu respecter l'innocence,
Ni de la mer ni des vents orageux,
Le rude choc, ni la foudre lancée,
Ni les clameurs d'un peuple furieux,
N'ont le pouvoir d'ébranler sa pensée;
Du monde entier la masse renversée,
Sans qu'il pâlît, lui frapperoit les yeux:

Par ce chemin s'élevant jusqu'aux Cieux,
Castor, Pollux, & le fameux Alcide,
Ont trouvé l'art de s'égaler aux Dieux,
Entre lesquels Auguste aussi réside,
Que le nectar abreuve à tout moment
De la douceur de sa liqueur divine,
Quand dégoûté de ce bas élément,
Il va revoir le Ciel son origine,

Et regarder la terre qu'il domine,
Du clair sommet des murs du firmament.

Divin Bacchus, cette même vertu
Mit sous ton joug les tygres indociles;
Elle t'ouvrit un chemin peu battu,
Pour conquérir tant de terres fertiles:
Et c'est par elle encor, ô Romulus,
Que de nos Dieux allant grossir le nombre,
Environné de peuples éperdus,
Loin de descendre en la demeure sombre,
Séjour affreux de la mort & de l'ombre,
A ton instant fatal tu disparus.

Ce qui pourtant ne te fut point permis,
Qu'aux Dieux Junon n'eût tenu ce langage:
J'ai triomphé des Troyens ennemis,
Ils ont senti tout l'effort de ma rage.
D'un étrangere, & d'un Juge effronté
L'amour les a livrés à ma colere,
Dès le moment que contre l'équité,
Au Roi des flots, au Dieu qui nous éclaire
Laomédon refusa leur salaire
En signalant son infidélité.

Or maintenant ce fameux ravisseur,
Ce lâche amant de la perfide Helene,
Ne me doit plus faire la même horreur;

De ſes forfaits il a porté la peine,
Je ne vois plus ce palais odieux;
Je ne vois plus Hector comme un tonnere;
Portant la flamme & l'horreur en tous lieux;
Du ſang des Grecs faire rougir la terre;
Sa mort, après une ſi longue guerre,
A fait ceſſer ces combats furieux.

Je conſens donc qu'un Héros glorieux,
Quoiqu'enfanté d'une mere Troyenne,
Conduit par Mars, trouve enfin dans les Cieux,
Le vrai bonheur, un doux repos ſans peine;
Qu'il ait partout un Temple & des Autels,
Que ſon nom ſoit à jamais adorable,
Qu'il goûte en paix les plaiſirs éternels,
Qu'il boive aſſis à la céleſte table,
Le divin ſuc du nectar délectable,
Deſſus l'Olympe au rang des immortels.

Mais je prétends que les flots orageux
Sépareront pour toujours la fortune,
Du Capitole, & de ces murs fameux,
Edifiés & détruits par Neptune;
Qu'à l'avenir l'orgueilleux Ilion,
Enſeveli ſous ſa vaſte ruine,
Etonnera par ſa punition;
Qu'on oubliera même ſon origine;

Et que ſes fiers ramparts couverts d'épine,
Ne ſerviront d'aſyle qu'au lion.

Partout ailleurs, je conſens que vainqueur,
L'heureux Romain étende ſon empire,
Que de ſes faits l'immortelle ſplendeur,
Soit en ſpectacle à tout ce qui reſpire.
Qu'après avoir le Méde ſurmonté,
Paſſant encore dans la terre Afriquaine,
Où le lion, où le tygre indompté,
D'un pas tardif fierement ſe promene,
Il y poſſede enfin l'heureuſe plaine,
Dont l'eau du Nil fait la fertilité.

Que mépriſant le vif éclat de l'or,
(Qui ſeroit mieux dans le ſein de la terre
Que ramaſſé pour en faire un thréſor)
Il n'aille point le ravir par la guerre;
Qu'après l'avoir innocemment acquis,
Il ſache en faire un légitime uſage;
Qu'au bout du monde aux plus fiers ennemis,
Allant montrer ſeulement ſon courage,
Il ſoit toujours incorruptible & ſage,
Et rende heureux ceux qu'il aura ſoumis.

Mais toute fois ces arrêts des Deſtins,
Adorateurs de la grandeur Romaine,
Je ſaurai bien un jour les rendre vains.

Si par amour pour la terre Troyenne,
Dans ſon orgueil ce peuple oſe tenter,
De relever d'Ilium les murailles,
Et c'eſt alors que j'irai reporter,
Ne reſpirant que meurtre & funérailles,
Une autre fois le feu dans ſes entrailles,
Moi, qui ſuis femme & ſœur de Jupiter.

Si par trois fois les murs ſont relevés
Par Apollon, pere de la Lumiere,
Trois fois auſſi ſeront-ils renverſés
Par la valeur des Grecs, & ma colere.
Juſqu'à trois fois la mere pleurera
Son cher enfant, que le fer homicide,
Tout jeune encor trois fois lui ravira,
Et que le Dieu qui dans l'Enfer préſide,
Où de la mort l'affreuſe nuit réſide,
Magré ſes pleurs, jamais ne lui rendra.

Mais, chere Muſe, où vas-tu m'emporter?
Un ſi haut ton convient mal à ma Lyre,
Ceſſe au plutôt, ceſſe de raconter
Les faits des Dieux, & de vouloir prédire.
Sois attentive à des moindres objets,
Vas, ſi tu veux, en des lieux ſolitaires
Chanter au doux ſilence des forêts:
Mais garde-toi d'entrer dans ces myſteres,
Et d'avilir par des chanſons vulgaires,
Ces importans & ces nobles ſujets.

ODE IX

DU TROISIEME LIVRE.

DIALOGUE D'HORACE ET DE LYDIE.

Donec gratus eram tibi, &c.

HORACE.

QUAND tu m'aimois, trop ingrate Lydie,
Il n'étoit rien de si content que moi,
Je préferois une si douce vie
A l'heureux sort du plus auguste Roi.

LYDIE.

Lorsque de toi j'étois seule adorée,
Qu'à m'enflammer tu bornois tes désirs,
De ton amour, hélas! j'étois charmée,
Ma gloire étoit égale à mes plaisirs.

HORACE.

Pour d'autres yeux à présent je soupire,
Chloé me tient sous ses aimables lois.
Chloé, qui sait bien accorder sa Lyre
Aux doux accens de sa divine voix;

Touchet

Toucher son cœur est mon unique envie,
Pour ses beautés je suis prêt à périr :
Si par ma mort je prolongeois sa vie,
Je me croirois trop heureux de mourir.

LYDIE.

Des mêmes feux, dont mon ame est brûlée,
Le beau Tircis est consumé pour moi ;
De mon trépas je serois consolée,
Si par ma mort, je lui prouvois ma foi.

HORACE.

Mais si l'Amour qui nous fit l'un pour l'autre
Nous rengageoit encore sous même loi ?

LYDIE.

Bien que ton cœur ait brûlé pour un autre,
Je voudrois vivre & mourir avec toi.

ODE XXIX

DU TROISIEME LIVRE.

Tyrrhena regum progenies, tibi, &c.

ILLUSTRE sang des Rois de l'antique Etrurie,
Je te garde un tonneau plein
De cette liqueur chérie,
Qui dissipe le chagrin.

D'essences, de parfums, de fleurs à peine écloses,
Tu seras environné,
Et de myrtes & de roses,
Ton front sera couronné.

Quitte, ne tarde plus, ton Palais magnifique,
Cesse de voir le vallon
D'Æzule, & la ville antique
Du criminel Télegon.

Laisse pour quelque temps l'ennuyeuse abondance:
Sépare-toi du grand bruit,
Du faste & de l'opulence,
Qui dans la ville te suit.

Le changement aux Grands a souvent droit de plaire,
Un mets simple, un repas prompt,
Fait d'une main ménagere,
Leur peut dérider le front.

On voit déja les feux du pere d'Andromede ;
Du Chien on sent les ardeurs,
Viens chercher un sûr remede
A ses brûlantes fureurs.

Le Berger abattu, soupire après l'ombrage ;
Et ses troupeaux abreuvant,
En vain le long du rivage,
Cherche la fraîcheur du vent.

Tu veilles cependant au repos de la ville ;
Trop inquiet de son sort,
Du Bactrien indocile,
Tu prévois l'horrible effort.

Un Dieu prudent & bon a d'une nuit obscure
Enveloppé l'avenir :
Il rit, quand par conjecture,
L'homme veut le prevenir.

Borne au soin du présent tes vœux & tes pensées,
Le reste est comme un torrent,

Dont les ondes courroucées
S'appaisent en un moment.

Des vieux chênes, tantôt il traîne les racines
Et les maisons des bergers,
Puis rentrant dans ses ravines,
Il respecte leurs vergers.

Heureux, qui sans porter ses soins jusqu'à l'extrême,
Sans regret du temps perdu,
Chaque jour se peut lui-même,
Dire, aujourd'hui j'ai vécu.

Demain, soit que le Ciel se couvre de nuages,
Soit qu'il se montre serein,
Sans chercher de vains présages,
Le passé reste certain.

La fortune qui vit d'aventures tragiques,
Que charme la nouveauté,
De ses présens magnifiques
M'étale en vain la beauté.

A chacun tour-à-tour, elle paroît, prospere;
Stable, elle auroit mes souhaits;
Est-elle d'humeur légere:
Je renonce à ses bienfaits.

De ma ſeule vertu mon ame ſoutenue,
Embraſſe la pauvreté,
Et ſans dot, & toute nue,
Mais jointe à la probité.

Il ne me convient point d'aller, malgré l'orage,
Aux lieux où ſe forme l'or,
Faire des vœux ſur la plage,
Pour mon retour dans le port.

Quand je m'embarquerai deſſus la mer Egée,
Par Pollux, & par les vents,
Ma nacelle protégée,
Fera la route en tout temps.

ODE XXX

DU TROISIEME LIVRE.

Exegi monumentum ære perennius, &c.

En lieu plus haut que n'eſt le front des Pyramides,
Je me ſuis élevé moi-même un monument,
Qui ne craindra le feu, ni les ondes rapides,
Ni l'orage & le vent.

Plus ſolide que l'or, plus que l'airain durable,
Il bravera du ſort les divers accidens,
Il ſaura triompher de l'oubli redoutable,
Et de la nuit des temps.

La meilleure moitié reſtera de moi-même,
Mon deſtin deviendra plus illuſtre & plus beau;
Je ne deſcendrai point à mon heure ſuprême
Tout entier au tombeau.

Mon lot ira croiſſant de l'un à l'autre Pole,
Tant qu'avec le Pontife & les Prêtres ſacrés
La Veſtale à pas lents du mont du Capitole
Montera les degrés.

Je ſerai célébré dans les champs que l'Auſide,
Avare de ſes eaux, peut à peine humecter
Pour avoir le premier d'un courage intrépide
Tenté de tranſporter

Les chants Æoliens de la Muſe Lyrique
Aux bords de l'Auſonie, où le Tybre autrefois
N'entendoit raiſonner que le chant bucolique
Et le ſon des haut-bois.

Conçois un noble orgueil, divine Melpomene,
Ceins mon front de l'auriers, à juſte titre acquis,
De tes propres faveurs, & des fruits de ma veine
Viens me donner le prix.

ODE I

DU QUATRIEME LIVRE.

Intermissa, Venus, diu &c.

APRE'S m'avoir laissé goûter la liberté,
Vénus, viens-tu troubler le reste de ma vie ?
Non, je ne suis plus tel que lorsque j'ai porté,
Tout jeune encore, les fers de l'aimable Sylvie.

De grace, épargne-moi des amoureux désirs,
Et des plus doux transports, mere souvent cruelle,
Dix lustres m'ont ôté le goût de tes plaisirs,
N'attaque plus un cœur à ton pouvoir rebelle.

Vas courir sur les pas de ces jeunes amans,
De qui la douce voix incessamment t'appelle ;
Vas près du beau Tircis, qui peut à tous momens
Te faire triompher d'une Nymphe nouvelle.

C'est-là, c'est-là le cœur que tu dois embrasser ;
Sa richesse, son rang, ses vertus, & ses charmes,
Tout semble t'inviter à le favoriser,
Il portera partout la gloire de tes armes.

Que

Que s'il peut se mocquer des dons que son rival
Aura fait vainement à sa jeune Maîtresse,
Pendant qu'il goûtera le plaisir sans égal,
D'être l'unique objet de toute sa tendresse.

Il te fera dresser de superbes Autels,
En des lieux enchantés, aux bords d'une onde pure,
Où viendront à l'envi les plus heureux mortels
Célébrer ton pouvoir sur toute la Nature.

Là, parmi les parfums & les charmans concerts,
Des plus tendres amans une troupe fidelle,
Fera deux fois le jour retentir dans les airs,
Dansant autour de toi, ta louange immortelle.

Mais pour moi, tes bienfaits ne sont plus de saison;
Il ne me siéroit plus même au jour de ta fête,
De laisser par le vin étourdir ma raison,
Et de festons de fleurs environner ma tête.

Il ne m'est plus permis de former des desirs;
Les ans ont de mon cœur banni la confiance.
Je ne puis plus goûter de sensibles plaisirs;
D'un amour mutuel j'ai perdu l'espérance.

Mais quoi! je sens, Iris, couler d'indignes pleurs,
D'où vient que mon esprit & ma langue se troublent

Que marquent de mon front ces diverſes couleurs!
Quels ſont ces mouvemens dans mon cœur re-
doublent?

Abſente, jour & nuit, cruelle je te vois,
J'embraſſe à tous momens en ſonge ton image;
Tranſporté, je te ſuis dans l'épaiſſeur des bois,
Je te ſuis ſur les flots: en faut-il davantage?

ODE VII

DU QUATRIEME LIVRE.

Diffugere nives : redeunt jam gramina campis, &c.

L'AIR, qui chaſſe les frimats,
Redonne aux champs leur verdure,
Tout change leur chevelure,
Tout change dans nos climats,
Et moins fiers en leur paſſage,
Sans précipiter leurs pas,
Les flots baiſent le rivage.

Les Graces juſqu'à ce jour
Par la neige retenues,
Oſent venir toutes nues
Chercher un nouveau ſéjour;
Et dans l'ombre & le ſilence
Des Nymphes, avec l'Amour,
Menent l'agréable danſe.

Ce changement t'avertit
Qu'ici bas rien n'eſt durable;
Que, fragile & périſſable,
Peu de choſe te ſuffit,

Et que l'homme eſt ſans prudence !
Qui, loin de l'inſtant qui fuit,
Laiſſe aller ſon eſpérance.

Après l'hyver, le printemps
A l'été fait bientôt place,
Dont le ſouvenir s'efface
Par l'automne & ſes préſens :
Et d'en goûter l'abondance,
A peine avons-nous le temps,
Qu'un triſte hyver recommence.

Mais des Lunes le retour
Vient réparer ce dommage ;
Pour nous (quand domptés par l'âge
Nous paſſons dans ce ſéjour,
Où Tulles, Ancus, Ænée,
Sont deſcendus à leur tour)
Il n'eſt plus d'autre journée.

Qui ſait ſi notre deſtin
Et les Dieux, à cette année
Heureuſement terminée,
Joindront le jour de demain ;
Ou ſi tout prêts de s'éclorre,
Nos yeux ont vû ce matin,
Leyer leur derniere Aurore.

Crois-moi, jouis des soupirs
De ton héritier avide ;
Dérobe à sa main sordide
De quoi remplir tes désirs :
Et trompant même la Parque,
Profite ici des plaisirs
Qui ne passent point la barque.

Quand Minos aura dicté
Ta solemnelle sentence,
Ton rang, ni ton éloquence ;
Ni même ta piété,
Ne pourront de la nuit sombre
Où tu seras arrêté,
Dissiper l'horreur & l'ombre.

Car Diane, des Enfers
N'a pu sauver Hyppolite ;
Son Héros, dont le mérite
Est fameux dans l'Univers ;
Ni Thesée, inconsolable,
Tirer son ami des fers
De Pluton inexorable.

ODE XIII

DU QUATRIEME LIVRE.

Audivère, Lyce, Dî, mea vota, Dî, &c.

Le Ciel exauce mes vœux ;
L'âge blanchit tes cheveux,
Beliſe, & tu fais la belle.
En vain, d'un air impudent ;
Ta tremblante voix appelle
Un Dieu, qui, toujours enfant ;
Fuit une vieille mortelle.

De Céphiſe il ſuit les pas ;
Il ſe joue en ſes appas,
Il eſt en garde autour d'elle ;
Qui par cent charmes divers,
Peut dans ſa ſaiſon nouvelle
A tous momens dans les fers
Jetter quelqu'ame rébelle.

Il s'arrête en peu de lieux ;
Il dédaigne un chêne vieux :
Et, comme oiſeau de paſſage ;

Lorſqu'il voit tes noires dents,
Et l'irréparable outrage
Qu'à ton front ont fait les ans;
Il ſuit ſon humeur volage.

Et l'or de tes vêtemens,
L'éclat de tes diamans,
De ton art le ſoin fidelle,
Ne te rendront tes amans,
Ni ta blancheur naturelle,
Ni tes beaux jours, que des temps
Couvre la nuit éternelle.

Hélas! que ſont devenus
Ce port, ces doigts de Vénus,
Ce je ne ſai quoi, qu'on aime
Au moment qu'il ſe fait voir?
Où ſont, & ta grace extrême,
Et tes yeux, dont le pouvoir
Sut m'arracher à moi-même?

Climene eut même beauté,
J'en fus de même enchanté:
Mais le ſort fut favorable
A cet objet plein d'appas.
Sa mort prompte & ſouhaitable,
Aux rides ne permit pas
De la rendre moins aimable.

Au lieu que le temps a fait
En toi le vivant portrait
De la beauté ſuranuée ;
Tes yeux éteints font horreur
A la Jeuneſſe étonnée,
Qui, d'un ſourire moqueur,
Inſulte à ta deſtinée.

EPODE I.

Ibis Liburnis inter alta navium, &c.

TU vas contre de hauts navires
Monter sur des vaisseaux legers,
Cher Mécénas, & tu n'aspires
Qu'à braver les plus grands dangers;
Prêt à détourner sur ta tête,
La grêle de traits qui s'apprête,
Et les affreux coups du hasard,
Où va s'exposer ton César?

Moi, que ferai-je? à qui la vie,
Dans les momens que je te voi,
De joie, & de plaisir suivie,
Est insupportable sans toi.
Goûterai-je, ainsi qu'on m'en presse,
Mon oisiveté, ma paresse,
Qui ne peut plus avoir pour nous,
Quant tu nous quittes, rien de doux?

Plutôt en homme de courage,
Supporterai-je les travaux,
Où le métier de Mars engage:
Irai-je, ennemi du repos,

Te suivre au sommet du Caucase ;
Et jusques sur les bords du Phase,
Ou jusqu'aux mers, où, se cachant,
Le Soleil tombe en se couchant ;

Tu me diras, Eh ! quoi ! ta peine,
Ami si foible & si mal sain,
Soulagera-t-elle la mienne ?
Non : mais du moins, de ce dessein
Je puis tirer un avantage,
J'évite, lorsque je partage
Avec toi les maux que tu sens,
L'inquiétude des absens.

Ainsi l'oiseau, dont la tendresse
Craint le serpent pour ses petits,
Avec souci vole sans cesse,
Et revole autour de leurs nids.
Non, hélas ! que par sa présence,
Il les mette en plus d'assurance :
Mais s'il s'en étoit écarté,
Il en seroit plus agité.

Que si je vais à cette guerre,
Ce ne peut être que pour toi :
Je ne veux point croître ma terre,
Content du peu que j'ai chez moi ;

Ni, pour des plus gras paturages,
Changeant mes anciens herbages,
Acheter cher, au bord des eaux,
Un frais asyle à mes troupeaux.

De ma champêtre métairie,
L'enclos ne sera point poussé;
Jusqu'à la muraille bâtie,
Par les mains du fils de Circé.
Assez riche par toi, Mécène,
Ni je ne prétends avec peine,
Ainsi que Chrémès, amasser,
Ni, comme un fripon, disperser.

EPODE II.

Beatus ille, qui procul negotiis, &c.

HEUREUX, qui loin du tumulte du monde,
Comme les premiers des humains,
Avec ses bœufs rend sa terre féconde,
Et la fend de ses propres mains :
Content de peu, ne connoît point l'usure,
Dort loin des trompettes de Mars :
Qui de la mer ne craint l'affreux murmure,
Les tempêtes, ni les hasards :
Qui ne va point se morfondre à la porte
D'un Citoyen plus grand que lui ;
Vit sans procès, & du barreau n'emporte
Dans sa famille aucun ennui.
Ses peupliers à la vigne il marie,
Retranche l'orgueil d'un rameau,
Abbat la branche inutile & pourrie,
Ente sur l'arbre un fruit plus beau.
Il voit de loin du fond d'une vallée
Arriver chez lui ses troupeaux :
La liqueur qu'a l'Abeille distillée,
Il met en des précieux pots.

Lorſque de fruit ſe couronne l'Automne,
Après avoir ſerré ſes grains,
De ſon verger les poires il moiſſonne,
Et de la vigne ſes raiſins,
Dont il vous fait préſent pour recompenſe,
Priape, & vous Dieu des confins,
Quand vous avez maintenu l'abondance
Dans l'enceinte de ſes jardins.
Aſſis au pied d'un palais en ruine,
Couché ſur des prés émaillés,
Il voit tomber l'onde d'une ravine,
Il entend les chantres ailés,
Qui font enſemble un aimable murmure,
Et ſur le penchant du Soleil,
Viennent en foule inviter la Nature
Au charme d'un leger ſommeil:
Mais quand, l'hyver aſſemblant les nuages,
Jupiter noircit l'Horizon,
Lui, dans les bois, à des ſangliers ſauvages
Tend ſes toiles en trahiſon;
Ou quelquefois met aux tourdes avides
Un appas trompeur ſous des rêts;
Ou donne chaſſe à des lievres timides,
Ou leur tend des piéges ſecrets.
Eh! qui, goûtant une ſi douce vie,
N'oublieroit les ſoins de l'amour?
Que ſi pourlors une Epouſe chérie
Lui vient offrir à ſon retour

Dans sa maison, en tout bien ordonnée,
Où regne la pudicité,
De beaux enfans une couple bien née,
Un cœur franc, & de la beauté:
Puis, en pressant de ses doigts la mamelle
De la vache de son troupeau
La mieux en point, la plus nette & plus belle,
Qu'elle en tire du lait nouveau,
Ou d'un tonneau le Nectar délectable,
Enfermé depuis quatre étés,
Et qu'avec soin elle couvre sa table
De mets exquis non achetés:
Oui, je préfere à la rare coquille,
A la graisse des gros Turbots,
Un tel repas dans ma douce famille,
Qu'accompagne & suit le repos.
Tous les oiseaux de l'Africaine rive,
Ceux de l'Ionique climat,
N'égalent point de la rustique olive
Le goût piquant & délicat,
La mauve, ou bien la chicorée amere,
Herbes propres pour la santé;
Ni l'agneau tendre, & qui tette sa mere,
De la dent du loup racheté.
Eh! quel plaisir en se levant de table
De voir rentrer dans sa maison,
Ses bœufs trainant leur joug jusqu'à l'étable,
Ses moutons portant leur toison,

Et de valets une troupe appliquée
A bien mériter son loyer,
Comme un essain d'abeilles, occupée
A faire briller le foyer !
Après avoir prêché cette morale ;
Alphius le digne usurier,
Des champs aimés, dont le charme il étale,
Vient à s'ennuyer le premier,
Et cet argent qu'aux Ides il assemble ;
Qu'en tous lieux il va ramasser,
Dès qu'en un tas il le voit tout ensemble,
Aux Kalendes court le placer.

EPODE VII.

Quò quò, scelesti, ruitis? & cur dexteris, &c.

OU courez vous? où courez vous, impies?
Quoi! dites-moi, trop peu de Sang Romain,
A-t-il les mers & les plaines rougies?
Non pour aller sur le bord Africain,
Anéantir l'envieuse Carthage,
Ou mettre au joug le Breton indompté;
Mais pour qu'un jour Rome dans l'esclavage,
Par ses enfans perdit sa liberté,
Et satisfit elle-même la rage,
Du fier Gaulois, & du Parthe irrité.
Ni les lions, ni les loups sanguinaires
N'ont, ni les loups, ni les lions mangé.
Quelle fureur anime ces viperes?
Quel ascendant force ces enragés?
Est-ce dessein? ou bien, est-ce manie?
Qu'on me réponde: ah! je vois la pâleur,
Qui de leur front coupable s'est saisie,
Ils sont muets & de langue & de cœur.
Telle est de Rome, ô Ciel! la destinée,
Depuis le jour que le sang de Rémus,
A de pareils malheurs a condamnée
Toute la race, hélas! de Romulus.

EPODE

EPODE XIV.

Mollis inertia cur tantam diffuderit imis,&c.

IL eſt vrai, tu me fais mourir,
Lorſque ſi ſouvent tu me preſſe,
Mécénas, de te découvrir
D'où me vient la même pareſſe,
Que ſi, dans l'ombre enſéveli,
J'avois bû l'onde enchantereſſe,
Sur les bords du fleuve d'Oubli.
Un Dieu rend ton attente vaine,
Il deffend malgré mon deſſein,
Qu'aux Iambes nés de ma veine,
Je mette la derniere main.
Je brûle, plus que pour Bathylle
Ne fit jamais Anacréon,
Qui fût mettre l'aimable Idylle,
Sur un tendre & facile ton.
Ton cœur même aux flammes en proie,
De ce ſort n'eſt pas exempté.
Que ſi l'on vit embraſer Troie,
Par une moins rare beauté,
Jouis de ta nouvelle gloire,
De l'amour goûtes les douceurs

Une Affranchie en ma mémoire
Regne seule & fait mes malheurs ;
Peu contente d'une victoire,
Elle partage ses faveurs.

Fin de la Traduction d'Horace.

TRADUCTIONS
DIVERSES.

TRADUCTIONS DIVERSES.

TRADUCTION
de la Premiere Elégie de Tibulle.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro, &c.

QUE quelqu'autre aux dépens de sa tranquillité
Amasse une immense richesse,
Pour moi de mes desirs la médiocrité
Me livre entier à la paresse.
Je ne dédaigne point, pressant de l'aiguillon
Du bœuf tardif la marche lente,
De tracer quelquefois un fertile sillon;
Quelquefois j'arrose une plante.
Si le soir par hasard je trouve en mon chemin
Un agneau laissé par sa mere,
L'appellant doucement, je l'emporte en mon sein
Et je le rends à sa Bergere.

Je lave & purifie avec soin mes troupeaux
Pour me rendre Palès propice,
Et quand le nouvel An produit des fruits nouveaux
J'en fais à Pan un sacrifice.
Je révere ces Dieux, & celui des confins;
Et Cérès d'épis couronnée;
Et chez moi du puissant Protecteur des jardins
La tête de fleurs est ornée,
Et vous aussi, jadis d'un plus ample foyer,
O Divinités tutélaires,
Recevez de vos soins un plus foible loyer,
Et des offrandes plus légeres.
J'offrois une geniſſe : à présent un agneau
Convient à mon peu de richesse,
Autour duquel se rend, de mon petit hameau
Toute la rustique Jeunesse,
Qui crie à haute voix : ô Dieux, exaucez nous,
Acceptez ces présens peu dignes,
Qu'humblement nous venons porter à vos genoux;
Bénissez nos champs & nos vignes.
La premiere liqueur qu'on répandit aux Dieux,
Fut mise en des vases d'argile,
Mes meubles comme au tems de nos premiers ayeux
Ne sont que de terre fragile.
O vous, loups ravissans, épargnez mes moutons,
Allez chercher dans nos prairies,
Pour y rassasier vos appétits gloutons,
De plus nombreuses bergeries.

Je ſuis pauvre, & veux l'être, & ne ſouhaite pas
Des Grands l'importune abondance ;
Peu de choſe ſuffit à mes meilleurs repas :
En mon lit eſt mon eſpérance.
O qu'il eſt doux pendant une orageuſe nuit
D'embraſſer un objet aimable,
Et de ſe rendormir dans ſes bras au doux bruit
Que fait une pluie agréable !
Qu'un tel bonheur m'arrive : & ſoit riche à bon droit,
Celui qui, bravant la furie
De la mer & des vents, abandonne ſon toit.
Pour moi j'irai dans ma prairie,
Eviter, ſi je puis, la chaleur des étés,
Et ſous un chêne aſſis à l'ombre
Voir couler, en rêvant, les ruiſſeaux argentés
A l'abri d'un boccage ſombre.
Ah! périſſent plutôt l'or & les diamans,
Que je cauſe la moindre allarme
A ma douce Maîtreſſe, & qu'à ſes yeux charmans
Mon abſence coute une larme.
C'eſt à toi, Meſſala, d'aller de mers en mers
Signaler ton nom par les armes,
Je ſuis avec plaiſir arrêté dans les fers
D'une beauté pleine de charmes ;
Pour la gloire mon cœur ne peut former des vœux ;
Oui, je conſens, chere Délie,
D'être eſtimé de tous foible & peu généreux,
Pour t'avoir conſacré ma vie.

Qu'avec toi le désert le plus inhabité
A mes yeux paroîtroit aimable :
Qu'en tes bras sur la mousse en un mont écarté
Mon sommeil seroit agréable.
Sans le Dieu des Amours, sans ses douces faveurs,
Que le lit le plus magnifique
Est souvent le témoin des plus vives douleurs :
Car ni la broderie antique,
Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,
Ni le silence & la retraite
N'ont assez de douceur pour assoupir les maux
Qui troublent une ame inquiete.
Celui-là porteroit, Délie, un cœur de fer,
Qui, pouvant jouir de ta vue,
Iroit, quoiqu'assûré de vaincre & triompher,
Chercher une terre inconnue.
Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux,
Et puisse ma main défaillante
Presser encor la tienne en nos derniers adieux :
Puisse encor ma bouche mourante
Recevoir tes baisers mêlés avec des pleurs ;
Car tu n'es point assez cruelle
Pour ne pas honorer par des vives douleurs
La mort de ton amant fidelle.
Il n'est, jeune beauté, qui regardant ton deuil ;
Ne sente émouvoir ses entrailles,
Qui n'en soit attendri, & n'ait la larme à l'œil
Au retour de mes funérailles.

Epargne

Épargne toutefois l'or de tes blonds cheveux.
C'eſt faire à mes manes outrages,
Qu'attenter à ton ſein, objet de tous mes vœux,
Ou meurtrir un ſi beau viſage;
Mais cependant cueillons le fruit de nos amours,
L'âge & le temps nous y convie;
La mort trop tôt, hélas! mettra fin pour toûjours
Aux douceurs d'une telle vie.
La vieilleſſe s'avance, & nos ardens deſirs
S'évanouiront à ſa vue;
Car il ſeroit honteux de pouſſer des ſoupirs.
Avec une tête chenue.
C'eſt maintenant qu'il faut profiter des momens
Que Vénus propice nous donne.
Pendant qu'à la débauche & aux emportemens
La Jeuneſſe nous abandonne,
J'y veux être ton maître & diciple à mon tour;
Loin d'ici tambours & trompettes;
Allez porter ailleurs qu'en cet heureux ſéjour
Le bruit éclatant que vous faites.
De la richeſſe ainſi que de la pauvreté,
Exempt dans ma douce retraite,
J'y ſaurai bien jouir en pleine liberté
D'une félicité parfaite.

TRADUCTION

des Vers de Catulle, qui commencent par ces mots :

Ille mi par esse Deo videtur, &c.

IL égale en bonheur, il surpasse les Dieux,
Celui qui près de toi pour toi brûle & soupire,
Qui te voit, qui t'entend, qu'animent tes beaux yeux,
A qui flateusement il te plait de soûrire.
Oui, ma chere Lesbie, oui, dès que je te vois
Tous mes sens sont émus, je brûle, je frissonne,
Mes yeux sont éblouis, je sens mourir ma voix,
Mon cœur vole vers toi, mon ame m'abandonne:
Catulle, c'en est fait: tu te perds, malheureux;
Tu ne peux résister: ah! c'est trop tôt te rendre
Aux trompeuses douceurs de ce Dieu, dont les feux
Ont mis tant de palais & de villes en cendre.

TRADUCTION

des Vers de Catulle, qui commencent par ces mots :

Jucundum mea vita mihi proponis amorem, &c.

TU jures, ô ma chere vie,
Que toujours cet amour mutuel & charmant,
Qui nous unit en ce moment,
De plus heureux amans attirera l'envie.
Rendez, grands Dieux, ce ſerment véritable,
Qu'il parte du fond de ſon cœur :
Accordez-nous le bonheur
Qu'il ſoit toujours inviolable ;
Afin, que juſqu'à notre dernier jour,
Dure en nos cœurs l'alliance adorable
D'une amitié conſtante avec un tendre amour.

COMMENCEMENT

DU PREMIER LIVRE DE LUCRECE.

CHARME de la Nature & maîtreſſe des Cieux,
Qui fait tout le bonheur des hommes & des Dieux,
De la race d'Enée auguſte & digne mere,
Par qui tout s'entretient, que tout Etre révere,
Déeſſe des Amours & de la volupté,
Vénus, toi, dont les traits en tous lieux ont porté,
Qui peuple de poiſſons le vaſte ſein des ondes,
Qui remplis d'animaux les campagnes fécondes;
Comme à tout ce qui naît tu fais voir la clarté,
Que du monde tu fais toi ſeule la beauté;
Les vents à ton aſpect, & les ondes ſe taiſent,
L'air plus ſerain te rit, les tempêtes s'appaiſent;
La terre, ſous tes pas, fait éclorre les fleurs;
L'Olympe s'embellit des plus rares couleurs,
Et le brillant éclat d'une lumiere pure
Répand un calme heureux dans toute la Nature.

COMMENCEMENT
DU SECOND LIVRE DE LUCRECE.

J'ENTRE dans des ſentiers peu frequentés des
Muſes,
Sans guide je me mets en des routes confuſes,
Dans leur premiere ſource il faut aller puiſer
Ces précieuſes eaux qu'on ne peut épuiſer :
Que de nouvelles fleurs ma tête ſoit ornée,
Que par les doctes Sœurs elle ſoit couronnée
Du verdoyant éclat d'un laurier éternel,
Que jamais ne ceignit le front d'aucun mortel.

TRADUCTION

DE QUELQUES VERS DE LA PHARSALE DE LUCAIN.

LA Fortune autrefois trois hommes éleva,
Qu'elle précipita du faîte de la gloire.
Chez le Parthe Craſſus ſon ſépulcre trouva ;
L'Afrique enſevelit Pompée & ſa mémoire ;
Jules de tout ſon ſang Rome ingrate arroſa ;
Et comme ſi le monde eût pû ſuffire à peine
A de ſi grands tombeaux, leur cendre il diviſa.
Tel eſt le plus haut point de la grandeur humaine.

A Monsieur Huet, Evêque d'Avranche, en lui envoyant une Traduction de son Eglogue Latine intitulée :

IRIS.

EN vain de mes foibles concerts
Tu veux entendre l'harmonie :
Ma Muse amoureuse de vers
Qu'enfanta ton heureux génie,
Novice en la langue des Dieux,
Et ne s'exprimant qu'avec peine,
N'oseroit offrir à tes yeux
Les essais tardifs de ma veine.
Souffre, Huet, que de tes chansons
J'emprunte des traits de lumiere,
Et me montre à toi, pour te plaire,
Enrichi de tes propres dons.
Ainsi des langueurs de mon stile
Peu satisfait, & dégoûté,
J'osai d'Horace & de Virgile,
Emprunter la fécondité.
Mais quoi ! les morts n'ont plus de bile :
Et l'Auteur vivant, révéré,
Ne peut voir d'une ame tranquille
Son ouvrage défiguré.

J'ai besoin de ton indulgence :
Sensible à mon affection,
Mets, je te conjure, en balance
L'offense avec l'intention.

IRIS,

Eglogue traduite des Vers Latins de Monsieur Huet.

UN jour que de Junon, compagne & messagere,
Iris, fendant les airs de son aile légere,
En différens climats, portoit du haut des Cieux
Les ordres souverains de la Reine des Dieux :
Sa belle chevelure, aux vents abandonnée,
Des plus nouvelles fleurs la tête couronnée,
Sur sa route traçant un sillon radieux,
De Phébus, en chemin, elle frappa les yeux.
Le Dieu, d'un nouveau feu sent son ame embrasée ;
Loin de son souvenir, la fille de Penée,
Et le jeune Hyacinthe, & toute autre beauté ;
Iris seule, est l'objet de sa félicité ;
L'objet de tous ses soins : & dès que l'hémisphere
Commençoit à rougir des traits de sa lumiere,
Et lorsque de son char, par l'ordre des Destins,
Les essieux se plongeoient dans les flots Africains :

Au Ciel & sur la Terre il cherche Iris sans cesse,
Et ne peut résister à l'ardeur qui le presse.
D'abord, à ses regards attentive, du moins
Elle voit sans dédain son amour & ses soins:
Elle va quelquefois en un lieu solitaire,
Y jouir des rayons du Soleil, qui l'éclaire:
Contente de sentir la chaleur de ses feux,
Elle voit à regret fuir son char lumineux.
Si Phébus, dans l'espoir de revoir ce qu'il aime,
Prétexta de Junon la majesté suprême,
Il vient lui rendre hommage au céleste lambris.
Le soin de se parer redouble au cœur d'Iris:
Elle amasse des fleurs, prend sa plus riche mante;
Et soit qu'à la Déesse, au Ciel toute puissante,
Elle chausse un cothurne, ou, d'une docte main,
Arrange ses cheveux dessus son front divin;
Pendant qu'elle remplit ainsi son ministere,
Elle jette un coup d'œil au Dieu de la Lumiere:
Un geste, un rien de lui, dit beaucoup à son cœur.
Phébus, de son côté, qui ne peut, sans douleur,
Abandonner des yeux tant de beautés, de grace;
En tous lieux suit ses pas, à ses côtés se place,
Non tel qu'avec son arc, & ses traits dangereux,
Il dompta des Géans les Colosses affreux;
Ou du Serpent Pithon il terrassa l'audace:
Mais doux, humble, modeste, & qui mêle à la grace
de ses tendres discours le secours de ses pleurs.
Iris, ma chere vie, Iris, pour qui je meurs;

Ton tein a plus d'éclat que n'en a la lumiere.
Non, je n'ai rencontré dans ma longue carriere
Rien, dit-il, de si beau, & de si parfait que toi.
Mon ame, avec plaisir, se soumet à ta loi.
Absent de toi, mon front pâlit, & devient sombre;
Et du Soleil éteint, je ne suis plus que l'ombre:
Mais quand sur l'horizon rebrillent tes beautés,
Mon être est ranimé des plus vives clartés.
Heureux l'œil qui jouit des traits de ton visage,
Et plus heureux le cœur, qui dans tes fers s'engage,
S'il pouvoit espérer de te fléchir un jour.
Iris, que commençoit d'enhardir son amour,
Contre un mal qui lui plaît, foible & sans résistance,
D'un regard animé flate son espérance.
Dès que le Dieu connoît que dans le cœur d'Iris
S'est allumé le feu dont le sien est épris,
Par des présens sans nombre, il tâche de lui plaire;
Et de tous les climats, qu'en sa route il éclaire,
Il rapporte à ses pieds des étoffes de prix,
Des fleurs, des diamans, des perles, des rubis,
Tout ce qui peut charmer une jeune Maîtresse,
Et flattant son orgueil, réveiller sa tendresse.
Si dans un doux loisir elle va quelquefois
Chercher la solitude & le frais dans les bois,
Il accorde sa lyre à sa voix nompareille,
Et pour toucher son ame, enchante son oreille.
Iris, par tant de soins, est vaincue à la fin,
Et ne peut renfermer son amour dans son sein.

De l'Inde elle le ſuit juſqu'au rivage Maure,
Et ſourit dans ſa courſe à l'Aſtre qu'elle adore:
Elle voudroit toujours voir l'objet de ſes vœux:
Elle aime à lui parler en ſecret de ſes feux,
Ne lui réſiſte plus, & ſe livre elle-même
Aux doux embraſſemens du Dieu charmant qu'elle aime.
Mais Mercure, jaloux, porté ſur les zéphirs,
Eut bientôt découvert leur flamme & leurs plaiſirs:
Des yeux d'Iris en vain ſon ame étoit épriſe;
C'eſt en vain qu'il lui donne un cœur qu'elle mépriſe,
Elle ſent pour Phébus une trop vive ardeur.
Mercure, pénétré de honte & de douleur,
Voit enfin ſon rival aux bras de ſa Maîtreſſe.
C'eſt donc-là cette Iris, exempte de foibleſſe,
Cette fiere beauté, dit-il, dont la rigueur,
De tant d'autres amans a dédaigné le cœur,
Qui pour moi, peu ſenſible, inſultoit à ma peine:
Phébus a donc enfin dompté cette humeur vaine.
Je verrois ton amant jouir de mes douleurs;
Et, content dans tes bras, ſe mocquer de mes pleurs!
Non, ingrate, les Dieux, Junon elle-même,
Vont être les témoins de ton audace extrême.
Il dit, & dans les Cieux ſur ſes ailes porté,
Il va trouver Junon d'un vol précipité.
La Déeſſe étoit lors aſſiſe en l'aſſemblée
De la troupe des Dieux ſur la voûte étoilée;

Quittez, dit-il, Junon, le céleſte lambris;
Dans les bras d'un amant venez voir votre Iris.
D'un amant, de tout point au blond Phébus ſemblable,
En jeuneſſe, en éclat, à ce Dieu comparable:
Ne perdez point de temps pour les trouver tous deux,
L'un de l'autre enchantés, au comble de leurs vœux.
La Déeſſe rougit, ne le croyant qu'à peine,
Et la troupe immortelle à ce ſpectacle amene,
Entre au ſecret azile où ſont les deux amans.
O Nymphe infortunée! ô rigoureux momens!
Pendant que demi-nue, & d'amour enyvrée,
Aux charmes du ſommeil tu repoſe livrée,
On te donne en ſpectacle aux regards curieux;
Tu deviens la riſée & l'entretien des Dieux:
Junon ne te voit plus que d'un œil de colere.
Levez-vous, leur dit-elle, avec un ton ſevere;
Noble couple d'amans: aſſez à vos deſirs,
Vous avez accordé de temps & de plaiſirs.
Iris, ſois pour toujours en priſon dans les nues;
Et pleures-y ta gloire & ma faveur perdues.
Malheureuſe, qui vient de profaner ma Cour
Par les emportemens de ton infâme amour;
Et toi, Phébus, & toi, qui ſéduiſant ſon ame,
Alluma dans ſon cœur une impudique flamme:
Vas, ſors, fuis loin d'Iris, en des lieux oppoſés,
Où vous ſoyez tous deux pour toûjours diviſés.

Elle dit : & de fers en même-temps chargée,
Dans un nuage obſcur cette Nymphe eſt plongée ;
Où gémiſſant en vain, elle paſſe ſes jours
A déplorer la fin de ſes folles amours.
Mais quoique ſon honneur, ſa liberté ravie,
D'un ſouvenir cruel empoiſonne ſa vie ;
Que d'éternels regrets ſon cœur en vain preſſé,
Pleure un hymen fatal, à peine commencé ;
Si le Dieu dans le Ciel s'offre & brille à ſa vûe ;
Au fond de ſon nuage Iris en eſt émue,
Sent les mêmes ardeurs & les mêmes tranſports,
Pour ſortir de fers fait de ſes nouveaux efforts ;
Et pour plaire à tes yeux, Phébus, des dons de Flore
Elle pare ſa tête & l'Olympe colore.
Heureuſe ſi le ſort permettoit qu'un moment
Elle pût ſe rejoindre encor à ſon Amant :
Mais l'ordre exprès des Dieux, & Junon inflexible,
La condamne au tourment d'un divorce terrible :
Donc, de ſon tein vermeil ſe ternifſent les fleurs ;
L'infortunée, hélas ! gémit & fond en pleurs :
Pleurs qui des yeux d'Iris tombent en abondance,
Rempliſſent l'air de pluie, & marquent ſa ſouffrance ;
Quand ſon front, qui rougit, & pâlit de douleur,
Sent les traits du Soleil, auteur de ſon malheur.

COMMENCEMENT

DU PREMIER LIVRE DES GEORGIQUES.

JE chante, ô Mécénas! pour remplir ton attente,
L'art qui donne à nos champs une moisson riante:
J'enseigne au laboureur sous quel astre benin
Il faut ouvrir la terre, ou presser le raisin;
Comme il doit prendre soin de la tendre Geniſſe,
Et de l'Abeille aussi seconder l'artifice.
O vous, brillans flambeaux, dont les riches présens,
Font en notre faveur le partage des ans:
Vous, divine Cérès, par qui l'homme sauvage,
A la place du gland, du bled reçut l'usage:
Vous, Bacchus, dont le soin, pour l'égaler aux Dieux,
Sut tirer de la vigne un nectar gracieux:
Vous, Faunes, des Pasteurs Déités tutélaires:
Vous, des monts & des bois Divinités légeres,
Dryades, accourez, secondez mes souhaits,
Je célebre en mes vers le prix de vos bienfaits.
Et toi, Neptune aussi, qui du sein de la terre,
Signalant ton pouvoir, fis sortir pour la guerre,
D'un coup de ton trident, le cheval orgueilleux:
Vous, Berger, l'heureux fils du plus vaillant des
Dieux,

Qui voyez sur l'émail d'une vaste prairie
Trois cents jeunes taureaux paître l'herbe fleurie :
Vous, Pan, qui de l'égaë & Ménale avez soin :
Vous, Minerve, à nos vœux favorable au besoin ;
Qui de l'olive avez enrichi la Nature ;
Et toi, jeune homme, expert en l'art d'agriculture :
Vous, Sylvain, & tous Dieux & Déesses aussi,
Qui des biens de la terre avez quelque souci ;
Qui pour donner du suc & de la force aux plantes,
Faites tomber du Ciel des pluies abondantes :
J'implore vos faveurs ; mais surtout, ô César,
Soit qu'un conseil des Dieux, ou soit que le hazard,
Ou ton desir, te fasse avoir soin de la terre ;
Et qu'un jour de chaleur, qu'en son sein elle enserre,
Ses plantes & ses fruits reconnoissent en toi
Le beau sang de Vénus, qui leur donne la loi.
Soit que des vastes mers tu préfere l'empire ;
Que Téthis, qui pour gendre ardemment te desire,
Achete cet honneur du tribut de ses eaux :
Soit que faisant au Ciel briller des feux nouveaux,
Près d'Erigone un jour tu vienne prendre place,
Où le Scorpion déja te laisse un grand espace :
(Car que les malheureux, qui souffrent dans les fers,
N'esperent point te voir le maître des Enfers ;
Tu n'as pas de regner une si triste envie ;
Des champs Elisiens, quoique la grace die,
Et bien que Proserpine y trouve des attraits,
Qui lui font oublier les baisers de Cérès.)

rit naiſſance
le engeance :
encor nouveau,
taureau ;
ante
abondante :
r terrain,
main
rficie,
vivifie ;
e occaſion
la moiſſon.
he
p du rélâche ;
cir,
oir jaunir
latante ;
foible plante ;
du repos :
les pavots,
ſtérile ;
cile,
areſſeux,
c & poudreux ;
ndre
endre.
angeant de grain,
in.

Quoi que tu ſois enfin, favoriſe ma courſe :
Conſens que les mortels puiſent dans cette ſource ;
Et prenant avec moi pitié du laboureur,
Conduis-le de concert hors du chemin d'erreur ;
Et que dès à préſent ton oreille de pere,
S'accoutume aux accens d'une ſainte priere.

Au retour du printemps, dès que du haut des monts,
Les ruiſſeaux dégelés tombent à gros bouillons :
Dès que la terre s'ouvre au ſouffle de Zéphire,
Il faut que ſous le joug le bœuf tardif ſoupire ;
Que le coutre tranchant, en hyver délaiſſé,
Commence de briller dans la terre enfoncé :
Cette moiſſon répond aux vœux d'un maître avare,
Que le froid & le chaud, par deux fois lui prépare.
Mais en un champ tout neuf n'enfonce point le fer,
Sans obſerver quelle eſt l'habitude de l'air,
Les aſtres & les vents, les lieux & leur nature ;
Ce que chaque climat rejette ou qu'il endure.
Ici, tu peux cueillir abondance de grain ;
Là, le ſol eſt plus propre à te donner du vin ;
Ailleurs, tu verras croître un plus épais ombrage,
Ou bien tu jouiras d'un plus grand pâturage.
Vois-tu pas que Tmolus te produit du ſafran,
Et Saba de l'encens plus odoriférant.
Le fer vient du Calybe, & de l'Inde l'ivoire,
Et des jumens d'Epire on célebre la gloire.
C'eſt ainſi que voulut la Nature autrefois,
Se ſoumettre elle-même à certaines lois,

Quand

Quand par Deucalion, des pierres prit naiſſance
L'homme renouvellé, dure & cruelle engeance :
Donc, dès les premiers mois de l'an encor nouveau,
Renverſe un ſol humide avec le fort taureau ;
Afin que de l'Eté la chaleur mûriſſante
Puiſſe cuire l'humeur dans la terre abondante :
Mais ſi tu veux ſemer un plus leger terrain,
Sous l'archure il ſuffit qu'une légere main
N'en effleure en paſſant que la ſuperficie,
De peur d'y voir tarir l'humeur qui vivifie ;
Au lieu qu'il eſt à craindre en l'autre occaſion
Que l'herbe en ſurmontant n'étouffe la moiſſon.
Il ſera bon auſſi que le laboureur ſache
Donner de tems en tems à ſon champ du rélâche ;
Qu'alternativement il le laiſſe endurcir,
Ou qu'il n'eſpere pas du moins d'y voir jaunir
Du froment précieux, la moiſſon éclatante ;
Qu'après qu'il a porté quelque plus foible plante ;
Qui, ne l'épuiſant point, lui donne du repos :
Car d'autre part le lin, l'avoine & les pavots,
Brûlent la terre ſéche, & la rendent ſtérile ;
A quoi tu trouveras un reméde facile,
Si tu n'héſites point, Laboureur pareſſeux,
A ſaouler de fumier ton champ ſec & poudreux ;
Ou libéralement ſur ſa ſurface étendre
Le ſel vivifiant enfermé dans la cendre.
C'eſt ainſi que l'on peut laiſſer, changeant de grain,
Alternativement repoſer un terrain.

Mais attens, si tu peux, & sans impatience ;
D'un champ plus reposé plus de reconnoissance
Il est même souvent utile d'enflammer
Et le chaume & le sol avant que de semer ;
Soit que la terre en prenne & force & nourriture,
Que l'humeur vicieuse ou s'exhale ou s'épure,
Soit que cette chaleur ouvre des soupiraux ;
Qui fournissent au grain des sucs toujours nouveaux,
Ou que l'ardeur du feu, rendureissant la terre,
La rende plus solide, & ses fentes resserre ;
En sorte que les eaux, ni le froid, ni les vents,
Ni l'ardeur du Soleil ne pénétrent les champs.
Celui-là prend encor des soins non inutiles,
Qui rompt, de son râteau, les mottes infertiles.
Cérès du haut des Cieux le voit avec plaisir
Fuir le blâme honteux d'un indigne loisir.
Et renversant son champ à force de culture,
Se rendre par ses soins maître de la Nature.

FIN

DU SECOND LIVRE DES GEORGIQUES.

O COMBIEN eſt heureux le ſort du Laboureur,
S'il ſait & reconnoître, & ſentir ſon bonheur.
Il retire aiſément de la terre équitable
Les mets non achetés dont il couvre ſa table.
Les horreurs de la guerre, & la fureur des flots,
En aucune ſaiſon, ne troublent ſon repos.
S'il ne voit point de ceux qu'attire ſa fortune,
Sa porte revomir une foule importune;
S'il ne voit que de loin ces palais enchantés,
Où la magnificence étale ſes beautés;
Si, ſimple en ſes habits, ſimple en ſa nourriture,
Il ne ſait point par l'Art corrompre la Nature.
Du moins un doux ſommeil répond à ſes ſouhaits;
Il voit autour de lui la vérité, la paix.
Affranchi des erreurs d'une eſpérance vaine,
Il trouve un doux loiſir dans ſon petit domaine;
Il va d'un pas tranquille en de ſombres forêts
Chercher pendant le jour le ſilence & le frais;
Il rentre avec plaiſir dans ſa chaſte famille:
La jeuneſſe chez lui patiente, docile,
Ne fuit point le travail, ſe contente de peu,
Et de bonne heure apprend à modérer ſon feu.

Ce sont les Laboureurs, chez qui, loin du tumulte,
Des Dieux s'est conservé le véritable culte.
Ils furent les derniers, qu'abandonnant ces lieux,
La Justice quitta pour retourner aux Cieux.
Pour moi, qui fuis frappé de l'amour des neuf Muses,
Je demande, avant tout, que leurs graces infuses
M'apprennent le chemin que tiennent dans les Cieux
Ces corps illuminés, ces flambeaux radieux;
D'où vient que du Soleil s'éclipse la lumiere?
Quel sort souffre la Lune en sa courte carriere?
Quelle cause produit sur terre un tremblément?
Et le flux & reflux du liquide élément?
Que si le sang groffier qui coule dans mes veines,
Me défend d'aspirer à ces clartés hautaines,
J'aurai du moins le goût du silence & des bois,
De l'ombre des vallons, & du son des haut-bois:
Oublié des humains, touché de la Nature,
J'aimerai d'un ruisseau l'agréable murmure.
O! qui m'emmenera dans des lieux reculés,
Du souffle de Zephire uniquement troublés?
Où je puisse, appuyé du trone d'un chêne sombre,
Sous ses bras étendus mettre ma tête à l'ombre.
Heureux, qui fait de tout les principes secrets;
Qui, délivré du trouble, exempt des vains regrets,
Se mettant au-dessus des arrêts de la Parque,
Ne craint point de passer dans la fatale barque!
Heureux aussi celui qui, dans un plein repos,
Honore Pan, Sylvain, & les Nymphes des eaux!

Il ignore le poids d'une douleur amere ;
Le sceptre, les faisceaux, la faveur populaire.
La discorde, qui rend les freres ennemis,
N'altere point son cœur à la raison soumis.
Il n'est point dans ses vœux injuste, insatiable ;
Ni touché des grandeurs d'un regne périssable.
Eloigné du tumulte & des soins de la Cour,
Amoureux des douceurs d'un champêtre séjour ;
Egalement exempt de tristesse & d'envie,
Il se livre aux plaisirs d'une innocente vie.
Il cueille, sans travail, chez lui les fruits nouveaux,
Qu'à sa main, de leur gré, présentent les rameaux.
Du peuple il ne craint point l'humeur prompte & légere,
Ni le front orgueilleux d'un Senateur sévere.
L'un sur les flots amers, & l'autre au champ de Mars,
S'expose follement aux plus affreux hasards ;
Celui-ci chez les Rois apporte un cœur servile ;
Celui-là par ses mains veut renverser la ville,
Pour dormir sur la pourpre, & contenter ses yeux ;
En portant à sa bouche un vase précieux.
L'un veille à son thrésor ; cet autre à la Tribune
Flatte d'un harangueur l'éloquence commune :
Et plus injuste encor en tous ses sentimens,
Celui-là, pour jouir des applaudissemens,
Que reçoit un Consul allant prendre sa place,
Répandra, sans fremir, tout le sang de sa race,

Et s'exilant lui-même, en dépit du danger,
Quittera son pays pour un Ciel étranger.
Le sage Laboureur a-t-il d'un bras utile,
Aidé du fer tranchant, ouvert son champ fertile,
Il y trouve de quoi s'occuper en tout temps,
Et nourrir ses troupeaux, sa femme & ses enfans.
Lorsque moins il y pense, une année abondante,
Soit en vins, soit en grains, surpassant son attente,
Vient remplir tout d'un coup sa cave & ses greniers,
Et faire sous le faix entr'ouvrir ses paniers.
L'affreux hyver vient-il attrister la Nature,
De l'olive il extrait l'essence la plus pure,
L'abondance du gland engraisse ses pourceaux.
L'automne en sa faveur mûrit les fruits nouveaux,
Et sa molle chaleur au raisin gracieuse,
En cuit dans les rochers la liqueur précieuse.
Ses enfans cependant rangés autour de lui
Viennent par leurs baisers prévenir son ennui.
Il voit avec plaisir & sa femme & sa fille :
La douceur, la pudeur regnent dans sa famille.
La vache à ses repas donne un lait délicat,
Et deux boucs à ses yeux le plaisir d'un combat.
Lui, paresseusement couché sur la verdure,
Célebre un jour de fête ; & comblant la mesure
D'un vase, à ton honneur dès long-temps consacré,
Il t'invoque, Bacchus, puis l'avale à son gré,
Et met (de ses bergers reveillant la paresse)
Sur la cime d'un orme un prix à leur adresse.

Ainſi couloient jadis, grace à leur bons deſtins,
Les jours ſi fortunés des antiques Latins.
De-là s'eſt élevé l'empire d'Etrurie;
C'eſt ainſi que Romule a fondé ſa Patrie;
C'eſt par de tels Héros que, traverſant les mers,
Rome a porté ſa gloire au bout de l'Univers;
Que d'un peuple innombrable elle ſe voit la mere;
Et l'objet le plus grand que le Soleil éclaire.
Avant que l'homme impie eût abuſé du fer,
Avant même le temps où regnoit Jupiter,
L'innocence, des champs fut ſeule révérée;
Tels étoient les beaux jours de Saturne & de Rhée.

TRADUCTION

DU PREMIER LIVRE DE L'ENÉIDE.

Moi qui fis autrefois sur des pipaux rustiques
Retentir les forêts de mes chants bucoliques,
Et qui depuis, sorti de l'ombrage des bois,
Ai sû rendre les champs dociles à mes lois,
Au Laboureur avide l'ouvrage profitable ;
J'entonne la trompette ; & de Mars redoutable

Je chante les combats, & le Héros Troyen,
Qui des rives du Xante & du bord Phrygien,
Conduit par les destins jusques dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Par Junon en courroux toûjours persécuté ;
Sur la terre & les flots sans relâche agité,
Il soutint une guerre & longue & difficile,
Avant qu'il pût trouver à ses Dieux un asyle ;
Et dans le champ Latin élever de ses mains
La Cité mere d'Albe & des murs des Romains.

Muse, raconte-moi quel sujet de vengeance
De la Reine des Cieux anima la puissance ?
A de si grands efforts contre un homme pieux
Le courroux jusques-là transporte-t-il des Dieux ?

Sur

Sur les bords que l'Afrique oppoſe à l'Auſonie,
Fut Carthage, de Tyr antique Colonie,
Ville riche & guerriere, où la Reine des Dieux,
Quand, pour revoir la terre, elle quittoit les Cieux,
Au mépris de Samos trouvoit de nouveaux charmes,
Et laiſſoit en dépôt & ſon char & ſes armes.

Si la Déeſſe eût pû réſiſter au deſtin,
C'eſt là qu'elle fondoit un Empire ſans fin;
Et dès-lors pour ces murs ſon amour, ſans meſure,
La rendoit attentive à leur grandeur future;
Mais elle avoit appris que du ſang des Troyens
Un peuple ſortiroit, fatal aux Libyens,
Qui porteroit chez eux la guerre & le ravage,
Et qui renverſeroit les remparts de Carthage.
Cette crainte, qu'accroît encor le ſouvenir
Des combats qu'elle même eût peine à ſoûtenir,
Après que la premiere en la troupe immortelle
Elle eût des Argiens embraſſé la querelle;
Sa beauté mépriſée, impardonnable affront,
Dont la honte fatale eſt encor ſur ſon front;
Le rapt de Ganimede, & ſa faveur divine,
De ſon juſte courroux ancienne origine,
Excitent ſa vengeance à pourſuivre en tous lieux
Le reſte infortuné de ce ſang odieux.
Dès long-temps appliquée à fermer tout aſyle
Aux Troyens échappés à la fureur d'Achille,

Elle avoit employé ſes plus puiſſants efforts;
A les écarter loin des Italiques bords,
Et depuis pluſieurs ans leur troupe fugitive,
Par les vents agitée, erroit de rive en rive,
En bute à tous les traits de la rigueur du ſort,
Et livrée à des maux plus cruels que la mort;
Tant étoit l'entrepriſe & pénible & hautaine,
D'aſſeoir un fondement à la grandeur Romaine!
A peine en pleine mer le reſte des Troyens
Abandonnoient des yeux les bords des Siciliens;
A peine l'aviron fend l'écume ſalée,
Et la voile s'étend, par les Zéphirs enflée,
Que Junon dans ſon cœur, de haine tranſportée,
Dit ainſi: C'eſt en vain que j'aurai donc tenté
D'éloigner juſqu'ici des bords de l'Italie
Ce téméraire chef des peuples de Phrygie,
Et telle eſt contre moi la rigueur du Deſtin.
Quoi! Pallas aura-pû, le feu vengeur en main,
Ecarter les vaiſſeaux, enſevelir ſous l'onde,
Des Argiens vainqueurs la flotte vagabonde;
Pour le crime du ſeul Ajax, pour ſa fureur,
Elle leur fit ſouffrir des tourmens pleins d'horreur,
Porta juſqu'en leurs nefs les flambeaux de ſon ire,
De Neptune ébranla le rédoutable empire,
Diſperſa tous leurs chefs; & ſon bras furieux
Briſa contre un rocher ce Héros odieux;
Et, moi femme, moi ſœur du maître du tonnere,
Moi, la Reine des Dieux, je fais en vain la guerre,

Et depuis si long-temps, contre un peuple! ah! Junon,
Qui d'entre les mortels invoquera ton nom?
Qui rendra deformais, par le sang des victimes,
A tes sacrés autels des honneurs légitimes?
Dans son cœur enflammé roulant de tels pensers,
Junon vole en ces lieux où d'énormes rochers,
Toujours prêts d'enfanter le désordre & l'orage,
Retelent tous les vents, & suspendent leur rage.
C'est-là que sur son throne, au fond d'un antre creux,
Commande Eole Roi de ce peuple fougueux;
Il enferme, il retient leurs troupes effrénées
Dans les vastes prisons qui leur sont destinées.
De leur chaîne indignés, ces fiers tyrans de l'air,
Du mont qui les contient font la cime trembler;
D'un seul regard Eole appaise leur colère:
S'il ne le fait, bien-tôt ce peuple téméraire,
Sortant rapidement de ses gouffres affreux,
Confondroit dans les airs, Ciel, Mer, Terre avec eux:
Mais Jupiter les tient dans des cavernes sombres,
Lieux ténébreux, voisins de l'empire des ombres,
Enfermés sous des monts; & là leur donne un Roi,
Dont, tous fougueux qu'ils sont, ils reçoivent la loi:
Sur ses sujets mutins, par son ordre, il préside,
Et peut seul leur lâcher ou retenir la bride.
C'est à lui que Junon s'adresse par ces mots,
Eole (car je sai que tu peux sur les flots
Faire regner la paix, ou soulever l'orage)
Une race ennemie, en dépit de ma rage,

Passe la mer Tyrrhene, & transporte à mes yeux;
Aux bords de l'Italie, Ilion & ses Dieux.
Qu'ils sentent aujourd'hui les traits de ma colere;
Précipite leurs nefs au fond de l'onde amere;
Contr'eux en ma faveur déchaîne les Autans;
Perds ces audacieux; & de leurs corps flottans
Couvre, selon mes vœux, l'Empire de Neptune.
Sept Nymphes sont chez moi de beauté non commune;
La plus belle des sept, vouée à tes plaisirs,
Déjopée, en ce jour comblera tes désirs,
Et par les nœuds d'hymen à tes destins liée,
T'enrichira dans peu d'une heureuse lignée.
A ces mots, c'est à vous, Reine, d'examiner
Ce que vous souhaitez, dit-il, & d'ordonner:
C'est à moi d'obéir: de votre bienveillance,
Je tiens tout ce que j'ai de rang & de puissance.
C'est par vous, que le Roi de la Terre & des Cieux
Me fait seoir sur l'Olympe à la table des Dieux:
Des Nuages c'est vous qui me donnez l'empire;
Et par vous, je suis craint de tout ce qui respire.
Il dit, & d'un revers de sa lance a l'instant,
Du formidable mont il entr'ouvre le flanc:
Par le passage ouvert, les vents se précipitent;
Leurs tourbillons en l'air cent tempêtes excitent,
Ils fondent sur la mer, ils en troublent les eaux;
A l'envi l'un de l'autre, ils renversent les flots:

L'Aquilon en courroux, fier auteur de l'orage,
Eleve au Ciel la mer, & la pouſſe au rivage.
Les cris des matelots, par le péril troublés,
Sont au bruit effrayant des cordages mêlés :
La lumiere à leurs yeux par la nue eſt ravie ;
Les éclairs, le tonnere, & les vents en furie,
Le Ciel, l'air, & les flots à les perdre d'accord,
N'offrent plus aux Troyens qu'une prochaine mort.
Le ſang d'Enée alors dans ſes veines ſe glace ;
L'horreur, le deſeſpoir ſe peignent ſur ſa face.
O trois & quatre fois, dit-il, trop fortunés
Les Troyens, qui dans Troye à périr deſtinés,
Combattans vaillamment aux yeux de leur Patrie ;
Par un trépas illuſtre ont terminé leur vie.
Que n'ai-je pû, comme eux, expirer ſous tes coups,
Vaillant fils de Tidée, & quel deſtin jaloux
Me ravit un tombeau, dans la terre chérie
Où gît Hector, traîné par Achille en furie,
Où périt Sarpedon, & tant d'autres Héros,
Dont Xanthe roule encor les caſques & les os.
Comme il diſoit ces mots, le vent briſe ſes voiles ;
Et les flots écumans, s'élevent aux étoiles :
Le gouvernail rompu, la poupe cede au vent,
Et le vaiſſeau battu, prête aux ondes le flanc :
Une montagne d'eau de tous côtés s'éleve ;
Ceux-ci ſur ſon ſommet pendent au flot qui creve ;
A ceux-là, que des eaux l'abîme affreux ſurprend ;
La mer laiſſe entrevoir la terre en s'entr'ouvrant ;

Trois vaisseaux sont jettés sur des roches cachées;
De trois les proues sont à des bancs attachées;
La grande nef, que monte Oronthe Lycien;
Par la poupe frappée aux yeux du Chef Troyen,
son Pilote emporté, du tourbillon forcé,
Fait trois tours, puis elle est dans les flots enfoncée.
On en voit, remontans des abîmes ouverts,
Nager un petit nombre au vaste sein des mers.
Les richesses de Troye, en sa perte amassées,
Sont par les Aquilons sur les flots dispersées;
Par les fentes du bois & par les soupiraux,
Imperceptiblement l'eau gagne les vaisseaux
D'Abas, d'Ilionée, & d'Achate & d'Alethe,
Qu'à la fin a vaincus l'effort de la tempête.
Neptune, cependant, qui sent au sein des mers,
Son palais ébranlé, ses gouffres entr'ouverts,
De colere, quittant ses cavernes profondes,
Leve son chef divin sur la face des ondes;
D'Enée, il apperçoit les navires froissés,
Par la mer & les vents, sur les eaux dispersés;
De sa sœur à l'instant, il reconnoit l'ouvrage,
Et l'artifice adroit que lui dicta sa rage.
A l'Eure, à l'Aquilon, qu'il glace d'un coup d'œil,
Il dit, Jusqu'où vous porte un téméraire orgueil?
Vous osez donc sans moi faire de tels ravages?
Sans mon ordre exciter de si puissans orages?
Si je vous... avant tout, il faut calmer les flots;
Fuyez: à votre Roi portez vîte ces mots;

Dites-lui que de l'onde il n'a point eu l'empire,
Le ſort me l'a donné : pour lui, qu'il ſe retire
Dans les noires priſons de ſon peuple fougueux,
Et regne dans ſa cour ſous des rochers affreux.
A peine acheve-t-il, & tous les vents ſe taiſent,
L'épais nuage fuit, & les ondes s'appaiſent,
Phébus fait voir ſon front ſur le cryſtal des eaux,
Cymothoé, Triton, dégagent les vaiſſeaux ;
D'un coup de ſon trident, Neptune les releve ;
Il écarte les bancs, & l'ouvrage il acheve ;
Puis l'orage partout & le trouble finis,
Son char gliſſe léger ſur les flots applanis.
C'eſt ainſi que l'on voit ceſſer la frénéſie
D'un peuple qu'animoit la diſcorde en furie ;
La colere, à chacun met quelqu'arme à la main :
Mais ſi dans le tumulte il arrive ſoudain
Quelqu'homme révéré pour ſa rare prudence,
Chacun à ſon aſpect garde un profond ſilence ;
Il calme les eſprits, il amollit les cœurs :
Ainſi des flots émûs tomberent les fureurs,
Lorſque le puiſſant Dieu des campagnes humides
Eut fait voler ſon char ſur les plaines liquides.
Les Troyens, cependant, après tant de travaux,
A peine ſe traînant encore ſur les eaux,
S'efforcent de gagner le plus prochain rivage,
Et tournent en Libye échappés du naufrage.
Dans un golfe profond, une Iſle forme un port,
Où le flot doucement vient ſe briſer au bord,

Deux rochers élevés y font un sûr asyle ;
La mer se tait au loin, l'accès en est facile :
Une forêt formoit un théatre à l'entour ;
Une autre y présentoit un sombre & frais séjour ;
Des siéges de gason, des eaux douces & vives,
Astiroient en ce lieu les Nymphes de ces rives ;
Là, le vaisseau flottant en pleine liberté,
N'est par aucun lien, ni par l'ancre arrêté.
En ce lieu sept vaisseaux rassemblés par Enée ;
Jouissent de la terre enfin tant souhaitée :
Chacun impatient d'abandonner son bord,
Goûte, après le danger, les délices du port.
Achate, le premier, d'Enée ami fidele,
D'un caillou fait sortir une vive étincelle ;
Il enflamme une feuille, & sans perdre un moment ;
Au feu naissant il donne un nouvel aliment.
Les cordages mêlés, & les armes mouillées,
Les vivres corrompus par les ondes salées ;
Les présens de Bacchus, de Cérès les trésors,
Sont par toute la troupe étendus sur les bords.
L'un à moudre le grain deux gros cailloux emploie ;
Et l'autre, pour le cuire, au feu le donne en proie :
Enée, en même-temps, monté sur un rocher,
Promene avidement ses regards sur la mer,
Pour découvrir, s'il peut, le navire d'Anthée ;
Ou bien quelque galere à l'orage échappée.
Il regardoit en vain, quand trois énormes cerfs
Errans sur le rivage, à ses yeux sont offerts ;

Suivis d'un plus grand nombre, ils marchent à
leur tête.
Le Héros, quelque temps les observe & s'arrête ;
Prend son arc & ses traits, qu'Achate lui portoit ;
Il abat les trois chefs, dont le bois surmontoit,
Et suit avec ardeur le reste de la harde :
Il ne la quitte point, que des fleches qu'il darde
Son bras ayant atteint quatre des animaux,
Leur nombre n'égalât celui de ses vaisseaux.
De retour, aux Troyens il partage la chasse ;
Il leur verse, joyeux, le vin à pleine tasse,
Qu'au départ de Sicile, Aceste, le bon Roi
A ce Héros donna nagueres avec sa foi,
Et par de doux propos d'une feinte allégresse,
De leurs cœurs abatus il bannit la tristesse.
O vous, chers compagnons, dit-il, de mes travaux ;
(Car nous avons ensemble éprouvé bien des maux)
A de plus grands dangers exposés dès l'enfance,
Rappellez, rappellez ici votre constance,
Scylle vous fit ouir ses longs mugissemens ;
Vous avez du Cyclope évité les tourmens ;
De ces périls fameux conservez la mémoire :
De ceux-ci même encore, la douloureuse histoire
Sera quelque jour chere à votre souvenir.
Banissez les frayeurs, regardez l'avenir ;
A travers tant d'écueils, nous cherchons l'Hesperie,
Le sort nous y prépare une douce patrie ;

Une autre Troye doit renaître aux champs Latins.
Durez, reservez-vous à de meilleurs destins.
Il cache, par ces mots, aux regards du vulgaire
Sous un espoir flatteur une douleur amere.
Les Troyens consolés s'apprêtent à goûter
Des mets que le hasard vient de leur présenter:
Aidé d'un fer tranchant, ici l'un les sépare;
Un autre avec le feu les cuit & les prépare.
Le repas rend la force à leurs corps affoiblis;
Etendus sur la rive, ils sont bien-tôt remplis
De vin vieux, & des dons que Cérès libérale
En faveur des humains, sur les plaines étale:
Puis, la faim assouvie, & les mets disparus,
Ils regrettent entr'eux leurs compagnons perdus;
Ne sachant si leurs yeux s'ouvrent à la lumiere,
Ou si l'affreuse mort a fermé leur paupiere:
Mais plus que tous Enée impatient, pieux,
Pénétré de douleur, & les larmes aux yeux,
Soupiroit ennuyé d'une trop longue attente,
Sur le sort de Gyas, d'Oronthe & de Cloanthe.
En ce fatal instant, le souverain des Dieux
Détournoit ses regards du clair sommet des Cieux,
Sur la terre & les mers; il les fixe en Libye,
Sur les bords qu'occupoient les peuples de Phrygie.
Vénus, les yeux baissés, & de larmes noyés
Avec ces mots l'aborde, & se jette à ses pieds:
O vous, dont les décrets disposent des années,
Des hommes & des Dieux réglent les destinées,

Quel crime a donc commis mon Enée envers vous ?
Quel eſt contre ſa race, hélas ! votre courroux ?
Faut-il, pour l'empêcher d'aborder l'Italie,
Qu'elle ſoit de la terre entierement bannie ?
Vous m'aviez tant promis qu'après un certain
temps,
Un peuple en ſortiroit fertile en combattans ;
Qui du ſang de Teucer rappellant la mémoire
Sur la terre & les mers regneroit avec gloire :
O qui vous a, mon pere, en un moment changé ?
C'étoit là tout l'eſpoir de mon cœur affligé.
Mon eſprit oppoſoit, au ſort de nos miſeres,
A nos cruels deſtins, ces deſtins tout contraires :
Mais à préſent je vois, après tant de travaux,
Toujours le même peuple en butte aux mêmes maux.
Grand Dieu, quand voulez-vous faire ceſſer nos
larmes ?
Anthenor a bien pû, malgré les Grecs en armes,
Frayant au milieu d'eux la route à ſes Troyens,
Arriver glorieux aux bords Filyriens,
Et bien loin au-delà des lieux que la mer lave,
Pénétrer ſans obſtacle aux ſources du Thimave :
Il y fonde une ville, & de ſa nation
A des peuples nouveaux il impoſe le nom.
Nous, ton ſang, nous, de qui ta bonté paternelle
A marqué dans les Cieux la demeure éternelle,
La haine d'une ſeule écarte nos vaiſſeaux
Des bords qui peuvent ſeuls mettre fin à nos maux ;

De tant de piété c'eſt donc la récompenſe ?
Ainſi de mes enfans le regne heureux commence ?
Jupiter, du même air qu'il rend le calme aux Cieux,
Donne à ſa chere fille un baiſer gracieux,
Lui dit en ſouriant, ne crains rien, Cytherée,
De ton peuple à jamais la gloire eſt aſſûrée :
Ses deſtins ſont certains, malgré ſes ennemis,
Il jouira des murs qui lui furent promis,
Tu porteras au Ciel ton magnanime Enée,
Pour lui, ma volonté ne fut jamais changée.
De tous tes déplaiſirs, ma fille, apprend la fin ;
Je vais te découvrir les arrêts du Deſtin.
Celui-ci portera la guerre en Italie,
Et d'un peuple farouche abbatra la furie,
Lui donnera des lois & des murs : trois étés
Et trois hyvers après ſes ennemis domptés,
Après la Rutulie entierement ſoumiſe,
Aſcagne ſon cher fils, digne race d'Anchiſe,
Des Troyens à préſent Iüle ſurnommé,
Auparavant Ilus, nom d'Ilion formé,
Doit dans un regne heureux, voir couler trente années,
Glorieuſes pour lui, pour les ſiens fortunées,
Et de Lavinium, par l'ordre des Deſtins,
Dans Albe tranſporter l'Empire des Latins.
Là, la race d'Hector, ſuivant ſes deſtinées,
Régnera dans le cours de trois fois cent années ;

Juſqu'à ce que le Tybre ait vû dans ſes roſeaux
Une Reine Prêtreſſe enfanter deux Jumeaux,
Dignes enfans de Mars; lors Rome belliqueuſe,
Par Romulus fondée, & deſormais fameuſe,
Tranſmettra ſon courage & ſon nom aux Romains:
Pour ceux-ci plus de borne; en leurs fatales mains
Je mets une puiſſance à jamais réverée,
Immenſe en étendue, éternelle en durée;
Junon même, Junon, qui maintenant contr'eux
Fatigue tant le Ciel par d'inutiles vœux,
Qui, pour faire à ce peuple une cruelle guerre,
Eſt prête à renverſer & la mer & la terre,
Changée en ſa faveur, de concert avec moi,
Conſentira qu'il donne à l'Univers la loi,
Protégeant une race en demi-Dieux féconde,
Et le Senat Romain Dominateur du Monde.
Telle eſt ma volonté; le jour, le jour viendra
Que ſur Phtye & Mycéne à jamais regnera
Le ſang d'Aſſaracus, & qu'Argos dans les chaînes
Révérera les lois & les Aigles Romaines.
De ce beau ſang, ma Fille, enfin Céſar naîtra,
D'Iule deſcendu, Jule on le nommera.
Sa puiſſance ſera des ſeules mers bornée,
Et par les Aſtres ſeuls ſa gloire terminée.
Vainqueur de l'Orient, & placé dans les Cieux,
Il aura ſes Autels parmi les plus grands Dieux.
Alors commenceront de paiſibles années,
La pudeur & la foi les rendront fortunées;

La discorde étouffée, & le crime aux abois,
Gémiront sous le joug des anciennes lois.
Les portes de la guerre alors seront fermées:
Dans son Temple, les mains sur le dos enchaînées,
Le monstre au Ciel, lançant ses regards irrités,
Fremira sur un tas de dards ensanglantés.
Il dit; & de l'Olympe il fait partir Mercure,
Pour aller préparer une retraite sûre
Aux Troyens échappés à la fureur des vents;
Car il craint que Didon à ces peuples errans,
Ne refuse un asyle au Libyque rivage.
Le Dieu, fendant les airs, s'arrête sur Carthage;
De son pere accomplit les ordres souverains,
Il amollit le cœur des brûlans Africains,
Et la Reine conçoit, par son pouvoir calmée,
De plus doux sentimens pour la race d'Enée.

Le Héros cependant, dès que la sombre nuit
Cede aux premiers rayons de l'astre qu'elle fuit,
S'empresse à découvrir quelle est cette contrée,
Dont la mer & les vents lui permettent l'entrée,
Ne sachant si ces lieux, qu'il voit inhabités,
Ne sont point plus avant des hommes fréquentés.
Il cache donc sa flotte à la faveur de l'ombre
Que fait un rocher creux sous une forêt sombre,
Et de deux larges dards ayant armé sa main,
Suivi du seul Achate il se met en chemin.

Dans les bois à ſes yeux ſa mere ſe préſente,
Sous la forme & l'habit d'une Vierge charmante.
D'une Vierge Spartaine elle avoit emprunté
Les armes, & la taille, & la noble fierté;
Telle qu'Harpalicé, lorſque lâchant la bride
A l'inquiete ardeur d'un courſier intrépide,
De l'Ebre elle ſurpaſſe en viteſſe les flots;
Telle alors la Déeſſe, un carquois ſur le dos,
Avoit ſa chevelure aux vents abandonnée,
Et ſur ſes genoux nuds ſa robe renouée.
Et d'abord; A vos yeux s'eſt-il point préſenté
Un Sanglier, dit-elle, en ce bois écarté,
Que l'une de mes Sœurs preſſe & ſuit à la trace?
Ainſi parloit Vénus, & ſon Fils avec grace
Lui repond: De vos ſœurs aucune n'a paru;
Mais vous, ah! dites-moi le nom qui vous eſt dû.
Votre air, ni votre voix, n'ont rien d'une mortelle;
Oui, vous êtes Déeſſe, & déja comme telle,
Soit Nymphe de ces bois, ou de Phébus la ſœur,
Puiſſe à tous les momens croître votre bonheur:
De grace ſoulagez ici l'inquiétude,
Qu'à des infortunés donne l'incertitude.
Depuis aſſez long-temps errans de tous côtés,
Dites-nous en quels lieux les vents nous ont jettés?
Vous recevrez de nous des honneurs légitimes,
Vos Autels fumeront du ſang de nos victimes.
Lors Vénus: Tant de gloire eſt au-deſſus de moi;
Mais les Vierges de Tyr ſe ſont fait une loi

De porter en marchant un carquois pour armure
Et par un brodequin d'élever leur chaussure.
Par les Carthaginois ce bord est habité ;
Vous voyez d'Agenor la puissante cité ;
De Tyr la nation a pris son origine.
Aux Libyens brûlans la région confine,
Peuple dans les combats formidable & cruel.
Ici Didon, fuyant le glaive fraternel,
En s'éloignant de Tyr, a fondé son Empire.
Cette histoire à présent seroit longue à déduire ;
Je ne vous en dirai que les faits importans.
Didon fut à Sychée unie assez long-temps,
Qui des Phéniciens le premier en richesse,
De cette infortunée eut toute la tendresse.
Elle fut par son pere, en ses plus jeunes ans,
Liée à cet époux par ses premiers sermens ;
A Tyr régnoit alors Pygmalion leur frere,
Homme féroce, impie, injuste, sanguinaire ;
Le feu de la discorde entr'eux deux éclata ;
Le Barbare à Sychée un coup mortel porta
Jusqu'aux piés des Autels, de ses trésors avide.
Espérant à sa sœur cacher son fratricide,
Il l'abusa long-temps, par un frivole espoir :
Mais à l'infortunée en songe se fait voir
Le corps de son Epoux privé de sépulture,
Que de l'affreuse mort la pâleur défigure,
Et qui montrant le coup qui lui perce le sein,
Découvre l'attentat de son frere inhumain.

Il

Il éveille sa femme, il l'exhorte à la fuite,
Et prenant desormais le soin de sa conduite,
L'avertit d'un trésor par le tyran caché.
Didon, le cœur de crainte & de douleur touché,
Se prépare au depart, & promptement assemble
Tous ceux qu'une terreur commune unit ensemble,
Ou qu'une juste haine anime à se venger:
Sur les vaisseaux plus prêts, on s'empresse à charger
La richesse au Tyran par ses forfaits acquise.
Une femme est ici le chef de l'entreprise;
Ils arrivent aux lieux, où dans peu vous pouvez
Voir les nouveaux remparts de Carthage élevés;
Et d'abord on leur vend de terre autant d'espace
Qu'en peut la peau d'un bœuf entourer de surface.
Mais vous, de quels climats êtes-vous donc venus?
Où portez-vous vos pas? Lors le Fils de Vénus,
Tirant un long soupir du fond de sa poitrine,
O Déesse, dit-il, si dès leur origine
Je reprends les malheurs que j'aurois à compter,
Le Soleil dans les flots sera prêt à tomber,
Qu'à peine en aurez-vous appris une partie,
De race antique issus (Troie est notre patrie.
Son nom peut-être est-il jusqu'à vous parvenu)
Les vents nous ont jettés sur ce bord inconnu;
L'Etranger qui vous parle est le pieux Enée,
Dont jusques dans les Cieux vôle la renommée;
Je porte en Italie Ilion & mes Dieux,
Que j'arrachai des mains des Grégeois furieux,

J'y vais pour accomplir l'ordre des destinées,
Chercher un peuple illustre, & depuis mille années,
En droite ligne issu du sang de Jupiter;
De vingt vaisseaux suivi je m'étois mis en mer,
Guidé par les avis d'une mere Déesse,
A peine en ai-je sept que Neptune me laisse.
Sur ces bords inconnus par l'orage poussé,
Je me vois & d'Asie & d'Europe chassé.
Vénus ne put souffrir qu'il en dît davantage;
Et montrant sa douleur, lui tint ce doux langage!
O toi, qui que tu sois, sans doute aimé des Dieux,
Puisque tu vois encor la lumiere des Cieux,
Ton bonheur t'a conduit près des murs de Carthage,
Cours-y trouver Didon: par un heureux présage,
Je t'annonce déja tes compagnons sauvés,
Si l'augure n'est vain, dans le port arrivés:
Regarde s'égayer au long de ce rivage
Douze cygnes, qu'un Aigle en volant sur la plage
Avoit long-temps troublés; à présent près des eaux,
Ils marchent en bel ordre, & dans un plein repos.
De même que tu vois qu'ils s'ébattent de l'aile,
Et rempliſſent leurs chants d'une grace nouvelle:
La Jeunesse de Troie ainsi sur tes vaisseaux,
Entre au port, échapée à la fureur des eaux.
Avance maintenant, acheve ta carriere.
Elle disoit, & ceints d'une vive lumiere,
La tête & les cheveux l'ambrosie exhaloient,
Et dans l'air une odeur céleste répandoient.

Sur ſes beaux pieds ſa robe en tombant détachée,
Laiſſe voir de ſon corps la majeſté cachée;
La fougere en marchant à peine elle effleuroit,
Et ſa Divinité toute entiere paroît.
Enée en ce moment, reconnoiſſant ſa mere,
Avec empreſſement ſuit ſa fuite légere;
Et vous, auſſi cruelle, eſt-ce votre deſſein
D'abuſer votre fils par un préſage vain,
Dit-il? Ah! permettez que je vous entretienne;
A votre main ſouffrez que je joigne la mienne.
Ces cris finis, il tourne à Carthage ſes pas;
La Déeſſe en chemin ne l'abandonne pas;
D'une nuage inviſible elle les environne,
Juſqu'à ce que, ſans être apperçus de perſonne,
Des gardes évitants les diſcours curieux,
De la belle Didon ils ſurprennent les yeux;
Puis Vénus reprenant ſa route accoutumée,
Revole vers Paphos, où la douce fumée
De l'encens de Sabée & le parfum des fleurs
Portent à ſes Autels leurs exquiſes odeurs.
Les Troyens du chemin accourciſſent l'eſpace,
Montés ſur la colline, ils decouvrent la place,
Que la Reine a choiſie à ſes nouveaux remparts.
Le Héros, promenant ſes yeux de toutes parts,
Admire les palais, des tours & des portiques,
En des lieux autrefois couverts de toîts ruſtiques.
Les Tyriens en foule au travail aſſidus,
Sont en divers endroits par ordre répandus,

Ici l'un avec soin fonde la forteresse ;
A rouler un rocher, là, celui-ci s'empresse ;
Cet autre partageant à chacun son terrain ;
L'enferme d'un sillon, qu'il trace de sa main.
Les principaux d'entr'eux s'assemblent pour élire
Le Sénat, & les loix de leur nouvel Empire.
D'autres sont occupés à se creuser un port ;
Ailleurs pour le théatre on taille avec effort ;
Dans d'énormes rochers, des colomnes entieres,
De la scene future ornemens nécessaires.
Ainsi lorsque les champs se revêtent de fleurs,
Dans le commencement des premieres chaleurs ;
On peut voir un essain d'abeilles dispersées,
A nourrir leurs petits, les unes empressées,
D'autres à disposer des cellules à part,
Que chacune remplit d'un précieux nectar,
Ou faire un bataillon pour chasser de leurs rives
Les frélons importuns, & les guêpes oisives ;
Partout pour le travail on voit la même ardeur,
Leur miel du thym partout repand la douce odeur.
O peuple trop heureux, s'écrie alors Enée,
De voir croître déja sa ville fortunée !
A ces mots, se mêlant aux Tyriens épars,
Le nuage subtil le cache à leurs regards.
Dans le milieu des murs est un sacré boccage,
Où les bannis de Tyr, échappés à l'orage,
Trouverent en fouillant la tête de cheval
Promise par Junon, pour le signe fatal

Des lieux où la Déeſſe établiſſoit leur ville,
Marquant par-là qu'un jour au commerce facile ;
Et propre pour la guerre, elle devoit fournir
Une race fameuſe aux ſiecles à venir.
Là Didon élevoit à Junon redoutable
Un Temple également auguſte & vénérable ;
Pour les riches préſens dont elle l'honoroit,
Et pour la déïté que l'on y révéroit.
D'airain ſolide étoient les vérouils & les portes ;
Qui devoient contenir les Puniques cohortes.
C'eſt là, que du Héros un ſpectacle flateur,
Ranime l'eſpérance, & calme la douleur ;
Car pendant qu'il attend la Reine, & qu'il contemple,
D'un regard curieux, la ſtructure du Temple ;
Il y voit les combats des Grecs & des Troyens,
Avec ordre tracés par de ſavantes mains,
Les Atrides, Priam, la colere d'Achille,
Aux deux partis funeſte, & cette illuſtre ville,
De qui la renommée a dans tout l'Univers,
Déja porté la chûte & le fameux revers.
Il s'arrête en pleurant : Hélas ! mon cher Achate
En quel pays, dit-il, notre malheur n'éclate ?
Voilà, Priam, ſans doute : en ces lieux ſont cachés
Des cœurs du vrai mérite, & de pitié touchés,
Propres à compatir aux miſeres humaines :
Commençons d'eſpérer du relâche à nos peines.

Il dit en gémissant, & repaît en ces lieux
D'une vaine peinture, & son cœur & ses yeux:
Car il voyoit ici, comme les Grecs en fuite,
Pressés par les Troyens, évitoient leur poursuite;
Et d'un autre côté, comme Achille en fureur,
Sur son char aux Troyens reportoit la terreur:
De Rhese il voit plus loin la tente ensanglantée;
Qu'un funeste sommeil livre au fils de Tydée.
Rhese perd en ce jour la vie, & ses chevaux
Qui n'avoient pu du Xante encor goûter les eaux;
Troïle lui paroît ailleurs perdant ses armes,
Jeune homme infortuné, digne objet de ses larmes,
Tel qu'alors que touchant à son instant fatal,
Au redoutable Achille, hélas! trop inégal,
Renversé de son char & tombant en arriere,
Sa pique & ses cheveux traînent sur la poussiere.
Les femmes d'Ilion, cependant, à grands pas,
Les yeux en pleurs, montoient au Temple de Pallas,
Aux malheureux Troyens, alors peu favorable,
Et portant en offrande un ouvrage admirable:
Mais la Déesse ailleurs détournoit ses regards.
D'autre côté, trois fois à l'entour des remparts,
Hector étoit traîné par Achille en furie,
Et son corps vendu cher à sa triste Patrie.
Enée, en gémissant, arrache un long soupir
Du fond de sa poitrine, au tendre souvenir
De son ami gisant, & de Priam en larmes,
Qui tend à son vainqueur sa main foible & sans armes.

Il se voyoit lui-même aux mains avec les Grecs,
Et Memnon leur lançant ses redoutables traits;
Et dans le même endroit il voit Penthésylée,
Des Amazones Reine, aux Argiens mêlée,
Qui conduit fierement son escadron léger,
Et, femme, ose au combat avec eux s'engager.
Pendant que le Héros admire ses merveilles,
Didon, dont la beauté trouve peu de pareilles,
Comme l'astre naissant, qui précéde le jour,
Avance vers le Temple avec sa jeune cour.
Telle aux bords de l'Eurote, ou sur le haut du Cynthe,
Diane, répandant le respect & la crainte,
De Nymphes entourée, un carquois sur le dos,
Fait aux hôtes des bois sentir ses javelots;
Elle brille au-dessus de toute autre Déesse;
Latône en tressaillit de joie & de tendresse:
Telle Didon mêlée à son peuple empressé,
Hâtoit avec ardeur l'ouvrage commencé;
Puis, au milieu du Temple, assise sur son throne,
Qu'une garde nombreuse avec soin environne,
Elle distribuoit, suivant de justes lois,
A tous également leurs différens emplois.
Quand un soudain murmure offre aux regards d'Enée
Sergeste avec Cloanthe & le vaillant Anthée,
Ses compagnons chéris, dont les vents & les eaux
Avoient en divers lieux dispersé les vaisseaux.

Achate & le Héros surpris à cette vûe;
De crainte & de plaisir sentent leur ame émue;
Ils brûlent de se voir avec eux rassemblés,
Mais ils sont du spectacle & du danger troublés.
Ils dissimulent donc, & couverts de nuages,
Attendent inquiets le succès du voyage
De ces chefs des Troyens, ignorans en quel port,
Les avoient pû jetter la tempête & le sort;
Car le bruit se répand, que battus de l'orage,
Ils sont de leurs vaisseaux députés à Carthage,
Et d'abord qu'à la Reine on les eut présentés,
Qu'elle leur eut donné l'espoir d'être écoutés,
Ilionée ainsi, d'un air grave commence:
O Reine, à qui les Dieux donnent pour récompense
De voir croître vos murs sous vos nouvelles lois,
Des Troyens malheureux écoutez l'humble voix,
Ne portez point, hélas! dans nos nefs vagabondes,
Qui viennent d'échapper à la fureur des ondes,
D'un injuste courroux les redoutables feux.
Voyez avec pitié les maux d'un sang pieux.
Non, nous ne venons point pour vous porter la guerre,
Avides du butin dépeupler votre terre,
Tant d'audace & d'orgueil n'enfle pas des vaincus.
Il est vers le couchant en des lieux peu connus,

Une

Un pays que les Grecs appelloient Heſpérie,
Depuis du nom d'Itale, on le nomme Italie,
Terre antique, fertile, abondante en ſoldats;
C'eſt-là que s'adreſſoient & nos vœux & nos pas,
Quand l'Orion humide aſſemblant les nuées,
A renverſé les mers, & nos nefs diſperſées;
En petit nombre, ici nous nous ſommes ſauvés:
Mais chez quel peuple, hélas! ſommes-nous arrivés?
Quel eſt de ce climat la coûtume barbare?
Au lieu d'aſyle, c'eſt la mort qu'on nous prépare.
Ah! ſi vous mépriſez les trop foibles humains,
Souvenez-vous des Dieux, qui, juges ſouverains,
Entre celui qui fait & qui reçoit l'injure,
Savent récompenſer le juſte avec uſure.
Enée, hélas! étoit notre chef, notre Roi,
De qui la piété, le courage, la foi,
Par nulle autre vertu ne peut être obſcurcie.
Si nos heureux deſtins ont conſervé ſa vie,
Vous n'avez pas en vain ce Héros prevenu,
Le prix de vos bienfaits ne ſera point perdu.
Accablé de malheurs, en Sicile il nous reſte
Des peuples, une ville, & le prudent Aceſte.
Permettez-nous ici d'adouber nos vaiſſeaux,
Pour qu'avec notre Roi, remontant ſur les eaux,
Nous puiſſions parvenir aux champs de l'Italie;
Ou ſi, pere très-cher, la clarté t'eſt ravie,
Si pour Iule enfin tout eſpoir eſt perdu,
Que nous cherchions au moins le rivage connu,

D'où nous sommes partis, où le pieux Aceste,
Des malheureux Troyens a rassemblé le reste.
Ilionée ainsi sa harangue finit,
La troupe des Troyens d'un murmure applaudit.
Didon, baissant les yeux, répond : Ces lois séveres,
Pour un regne naissant, deviennent nécessaires:
Mais vous, ne craignez rien, Troyens: en quels
climats
De Troye ignore-t-on la gloire & les combats?
Non, un sang si grossier ne court pas dans nos veines,
Le Soleil de si loin n'éclaire pas nos plaines,
Que le nom d'Ilion n'ait été jusqu'à nous.
Soit que des flots amers méprisant le courroux,
Vous reprenez encor la route d'Hesperie,
Ou cherchiez près d'Aceste un reste de Patrie,
Mon secours, mes trésors ne vous manqueront pas.
Que dis-je? voulez-vous rester en mes Etats?
Je rendrai cette ville aux deux peuples commune;
Troyens & Tyriens auront même fortune:
Et plût aux Immortels qu'Enée abordant en ces lieux,
Enée en ce moment vint s'offrir à mes yeux.
Je vais faire partir des messagers fidèles,
Qui m'en rapporteront, sans doute des nouvelles,
S'il est vrai que craignant de trop austeres lois
Arrivé dans nos ports, il erre dans nos bois.
Attentifs à ces mots, Achate avec Enée,
Brûlent de faire voir qu'elle est leur destinée.

Achate le premier, eh bien! Fils de Vénus,
Par quel obstacle encor sommes-nous retenus,
Dit-il? tout est ici pour vous sûr & tranquille;
Vos compagnons perdus y trouvent un asyle;
Il ne vous manque plus qu'un seul de vos vaisseaux,
Que vous-même avez vû submergé dans les eaux.
A peine a-t-il parlé, que la nue écartée,
Comme vapeur légere est en l'air emportée,
Et découvrant Enée aux regards curieux,
Le laisse voir brillant, & tel que l'un des Dieux;
Car il avoit de Mars la majesté, l'audace,
Et sa mere céleste avoit, outre la grace,
De la jeunesse en lui réveillé les attraits,
Et ranimé ses yeux par des charmes secrets;
Ainsi que l'ouvrier donne un lustre à l'yvoire,
Ou que du marbre blanc l'or rehausse la gloire.
Là, sans perdre un moment, l'impatient Héros
Surprend & l'assemblée & Didon par ces mots:
Celui que vous voyez est le Troyen Enée,
Délivré des fureurs de l'onde forcenée:
O Reine! vous qui, seule en de si grands travaux,
Avez été sensible à l'excès de nos maux,
Et, qui malgré les Dieux & nos destins contraires,
Nous offrez un asyle au fort de nos miseres,
Non, illustre Didon, les Troyens à jamais
Ne sauroient vous payer le prix de vos bienfaits.
Fasse le Ciel, s'il est aux demeures heureuses
De vrais biens réservés aux ames généreuses,

S'il eſt de juſtes Dieux, de la vertu touchés,
Qu'un jour ſoient dignement vos ſoins récompenſés;
Que le ſiecle eſt heureux qu'orne votre préſence!
Qu'heureux ſont les parens dont vous prites naiſſance!
Tant que du haut des monts les ombres deſcendront,
Tant que dans l'Océan les fleuves ſe perdront,
Que les exhalaiſons nourriront les étoiles,
Du temps & de l'oubli perçant les ſombres voiles;
En quel lieu que le ſort m'ait enfin rejetté,
J'apprendrai vos vertus à la poſtérité.
Il acheve, & la main à ſes chefs il préſente;
Sergeſte, Ilionée, & Gyas & Cloanthe.
La Reine quelque temps admire du Héros
Le majeſté, la grace, & répond par ces mots:
Quelle eſt donc contre vous, ô Fils d'une Déeſſe,
La rigueur du deſtin qui vous pourſuit ſans ceſſe?
Et qui vous a jetté dans ces ports dangereux?
Vous êtes cet Enée illuſtre, valeureux,
Qu'aux bords de Symois Vénus d'amour épriſe,
Enfanta près de Troye au magnanime Anchiſe.
Pour moi, je me ſouviens encore de Teucer;
Je le vis à Sydon; il y venoit chercher
Chez mon pere Bélus un favorable aſyle:
De Cypre alors mon pere avoit l'Iſle fertile;
Dès ce temps le malheur d'Ilion m'eſt connu;
Et votre nom déja juſqu'à moi parvenu.

Quoique votre ennemi Teucer, même avec joie
Se disoit descendu des premiers Rois de Troye,
Et louoit hautement la valeur des Troyens.
Venez donc, mes amis, vous joindre aux Tyriens.
Comme vous, par le sort long-temps persécutée,
La fortune à la fin en ces lieux m'a portée :
Mes malheurs m'ont appris d'aider aux malheureux.
Elle dit, puis les mene en son palais pompeux ;
Où les autels fumans du pur sang des victimes,
Rendent aux immortels les honneurs légitimes.
Elle pourvoit ensuite au besoin des vaisseaux ;
On leur porte vingt bœufs, cent moutons, cent agneaux,
Et dans le même temps la Reine leur envoie
Du plus charmant des Dieux le présent & la joie.
Le luxe se déploie au-dedans du Palais ;
D'un festin magnifique on apprête les mêts ;
On étale de l'art les plus parfaits ouvrages ;
Des Héros leurs ayeux on y voit les images,
Avec art & par ordre empreintes dedans l'or :
On y voit de leurs faits le précieux trésor :
Enée, alors touché des sentimens de pere,
Pour informer son fils d'un succès si prospere ;
Ordonne qu'aux vaisseaux Achate de retour,
En amene l'objet de son plus tendre amour,
Pour offrir à Didon les richesses Troyennes
Que n'ont pû dévorer les flammes Argiennes ;

Entr'autres une mante, ouvrage merveilleux,
Un voile d'un tissu qui se dérobe aux yeux,
Brodé de fleurs d'achante, & dont la belle Héléne,
Pour plaire à Ménélas se paroit dans Mycéne,
Don rare & précieux de sa mere Léda,
Qu'allant trouver Pâris l'infidele emporta,
Et le riche collier, qu'à l'Hymen destinée
Avoit eu de Priam en dot la fille aînée.
Mais Vénus cependant forme un nouveau dessein;
Elle veut que son fils, Dieu cauteleux & fin,
D'Ascagne en ce moment empruntant la figure,
Porte au cœur de la Reine une vive blessure;
Des Tyriens craignant l'esprit double & jaloux,
Et de l'âpre Junon le terrible courroux.
Ainsi donc à l'Amour s'adresse la Déesse:
Mon fils, unique objet de toute ma tendresse,
Toi, qui seul fais ma force, & l'éclat de mon nom,
Qui méprises les traits qui dompterent Thyphon,
Je me jette à tes piés, & ton secours j'implore:
Tu connois la douleur, hélas! qui me dévore,
A quels dangers ton frere Enée est exposé,
Tes pleurs en ont souvent mon visage arrosé.
Il reçoit chez Didon un accueil favorable.
Que j'y crains le courroux de Junon implacable;
Dès long-temps attentive à le tyranniser,
Il faut la prévenir: & tu peux embraser
D'un feu si violent la Reine de Carthage,
Que jamais de nos fers elle ne se dégage.

Maintenant apprens l'art d'accomplir mon deſſein :
En quittant les vaiſſeaux, Aſcagne dès demain
Doit porter à Didon les richeſſes de Troye ;
Reſte de ce qui fut aux flammes mis en proie.
Sur le mont de Cythere alors j'enleverai
L'enfant, que d'un ſommeil peſant j'aſſoupirai :
Ainſi nous n'aurons plus à craindre ſa préſence.
Cependant tu prendras, mon fils, la reſſemblance
De cet enfant : toi, dis-je, enfant ainſi que lui ;
Et parmi les feſtins qui chaſſent tout ennui,
Embraſſé par Didon, tu feras dans ſon ame,
Couler le doux poiſon de l'amoureuſe flamme.
Cupidon, à ſa mere obéit à l'inſtant,
Joyeux, d'Iüle il prend la démarche en partant.
Vénus, aux yeux d'Aſcagne, & dans ſon corps aimable,
Fait gliſſer du ſommeil le charme inévitable,
Puis l'emporte à Cythere en des bois toujours verds,
Où l'œillet & la roſe exhalent dans les airs
Leurs ſuaves odeurs ſous un feuillage ſombre ;
Et là, met de l'enfant la belle tête à l'ombre.
De ſa mere, déja rempliſſant le deſir,
Le Dieu d'Amour ſuivoit Achate avec plaiſir.
Il arrive, & la Reine à ſes côtés le place,
Le prend entre ſes bras, conſidere ſa grace.
Enée accourt, ſuivi des premiers des Troyens.
Les eſclaves à tous verſent l'eau ſur les mains,

Trente sont à dresser les tables employées;
A préparer les mets cent autres occupées;
L'une range avec ordre & fait briller les pots;
Du nectar de Bacchus l'autre y verse les flots.
La Jeunesse de Tyr en grand nombre arrivée,
Admire les présens & l'air noble d'Enée;
Et d'Iüle surtout les yeux étincelans,
Et ses discours flateurs, tendres & séduisans.
Mais la Reine, victime à l'amour dévouée,
Ne peut plus détourner ses yeux ni sa pensée:
Des dons ni des appas du redoutable enfant.
Lui, dès qu'il voit Enée à son col se jettant,
De ce pere abusé satisfait la tendresse,
Puis un tendre regard à la Reine il adresse.
Elle, sur lui les yeux & le cœur attachés,
Le tenant dans ses bras, ne le voit point assez;
Ne sachant à quels maux sa tendresse l'expose,
Ni la force du Dieu, qui sur son sein repose.
Lors l'amour attentif à sa mere obéit,
De moment en moment, sans peine il affoiblit
Dans le cœur de Didon l'image de Sychée;
Et dès que par ses soins elle est presqu'arrachée;
Il tâche à rallumer, en ébranlant ses sens,
Son ame & ses esprits oisifs depuis long-temps.
Sur la fin du repas, la table on environne.
De vases précieux qu'un vin brillant couronne:
Mille cris frappent l'air; mille lampes autour
Au milieu de la nuit entretiennent le jour;

Et la Reine prenant une coupe fameuſe,
Par l'or & les rubis peſante & précieuſe,
Que l'ancien Bélus & tous ſes deſcendans
Avoient accoutumé de vuider dès long-temps;
Elle l'emplit de vin, & chacun fait ſilence:
J'atteſte, ô Jupiter, dit-elle, ta préſence,
Conſervateur des droits de l'hoſpitalité,
Ce jour de nos neveux à jamais reſpecté,
Aux peuples ſoit heureux & de Tyr & de Troye;
Aſſiſtez-y, Bacchus, vrai pere de la joie:
Et vous à mes ſujets, bienfaiſante Junon:
Vous enfin, Tyriens, qui ſuivîtes Didon;
Cette fête à jamais ſoit par vous celébrée.
A ces mots elle épand à la troupe ſacrée
Des Dieux toujours vivans les prémices du vin;
Puis des levres la coupe elle effleure, & ſoudain
En la main de Bytie elle la remet pleine.
Bytie impatient l'avale d'une haleine.
La troupe tour-à-tour s'anime en l'imitant,
Pendant que le fameux Dryopas va chantant
Ce qu'il avoit appris d'Athlas dans ſa jeuneſſe;
De la Lune le cours, du Soleil la viteſſe,
L'origine des vents, du feu, des animaux,
Des hommes & des cieux, de la terre & des eaux;
Pourquoi dans l'Océan, trop hâté de ſe rendre,
Le Soleil en hyver ſe preſſe de deſcendre,
Et qu'en été la nuit eſt ſi lente à venir.
L'aſſemblée à ſes chants commence d'applaudir.

Cependant, par l'oreille ainſi que par la vûe,
Didon boit à longs traits le poiſon qui la tue;
S'informant au Héros de Priam & d'Hector,
Demandant qu'il lui diſe & redîſe leur ſort;
Quel étoit Diomede, & le fils de l'Aurore.
Mais, illuſtre Héros, qui vous retient encore,
Dit-elle, qu'à préſent dès leurs commencemens
Vous ne nous racontiez ces grands évenemens?
Vos périls, vos travaux: car la ſeptieme année,
Depuis que vous errez, eſt déja terminée.

Fin des Traductions Diverſes.

PIECES

ATTRIBUE'ES

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE LA FARRE.

PIECES

ATTRIBUE'ES

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

ELEGIE

A Monſieur l'Abbé de Chaulieu.

Ou fuyez-vous Plaiſirs ? où fuyez-vous Amours ?
De mon printemps, compagnons ſi fideles,
Vous ſembliez à mes pas attachés pour toujours.
Commencez-vous à déployer vos ailes,
Pour m'enlever votre ſecours,
Lorſque le reſte de mes jours
Eſt menacé d'ennuis & de langueurs mortelles ?
J'oppoſe en vain l'abri de mille cheveux blonds,
Aux redoutables aquilons,

Du long hyver qui cauſe nos allarmes:
Je ne ſaurois vous raſſurer,
Et vous me privez des doux charmes,
Qui, contre les aſſauts que l'âge vient livrer,
Pourroient être les ſeules armes.
Eh! quoi, le tendre ſouvenir
De notre liaiſon conſtante
Ne ſauroit-il vous retenir?
Lui, qui dans ſa douceur charmante,
Ne ceſſe de m'entretenir,
Et que je ne ſaurois bannir,
Quoique des biens qu'il me préſente,
Groſſiſſant les maux à venir,
Redoublent ma peine préſente.

Hélas! dans cette autre ſaiſon,
Où la ſageſſe & la raiſon,
A vos projets ſe montroient ſi contraires,
Dans le temps rigoureux de vos diviſions,
Préférai-je jamais leurs avis ſalutaires
A vos douces illuſions?
Mais de cette vieille querelle,
Il faut perdre le ſouvenir:
Vos intérêts communs doivent vous réünir,
Pour ſoutenir enſemble une guerre nouvelle.

Plaiſirs, Amours, ah! daignez revenir,
C'eſt la Raiſon qui vous rappelle;

Lasse déja de sa tranquillité,
Dans ses propres états bannie,
Elle craint plus sa propre autorité,
Que votre douce tyrannie;
Et consent avec vous de voir la volupté,
Quelquefois même la folie.
Mais rien ne vous réconcilie,
Entr'elle & vous il n'est point de traité;
C'est en vain qu'elle s'humilie.
Soit que la raison gronde, ou que la raison prie,
Les volages Amours n'ont jamais écouté.
Déja cette troupe indocile,
Loin de moi commence à voler,
Aidez-nous à les rappeller,
O Muse legere & facile,
Qui sur le coupeau d'Hélicon
Vintes offrir au vieux Anacréon,
Cet art charmant, cet art utile;
Qui sait rendre douce & tranquille,
La plus incommode saison:
Vous, qui de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusiez près de lui les Graces & les Ris;
Et qui cachiez ses cheveux gris,
Sous tant de couronnes de roses;
Vous qui, malgré la pesanteur des ans,
Aux belles danses de la Grace,
Donniez à ses pas chancelans,
Et la cadence & l'allegresse;

Vous qui, pour réparer l'absence des Amours;
Vintes offrir cette charmante lire,
Et gracieusement sourire,
A l'Anacréon de nos jours;
Qui lui prêtez les couleurs vives,
Dont il peint les Divinités,
De ces délicieuses rives,
Qui de saint Maur couronnent les beautés;
Qui dans des antres écartés,
Parmi d'agréables convives,
Faites asseoir à ses côtés,
Les Graces simples & naïves;
Qui le conduisez par la main,
Du doux séjour de la paresse,
Dans le difficile chemin,
De la plus sublime sagesse;
Qui, sur son air & ses discours,
Répandez une douce joie,
Et fournissez l'or & la soie,
Dont la Parque file ses jours.
Ah! si vous preniez soin du reste de ma vie
Avec cette même bonté,
Je la croirois en sureté.
Mais Fille du Ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos Sœurs,
Qui fait payer si cher ses plus froides douceurs;
Par qui, comme d'une Furie,
Un malheureux est agité,

Et qui détruit les douceurs de la vie,
Sous le frivole espoir de l'Immortalité.
De ce desir je ne suis point tenté;
Pour adoucir les maux de la vieillesse,
Je voudrois seulement avec facilité,
Savoir mêler quelque délicatesse,
A beaucoup de simplicité.

LA SAGESSE COMMODE.

NON, non, je ne viens point sur les bords de Permesse,
Phœbus, te demander ta poëtique ivresse.
Sur d'autres vas tenter tes savantes fureurs;
La vérité n'a point besoin de tes faveurs.
Il me faut cet éclat, cette lumiere pure,
Qui fait sentir le vrai; ton feu le défigure.
Minerve, inspiré-moi; j'oserai te chanter:
Il y va de ta gloire, & tu dois m'écouter.

Où suis-je? quels Jardins! en ces lieux la Nature
A-t-elle pris pour moi sa plus belle parure?
Jamais un Ciel si beau n'éclaira l'Univers:
Que ce Zephire est doux! Que ces côteaux sont verds!
Où m'as-tu transporté séduisante Sagesse?
Ici la Volupté regne avec la Paresse:
Que dis-je? c'est ici le tranquille séjour,
Où de sages heureux tu composes ta cour.
Tu m'avois donc trompé, ridicule Stoïque?
Charmé d'une vertu superbe & chimérique,
Tu disois que, toujours insensible à nos vœux,
La Sagesse fuyoit sur des rochers affreux,

Tu nous la dépeignois triste, seche & cruelle ;
Tu la connoissois mal : voi combien elle est belle !
Un ris majestueux, mais mêlé de douceur,
Permet à ses beaux yeux une douce langueur.
Ainsi souvent les Ris, ennuyés à Cythere,
Pour la suivre en ces lieux abandonnent leur mere.
Qu'as-tu donc de sauvage ? & pourquoi les Mortels,
Déesse, laissent-ils sans encens tes Autels ?
Toujours à leurs besoins sensible, favorable,
Tu tends à ces ingrats une main secourable ;
Tu leur permets encor des craintes, les desirs,
Tu sais que c'est par eux qu'on arrive aux plaisirs.

Oui, Sagesse, & voilà de ta bonté le gage,
Jamais des passions tu n'interdis l'usage.
Tel que le souverain des vents tumultueux
Asservit à son gré leur souffle impétueux ;
Il ne les tient pas tous esclaves dans la chaîne ;
On en voit quelquefois s'échapper dans la plaine :
Mais ils sont ménagers de leurs souffles divers ;
Un sage mouvement anime l'Univers :
Borée en vain frémit ; son Maître le resserre.
Un vent de trop suffit pour ravager la Terre.
De la Sagesse ainsi la redoutable voix,
Impose aux Passions d'impérieuses loix.
Ne nous en plaignons point : sa facile puissance
Ne veut que reprimer leur fougueuse insolence ;

Son zele à nous servir & ses soins généreux
Nous en laissent toujours assez pour être heureux.
Helas ! quelle seroit, Humains, votre misere,
Si, possesseurs d'un cœur qui n'auroit rien à faire,
A vous-mêmes toûjours vous vous trouviez rendus ?
Grands Dieux ! tous les plaisirs pour vous seroient perdus.
Mais nous l'éprouvons tous ; une heureuse foiblesse
Charme un Amant ravi même de sa tristesse,
De vifs & doux transports, une timide ardeur
L'éleve quelquefois au comble du bonheur.
Oui, quand l'Amour d'un cœur est une fois le maître,
Il le fait agiter autant qu'il le doit être.
Au gré de deux beaux yeux laissons-nous donc charmer ;
On ne sauroit assez ni trop souvent aimer.
Faisons plus, livrons-nous à d'aimables chimeres ;
La Sagesse le veut, elles sont nécessaires ;
C'est par elles qu'un bien que l'on n'obtiendroit pas,
Se laissant espérer, brille de mille appas ;
Sans elles, malheureux, pleins de notre indigence
Nous n'avons du plaisir que la seule apparence ;
A nos besoins encor par elles ajusté,
Le jeu de la Nature à toute sa beauté :
Ce desir orgueilleux, cette fureur de gloire,
Que ne peut assouvir la plus belle victoire ;
Cette soif de l'honneur par qui l'homme abusé,
Prodigue de ses soins se croit éternisé ;

C'eſt la mere des arts, n'en faiſons point myſtere ;
De toutes les vertus elle eſt auſſi la mere ;
Mais quoi ! des paſſions l'excès trop dangereux
Jamais à l'Univers ne fut-il onereux ?
Non, ne redoutons point leur utile ravage ;
L'air pour ſe corriger veut ſouvent de l'orage.
O ! toi, que les Humains doivent ſeule implorer ;
Sageſſe, voi leurs cœurs, & vien t'en emparer.
Qu'avec toi le plaiſir inceſſamment habite,
Déeſſe, l'Univers par moi t'en ſollicite.
Tu le peux, tu n'es point cette triſte raiſon,
Dont un mortel heureux craint le fatal poiſon.
Non, non, ce n'eſt point toi qui veux nous faire entendre,
Que faits pour le plaiſir nous n'en devons point prendre.
Senſible à nos deſirs, tu ſais nous ſervir mieux.
Tu ſais, & de tes dons c'eſt le plus précieux,
Qu'une douce folie en tout temps nous poſſede ;
Que pour nous épuiſée, une autre lui ſuccede.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 NOV 1956
OF OXFORD
LIBRARY

A MADAME DE B.

BIEN m'y connois, & ne suis des plus bêtes;
Très-peu s'en faut que ne soyez l'Amour;
Même croirois surement que vous l'êtes.
Gentil corsage, & minois fait au tour,
Friands Soûris, tout comme en a le traître;
On vous les voit: mais aussi ses deffauts
Les avez tous. Perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage;
Qui l'eut jamais? c'est l'enfant de Paphos;
Et vous Climene. Or sus, sans vous déplaire;
Je vous dirai pour votre amandement
Qu'à tout cela reforme est nécessaire,
Et profitez de sermon salutaire.
Jà de l'Amour vous avez les appas,
Gardez les bien, tel meuble est nécessaire;
Mais sa malice est un fort vilain cas:
Mieux vous vaudroit pour finir nos débats;
Cette bonté qu'a Madame sa Mere.

EPIGRAMME.

AU bon vieux temps que le gentil Esope,
Pour debiter maint bon enseignement,
Des Animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait Misantrope,
Qui ne louât ce simple amusement.
Aujourd'hui donc que notre Cour abonde
En vains parleurs, dont on oit le caquet;
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler le Perroquet.

MADRIGAL.

JE sers une Maîtresse, illustre, aimable & sage;
Amour, tu remplis mes souhaits:
Pourquoi me laissois-tu dans la fleur de mon âge;
Ignorer ses vertus, ses graces, ses attraits?
Tes regards, aimable Sylvie,
Font tout le bonheur de ma vie;
Des feux dont ils m'ont embrasé,
Ton cœur a ressenti la même violence;
Tous mes maux cependant ne sont point effacés,
Et je pleure la jouissance,
Des jours que loin de ta présence,
J'ai plutôt perdus que passés.

Fin des Poësies de Mr. de la Farre.

PENTHÉE

PENTHÉE.

PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

SILÉNE.

VÉNUS.

APOLLON.

CHŒUR de Sylvains, de Faunes & de Satyres.

CHŒUR d'Amours, de Graces & de Plaisirs.

PENTHÉE

TRAGÉDIE LYRIQUE.

PROLOGUE.

SILENE.

ACCOUREZ, accourez, Divinités des Bois,
Dont les oreilles attentives
Ont entendu plus d'une fois,
Sur ces sauvages rives,
Bacchus enseignant ses loix:
Satyres, mêlez vos voix
A celles des Nymphes craintives.
Chantez avec moi, chantez en tous lieux:
Bacchus est le plus grand & le plus doux des Dieux.

CHŒUR *de Faunes, de Satyres, &c.*

Chantons, répétons en tous lieux :
Bacchus est le plus grand & le plus doux des Dieux.

VENUS.

Qu'ai-je entendu, Silene, & quelle injure
Osez vous faire à mon Fils ?
Venez, Graces, Amours, charmes de la Nature ;
Faites que sur Bacchus il remporte le prix,
Que son nom brille ici d'une gloire plus pure.
Avec moi chantez en tous lieux :
L'Amour est le plus grand & le plus doux des Dieux.

CHŒUR *d'Amours, des Graces & de Plaisirs.*

Chantons, répétons en tous lieux :
L'Amour est le plus grand & le plus doux des Dieux.

SILENE.

Bacchus est insurmontable ;
Il soumet tout le monde, en le rendant content.

VÉNUS.

L'Amour est-il moins redoutable ;
Et son Empire moins charmant ?

SILENE.

De Bacchus sans danger on éprouve les charmes ;
Il ne fait point aux Mortels
Acheter ses dons par des larmes.
Il mérite seul des Autels.

VÉNUS.

L'Amour dans ses tourmens fait retrouver des charmes.
C'est pour le bonheur des Mortels
Qu'il leur fait répandre des larmes.
Il mérite seul des Autels.

CHŒUR *de Sylvains & d'Amours.*

Chantons, répétons en tous lieux :
Bacchus } est le plus grand des Dieux.
Amour }
Apollon va descendre, écoutons, taisons-nous.

APOLLON.

D'où vient que la Discorde, allumée entre vous ;
A deux Divinités qui vont si bien ensemble,
Veut inspirer des sentimens jaloux ?
Pour le bonheur du monde il faut qu'on les rassemble ;

Je veux les unir à jamais ;
Que tour à tour ces Dieux se cedent la victoire.
Je reconnois que le soin de ma gloire
M'engage à maintenir une si douce paix.

CHŒUR *de Divinités.*

Il faut nous unir à jamais.
Que tour à tour ces Dieux se cedent la victoire.
Le plus brillant des Dieux, pour le soin de sa gloire,
Veut conserver entr'eux une si douce paix.

APOLLON.

Pour célébrer cette heureuse journée ;
Vous, dont j'anime les concerts
Si fameux dans tout l'Univers,
Consacrez par vos chants l'histoire de Penthée ;
Lorsque Bacchus amoureux,
Immolant ce rival à sa gloire offensée,
Se vengea des mépris d'un Prince audacieux,
Et plaça la beauté qu'il aimoit dans les Cieux.

Fin du Prologue.

PENTHÉE
TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

CADMUS, Roi de Thébes.
PENTHÉE, petit-fils de Cadmus, déſigné pour Succeſſeur du Royaume de Thébes.
AGAVE, fille de Cadmus, & mere de Penthée.
ERIGONE, fille d'Icarius, aimée de Penthée, & de Bacchus.
INO, ſœur d'Agave.
OTHONOÉ, ſœur d'Agave.
TIRÉSIE, fameux Devin.
BACCHUS.
LYCUS, Confident de Bacchus.
ARBAS, Confident de Penthée.
Suite de Cadmus.
Chœur de Thébains.
Chœur de Geoliers.
Chœur de Priſonniers.

La Scene eſt à Thébes.

PENTHÉE

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERIGONE *seule.*

TROP charmant souvenir de ma premiere flamme,
Ne retracez plus à mes yeux
Le bonheur innocent, dont l'Amour en ces lieux
Avoit flatté mon ame.
C'est dans ces bois que le Fils
De Jupiter & de Sémèle
Du plus tendre amour épris,
Me jura mille fois une ardeur éternelle.

Ce mortel né d'un Dieu, caché dans ce séjour,
Pour moi seule y voyoit le jour;
Tandis que sur son sort Thébe entiere, abusée,
Le croyoit dans le sein de Sémele embrasée,
Consumé par le feu vengeur.
Mais les injustes Dieux, jaloux de mon bonheur,
Du seul desir de vaincre ont enflammé son cœur.
Trop charmant souvenir, &c.
C'est à Penthée en ce jour
Que je dois tout mon amour.
Je ne dois plus penser qu'à me livrer sans peine
Au devoir qui m'entraîne
Vers un Héros qui compte pour ayeux
Les premiers des Mortels, & les plus grands des Dieux;
Mais si mon infidele
Revenoit en ces lieux,
Qu'il parût à mes yeux
Jaloux de mon amour nouvelle
Et brûlant de ses premiers feux;
Qu'il fléchiroit aisément mon courage!
Qu'avec plaisir je deviendrois volage,
Pour reprendre mes premiers nœuds!

SCENE II.

AGAVE, AUTONOÉ, INO, ERIGONE.

AGAVE.

O haine de Junon, à tout mon sang funeste,
De ce sang malheureux daigne épargner le reste!
Consens qu'avec mon fils cette Nymphe en ce jour
S'unisse sous d'heureux auspices,
Et que le Dieu d'Hymen & le Dieu de l'Amour
Se rendent à nos vœux propices.

AUTONOÉ.

Oui, n'en doutez point, ma sœur;
Le bonheur de leur destinée
Va faire votre bonheur;
Je suis & je serai la seule infortunée:
Le Ciel de notre sang fut-il plus altéré?
Actéon, mon cher fils, par ses chiens déchirés,
N'a-t'il pas assouvi sa barbare vengeance?
C'est à vous par vos respects,
Et par votre confiance,
A vous attirer ses bienfaits.

ERIGONE, INO, AUTONOÉ.

Nous implorons ici vos bontés souveraines ;
Venez, venez, grands Dieux, mettez fin à nos peines.

INO.

Le Prince porte ici ses pas.

SCENE III.

PENTHÉE, ERIGONE.

PENTHÉE.

Je viens soumettre à vos appas ;
Adorable Erigone,
Le Sceptre & la Couronne
Qu'acquirent à Cadmus de si fameux combats
De tout l'éclat qui l'environne
Aujourd'hui mon pere & mon Roi
Veut se priver pour moi.
Mais tant de gloire, un si puissant Empire ;
N'est pas le bien où j'aspire.
C'est pour vous que mon cœur brûle, languit, soupire ;
Vous pouvez seule ou combler tous ses vœux,

Ou cauſer ſon martyre ;
Et je mépriſerois ce rang ſi glorieux,
Si, ſans ſon Diadème,
On pouvoit mériter de dire qu'on vous aime.
C'eſt du don de votre cœur,
Non du pouvoir ſuprême,
Que j'attens tout mon bonheur.

ERIGONE.

Vous aurez ſur mon cœur une entiere puiſſance.
Tout vous aſſûre ici de mon obéiſſance.
L'Hymen vous y promet une fidele ardeur ;
La gloire & le devoir me ſoumettent ſans peine
Aux loix d'une ſi douce chaîne.

PENTHÉE.

Ah ! ne me parlez point de gloire & de devoir.
Ce n'eſt point à ces Dieux qu'un Amant ſacrifie ;
A l'Amour une ame aſſervie
Met ſon unique eſpoir
A ne devoir qu'à lui ſa fortune & ſa vie.

ERIGONE.

Eh, pourquoi vous troublez-vous
D'une frivole crainte ?
Quand on dit qu'on ſuit ſans contrainte

Veuille des Dieux la bonté souveraine;
Répandre ses bienfaits & sur nous & sur eux!

CHŒUR.

Portons au Ciel de nouveaux vœux:
Voici notre Roi, notre Reine.
Veuille des Dieux la bonté souveraine,
Répandre ses bienfaits & sur nous & sur eux!
Que de ce Roi la valeur triomphante
Contraigne la Victoire à marcher sur ses pas,
Que le moindre effort de son bras
Porte à nos ennemis l'horreur & l'épouvante.

PETIT CHŒUR.

Qu'Erigone ait pour lui mille nouveaux attraits
Que du bonheur public ils fassent leurs délices.
Et puissions-nous, sous leurs auspices,
Goûter comme eux des biens parfaits!

PENTHÉE.

Chantez de mes fers
La douceur charmante,
Celle que je sers
Est plus éclatante
Que n'est dans les airs
La clarté brillante

Que

Que Phébus enfante
A tout l'Univers.

CHŒUR.

Qu'à la félicité de ces heureux Amans
Toute la Nature conspire !
Que leurs jours, s'il se peut, & leurs contentemens
Soient éternels, ainsi que cet Empire !

CADMUS.

Achevons la cérémonie.
Venez, divin Thirésie,
Au nom des Dieux, recevoir les sermens
De ces heureux Amans.

THIRÉSIE.

Peuple insensé, Roi téméraire, arrête :
La foudre gronde sur ta tête.
Cet Hymen blesse les Dieux.
S'ils m'ont ravi la lumiere des Cieux ;
Dans l'avenir ils m'ont permis de lire.
Qu'y vois-je ? Que me fais-tu dire,
Dieu, qui t'empare de mes sens ?
Contre les Dieux, quels sont tes efforts impuissans ;
Déplorable Penthée ?
Que fais-tu, mere infortunée ?

Sur ton fils, ô douleur ! ô dure destinée!
Je frémis : quel sort affreux!
Neptune, prens pitié d'un sang si malheureux;

PENTHÉE.

Qui t'a séduit, perfide Thirésie,
Pour venir troubler mon bonheur?
Malgré tes Dieux, & ta furie,
J'abandonne à l'Amour mon sort avec mon cœur;

(*A Erigone*)

De vos yeux seuls mon destin doit dépendre;
Et, si vous y consentez;...

AGAVE.

Arrêtez, mon fils, arrêtez.

CADMUS.

Arrêtez, mon fils, arrêtez.
Ah! qu'osez-vous entreprendre?

THIRÉSIE.

Puisqu'on n'écoute pas ma voix;
Dieu, qui tiens la Nature asservie à tes lois,
Que le bruit effrayant, que le feu du tonnerre,

Que les éclairs qui diviſent les Cieux,
Faſſent avec terreur reconnoître à la Terre
Le Souverain des airs, des hommes & des Dieux.

CHŒUR.

Quelle horreur! Quel courroux funeſte!
Fuyons, fuyons la vengeance céleſte.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

INO, *seule.*

MER vaste, dont les flots par les vents agités
Font mugir ces écueils des Nochers redoutés,
Enseveliſſez dans vos ondes
Ma honte & mes douleurs profondes.
L'Amour, ce tyran de mon cœur,
Sur mon repos & ſur ma gloire,
Remporte une indigne victoire.
Un inconnu s'eſt rendu mon vainqueur;
Et pour comble de douleur,
Livrée à cet amour qui m'arrache à moi-même,
Je ne verrai plus ce que j'aime.

Mer vaste, dont les flots par les vents agités
Font mugir ces écueils des Nochers redoutés,
Enseveliſſez dans vos ondes
Ma honte & mes douleurs profondes.

SCENE II.

ERIGONE, INO.

ERIGONE.

JE viens sur ce rivage affreux
Chercher dans la rêverie
La seule douceur de la vie
Qui reste aux Amans malheureux.
Je renonce sans peine à la gloire importune,
Que dans ce jour m'apprêtoit la Fortune.
Peut-être que des Dieux la suprême bonté,
A mon premier Amant veut conserver mon ame.

INO.

Princesse, vous venez sur ce bord écarté
Vous plaindre du destin qui trouble votre flamme.

ERIGONE.

Je viens chercher le silence en ces lieux.
Mais vous, dont la jeunesse
Doit ignorer la tristesse,

Qu'y venez-vous chercher ? Quel trouble dans vos yeux ?
Je les vois remplis de larmes !...

INO.

Hélas !

ERIGONE.

Ah, de l'Amour vous sentez les alarmes !
Le seul des Dieux qui puisse aux jeunes cœurs
Faire verser des pleurs,
Mon cœur, l'éprouve assez, c'est le Dieu de Cythere.

INO.

Oui, ma douleur est trop amere ;
Mais dans un profond oubli,
Mon secret enseveli,
Fuira du moins la lumiere.

ERIGONE.

Ouvrez plutôt votre cœur avec moi.
La peine qu'on déclare en devient plus légere ;
Votre amitié vous répond de ma foi.
Ouvrez plutôt votre cœur avec moi.

INO.

Puisqu'en vain je voudrois m'obstiner à me taire ;

De mes folles ardeurs apprenez le myſtere.
Du Dieu d'Amour je mépriſois les traits ;
Le ſeul plaiſir de la chaſſe
Avoit pour moi des attraits :
Lorſque d'un cerf ſuivant la trace ;
J'entendis au fond de ce bois
Les accens d'une divine voix.
Je cherche de ces ſons l'auteur en ce déſert ;
J'apperçois ſous un lierre verd,
Que couvroit une grotte obſcure ;
L'objet le plus parfait de toute la Nature,
Sa préſence éclairoit ce lieu ;
C'étoit ſans doute un Dieu.
La dépouille d'un tygre en faiſoit la parure ;
Un pampre verd nouoit ſa chevelure.
Plus radieux que ceux du Dieu du jour,
Ses yeux noirs inſpiroient le reſpect & l'amour ;
Mon cœur treſſaillit à ſa vûe.
Je demeure immobile, interdite, éperdue.
Je veux parler, & je reſte ſans voix.
Il ſe trouble, il m'évite, il fuit au fond des bois.

ERIGONE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?

INO.

De ce moment funeſte ;

De ma vie en langueur je conſerve le reſte.
L'objet que je dois fuir frappe toujours mes yeux;
Il enflamme mon cœur, & n'eſt plus dans ces lieux.
Mais que vous êtes agitée!
L'image de ce Héros
Réveille-t'elle quelque idée
Fatale à votre repos?

ERIGONE.

Moi! Non, je vous plains; mais quel prodige nouveau,
A travers tant d'écueils peut conduire un vaiſſeau,
Quelle troupe!

INO.

Quels ſons! De ce bois écarté,
Obſervons les en liberté.

SCENE III.

BACCHUS, LYCUS.

BACCHUS.

TU t'étonnes, Lycus, qu'entre tant de climats,
Où je pourrois faire éclater ma gloire,
Je choisisse un désert pour y fixer mes pas,
Après une illustre victoire.
Le plus puissant des Dieux, le Dieu maître des cœurs
M'amene dans ces retraites.
De mes premieres ardeurs,
De mes félicités parfaites,
Ces bois ont été les témoins:
Ils méritent mes premiers soins.
Je viens chercher Erigone;
Je viens rempli de mon amour,
Mettre à ses piés la couronne
Des lieux où commence le jour.

LYCUS.

Ce désert va bientôt prendre de nouveaux charmes;
Les peuples à l'envi viendront rendre les armes
A Bacchus le plus grand & le plus doux des Dieux.

Un seul regard de vos yeux
Donne un air plus riant à toute la Nature ;
Et d'une lumiere plus pure
Fait briller la voûte des Cieux.

BACCHUS.

Ce n'est point comme un Dieu que je prétens paroître.
J'y viens, pour m'assûrer d'un cœur, non d'un autel.
Je veux aujourd'hui reconnoître,
Sous l'apparence d'un Mortel,
Les sentimens d'Erigone.
Amour, c'est à toi seul que mon sort j'abandonne ;
J'y prétens, sous le nom de sacrificateur,
Cacher ma grandeur suprême,
Pour jouir du plaisir flateur
De voir que ce que j'aime
N'aime en moi que moi-même.
Pour attirer les Nymphes de ces bois,
Commençons nos nouvelles fêtes.
D'un nouveau Dieu portons les douces lois
Dans ces heureuses retraites.

CHŒUR.

Ce Dieu dompte & charme le monde ;
Il rend le Ciel plus pur, la terre plus féconde.

BACCHUS.

Que des climats, où commence le jour,
Juſqu'au rivage où ſe perd la lumiere,
Les habitans des airs annoncent à la terre
Du plus doux des vainqueurs le paiſible retour.

UNE SICILIENNE (*ou une voix.*)

Chantez, oiſeaux, chantez le bonheur des Humains.
D'un Dieu les bienfaiſantes mains
Ont enrichi la Nature
D'un don plus précieux que les rayons ſerains
Qui répandent partout la clarté la plus pure.
Chantez, oiſeaux, chantez le bonheur des Humains.

BACCHUS.

Vous, Miniſtres zélés du Dieu qui nous envoie,
Chers compagnons de mes fameux travaux,
Faites part aux Mortels de la nouvelle joie
Qu'inſpirent ſes préſens nouveaux;
Et, pour lui marquer votre zele,
Allez m'attendre au tombeau de Sémèle.

SCENE IV.

ERIGONE, BACCHUS.

ERIGONE.

O Ciel! quel ſpectacle pour moi!
Quels concerts! quel éclat! quelle magnificence!
Je cede à mon impatience.
Eſt-ce donc vous que je revoi,
Cruel, pour qui j'ai verſé tant de larmes!
Je ne m'étonne pas que mes trop foibles charmes,
Dans ces déſerts n'aient pu vous retenir:
Mais de ce tendre amour, notre unique penſée,
Qui ne devoit jamais finir,
Avez-vous pour toujours banni le ſouvenir?
L'image en eſt-elle effacée?

BACCHUS.

Erigone, que dites-vous?
Je ne cherche que vous en ce lieu ſolitaire.
Je borne mes deſirs au bonheur de vous plaire;
Animé d'un eſpoir ſi doux,
Aux plus lointains climats j'ai cherché la victoire;
Et j'ai voulu me rendre par ma gloire
Digne de votre cœur.

Des Indes à vos piés, vous voyez le vainqueur
Qui prise moins l'honneur
D'une conquête si belle,
Que la charmante douceur
De vous retrouver fidele.

ERIGONE.

Que ce retour, que cet amour m'est cher!
Que je frémis du danger
Où vous m'avez exposée!
Par un Amant peu sensible & léger,
Je me croyois méprisée.
Le dépit alloit m'engager
Sous les lois de Penthée.
Sans le secours des Dieux, nous étions pour jamais
Séparés l'un de l'autre.
Mais quel destin est le nôtre?
Mon cœur, en vous trouvant, ne peut trouver la paix.
Un nouveau péril nous menace.
Entourré d'ennemis, en butte à tous leurs traits,
Des Dieux craignez la disgrace,
Et des Mortels les forfaits.

BACCHUS.

Quelque péril qui m'environne,
Si vous m'aimez toûjours, tout est heureux pour moi.
Mais, quoi! j'allois perdre Erigone!

Un autre étoit donc près de recevoir sa foi !
A quel affreux penser mon ame s'abandonne !

ERIGONE.

Arrêtez, cruel, je le voi,
Votre cœur en secret murmure.
Il est prêt à me faire une mortelle injure.
Mais vous verrez, ingrat, vous verrez dès ce jour,
Où va pour vous l'excès de mon amour.
Je vous suivrai partout, dérobez votre tête
A l'orage qui s'apprête.
Partons. Né de celui qui gouverne les Cieux,
Et cependant mortel, vous n'avez qu'une vie,
Qui par un attentat peut vous être ravie.
Et que deviendrai-je, ô Dieux!
Si...

BACCHUS.

Non, le nouveau Dieu, dont j'annonce les charmes,
Qui protégea mon bras, finira nos alarmes.
Aimez, aimez-moi toûjours;
C'est le moyen d'éterniser mes jours.

ERIGONE.

Conservez de si beaux jours,
Je vous promets de vous aimer toujours.

ENSEMBLE.

Aimons, aimons-nous toûjours.
Je vous promets d'éternelles amours.

ERIGONE.

Non, je ne puis vous quitter qu'avec peine.
Souffrez qu'ailleurs la fortune nous mene ;
Et laiſſez-moi de Penthée en ce jour,
Flatter encore le trop crédule amour.
Hélas, c'eſt peut-être un crime
Que je vais commettre pour vous!
Mais tout me paroît légitime
Pour vous garantir de ſes coups.

SCENE V.

INO, *seule.*

CIEL ! Qu'ai-je vû ? C'eſt lui. C'eſt ma Rivale ! il l'aime.
De mon amour inſtruite par moi-même,
Elle inſultera donc à ma trop folle ardeur !
Venez, jalouſe fureur,
Emparez-vous de mon ame :
De ces amours renverſons le bonheur :
Du feu de la vengeance, ici que tout s'enflamme.
Et pour leur faire un deſtin plein d'horreur ;
Portez, jalouſe fureur,
Portez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PENTHÉE, ERIGONE.

PENTHÉE.

NON, je ne veux plus rien entendre :
Mon cœur se livre au déſeſpoir.
Ingrate, vous me laiſſez voir
Que mon amour n'a plus rien à prétendre.
Tous vos diſcours ſont ſuperflus.

ERIGONE.

Qu'injuſtement l'Amour ſe plaît à s'alarmer.
Ce n'eſt que pour vous trop aimer
Que....

PENTHÉE.

N'achevez pas, cruelle.
Frappez plutôt mon cœur d'une atteinte mortelle ;
Par le ſincere aveu que vous ne m'aimez plus ;

Ou, pour guérir le trouble où ce cœur s'abandonne,
Venez, venez monter avec moi sur le throne.

ERIGONE.

Oui, ce seroit le comble de mes vœux,
Si je pouvois vous rendre heureux.
Mais est-il temps que notre hymen s'apprête,
Lorsque les Dieux menacent votre tête ?
Hélas, s'ils n'en vouloient qu'à moi,
J'affronterois le trépas sans effroi.
C'est pour vous seul que mon amour timide...

PENTHÉE.

Dites, dites plutôt, perfide,
Que le throné avec moi vous paroît odieux.
Vous prétextez en vain le respect de ces Dieux,
Vains enfans de la crainte,
Par les Mortels placés aux Cieux.
Tout aveugle qu'il est, mon cœur voit dans vos yeux
L'artifice & la contrainte.
D'où vient ce changement fatal ?
Pour un plus heureux Rival
Peut-être craignez-vous ma trop juste colere.
Il en mourroit le téméraire.
Oui, je le jure, avant la fin du jour,
J'éteindrai dans son sang son insolent amour.

ERIGONE.

Qu'entends-je !

PENTHÉE.

Quoi ! Vous vous troublez, ingrate ?
Il eſt donc vrai: quelqu'autre Amant vous flatte.
En quels lieux s'eſt-il pu cacher,
Cet Amant trop heureux ? Ah ! je l'irai chercher
Juſques dans le fond des abîmes.
Un preſſentiment douloureux,
Perfide, en ce moment me découvre vos crimes.

ERIGONE.

Ingrat, de mon amour, c'eſt trop vous défier.
Craignez de me contraindre à me juſtifier:
Les injuſtes ſoupçons éteignent la tendreſſe.
De grace, laiſſez-moi me plaire en ma foibleſſe.
Pratiquez de l'amour les charmantes leçons:
La complaiſance eſt ſon partage.
S'il ſe fait obéir, c'eſt par de plus doux tons;
S'il regne, c'eſt par l'eſclavage;
S'il enchante les cœurs, c'eſt par les tendres ſons.

PENTHÉE.

Ne m'arrêtez pas davantage.
Non, jamais votre cœur ne fut bien enflammé.

Grands Dieux! Quel autre objet fut jamais tant aimé
Vous voulez m'échapper ; arrêtez, inhumaine ;
Prenez pitié de ma peine :
Vous me trompez peut-être avec de tels discours.
Eh bien! oui, j'y consens; mais trompez-moi toujours,
Je remets en vos mains & mon sort & ma vie.

ERIGONE.

Je tremble à tous momens qu'elle vous soit ravie:
Je crains pour vous, je crains la colere des Dieux.
Différons un Hymen qui leur est odieux.
Peut-être qu'à la fin le Ciel, moins implacable
A des vœux plus soumis, se rendra favorable.

PENTHÉE.

Puisque vous le voulez, il faut donc différer
Le seul bien que j'ose espérer.
Mais, par ma complaisance, ou plutôt ma foiblesse,
Ingrate, connoissez l'excès de ma tendresse.

ERIGONE.

Adieu. Je vais aux piés de leurs sacrés Autels,
Par des vœux enflammés fléchir les Immortels.

SCENE II.

AGAVE, PENTHÉE.

AGAVE.

LE savez-vous, mon Fils, une troupe insensée,
Près du tombeau de Sémele amassée,
De pampres couronnée & les thyrses aux mains,
Rend à cette beauté des honneurs plus qu'humains.

PENTHÉE.

Il faut aller réprimer cette audace.

AGAVE.

Un bruit encor plus fâcheux m'embarrasse.
Cet enfant, dans le sein de Sémele formé,
Que par le feu du Ciel nous croyions consumé,
Fut dans un sombre boccage,
Par les Nymphes, dit-on, autrefois enfermé.
Son retour en ces lieux me donne de l'ombrage.
On dit que ce Fils de ma Sœur
Des Indes revient vainqueur;
Et, quoique mêlé de fable,

Ce bruit me paroît redoutable.
Je crains qu'un peuple léger
Entre vous deux n'aille se partager.

SCENE III.

AGAVE, PENTHÉE, INO.

INO.

JE vous cherchois, mon frere ; apprenez qu'en ce jour
Un plus heureux rival vous ravit Erigone.

PENTHÉE.

Faut-il qu'en même temps, ô Ciel ! tout m'abandonne ?

INO.

Mes yeux sont les témoins de leur perfide amour.
Dès long-temps ce feu prit naissance ;
Ils se sont aimés dès l'enfance.
Elevés dans les forêts,
Ils ont avec leurs ans vû croître leur tendresse.
Moi-même, je veux bien avouer ma foiblesse,
Je le vis un moment, & je sentis ses traits.

Depuis, traînant en tous lieux la victoire,
De l'Inde il a soumis les fertiles climats.
Erigone l'a vû de l'éclat de sa gloire
Rendre hommage à ses appas.
Cachée au fond d'un boccage,
Sur cette rive sauvage,
J'ai vû son heureux retour,
Et leur ardent amour.
C'est lui, qui dans ces lieux, affectant un faux zele,
Attire tout le peuple au tombeau de Sémele.

INO, AGAVE, PENTHÉE.

Il faut, il faut { vous / me } venger en ce jour
D'un indigne rival & de gloire & d'Amour.

SCENE IV.

AGAVE, AUTONOÉ, UNE BACCHANTE.

AGAVE.

A MA juſte fureur tout mon cœur s'abandonne;
Non, je n'écoute plus ni pitié ni raiſon.
Ah! ma ſœur, qui l'eût crû que l'ingrate Erigone,
Lorſque mon fils alloit la placer ſur le throne,
Dût l'en récompenſer par une trahiſon?
(*On entend une douce Symphonie.*)
Mais quelle voix m'invite à de nouvelles fêtes?
Quelle Divinité vole deſſus nos têtes?
Où ſuis-je tranſportée? Et par qui? C'eſt un Dieu,
C'eſt un Dieu, c'eſt un Dieu qui ſur les monts m'appelle.
Divin Bacchus, c'eſt toi qui regne dans ce lieu.
Je cours au tombeau de Sémele,
Célébrer ton heureux retour.
Je te ſuivrai partout, Dieu plus beau que le jour.
Venez, troupes conſacrées
A ſes charmantes loix.

CHŒUR.

Du même Dieu pénétrées
Nous accourons à ta voix.

AUTONOÉ

AUTONOÉ.

O terrible ébranlement
Des fondemens de la terre !
Le Palais de Penthée eſt frappé du tonnerre.
Bacchus, Bacchus, que ton courroux
Eſt aux Mortels redoutable !

CHŒUR.

Bacchus, Bacchus, que ton courroux
Eſt aux Mortels redoutable !

PETIT CHŒUR.

Bacchus, Bacchus, que ton Empire eſt doux !
Sous tes pas coule un Nectar délectable.
Les Ris, les Graces, les Amours
T'accompagnent toûjours.

UNE BACCHANTE.

Chantons Bacchus, chantons ſa gloire ;
Publions-la ſur les monts.
Faiſons retentir les vallons
Des Hymnes de ſa victoire.

Fin du Troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PENTHÉE, ARBAS.

PENTHÉE.

Je brûle d'impatience
De le voir charger de fers;
Cet étranger qui m'offense.
Chaque moment que je perds,
Redouble dans mon cœur l'ardeur de la vengeance.

ARBAS.

Votre vengeance est en vos mains.
Celui, dont vous craignez l'amour & les desseins;
C'est l'ennemi, l'auteur de vos alarmes,
Lui-même à nos liens s'est présenté sans armes.

SCENE II.

PENTHÉE, BACCHUS.

PENTHÉE.

DIEUX ? Qu'eſt-ce que je ſens ? Qu'on apporte des fers.
De quels enchantemens eſt-ce que tu te ſers
Pour rendre furieux tout un ſexe imbécille ?
Qui t'a conduit en cette ville ?
Quel eſt ton ſort ?

BACCHUS.

Apprend ſans nul détour
Qu'au mont Molus mes yeux virent le jour ;
Dans les champs fortunés de la haute Lydie.

PENTHÉE.

Mais l'entrepriſe eſt hardie,
De venir en ces lieux par des cultes nouveaux ;
Troubler notre repos.

BACCHUS.

Le fils de Jupiter, Bacchus, a ſes myſtéres.

PENTHÉE.

Quel eſt ce Jupiter pere de nouveaux Dieux?

BACCHUS.

Le même qui gouverne & la Terre & les Cieux;
Le même que tu réveres;
Qui fut avec Sémele uni des plus beaux nœuds.

PENTHÉE.

Ah, dis plutôt, qui vengea par ſes feux
L'outrage que Sémele avoit fait à ſa gloire.

BACCHUS.

J'éclaircirois en vain ton eſprit ſoupçonneux:
Tu ne pourrois te réſoudre à me croire

PENTHÉE.

Cependant je dois prevenir
Tes dangereux artifices.
Et je ſaurai te punir.

PACCHUS.

C'eſt pour toi, non pour moi, que ſont faits les ſupplices.

PENTHÉE.

Inſolent ! Tu vas périr.
Qu'il ſoit chargé de chaînes !
Inventez de nouvelles gênes.

BACCHUS.

Va, je ne crains ni la mort ;
Ni l'horreur de l'eſclavage.
Le Ciel, que ton orgueil outrage,
Te prépare aujourd'hui le plus funeſte ſort.

SCENE III.

BACCHUS, PENTHÉE, ERIGONE.

ERIGONE.

RÉGOIS, Penthée, une victime,
Qui s'offre d'elle-même au plus cruel tourment.
Fais tomber le châtiment.
Sur celle qui commit le crime.
C'eſt moi, que le Héros vient chercher en ces lieux:
C'eſt à mes yeux qu'il ſacrifie :
Venge-toi de ma perfidie.
N'attire point ſur toi la colere des Dieux,
En t'immolant une innocente vie.

PENTHÉE.

Oui, je vous punirai; mais en vous faiſant voir
L'horreur de ſon juſte ſupplice.
Je vais dans mon déſeſpoir,
En faire à mon amour un ſanglant ſacrifice.
Venez, Gardes, qu'on le ſaiſiſſe.
Qu'il ſoit juſqu'à mon retour
Enfermé dans cette tour.

ERIGONE.

O Ciel ! on me l'arrache. Arrête, barbare,
Ne prétens pas que le mort nous sépare.
Unie à mon Amant, même après le trépas,
Tu me verras sans cesse attachée à tes pas,
Ainsi qu'une furie ;
J'irai dans les combats punir ta barbarie.
Il fuit . . . En ce fatal moment
N'abandonnons pas mon Amant.

CHŒUR DE GEOLIERS.

Arrête : de ce lieu de douleur & d'ennuis,
Les tendres pleurs sont bannis.

ERIGONE.

Ah ! puisque je ne puis partager tes douleurs ;
C'en est fait, cher Amant, j'y succombe & je meurs.

CHŒUR DES PRISONNIERS.

Des malheureux, ô Ciel, écoutez la priere ;
Rendez-nous la lumiere.

ERIGONE.

Par quels sons harmonieux
Mon ame est-elle rappellée ?

D'où vient le changement qui se fait en ces lieux?
Ils n'ont pas moins d'éclat que la voûte étoilée.
Sans doute le Maître des Dieux
Vient au secours d'un fils qu'il aime!
Mais non, c'est mon Amant lui-même;
Qui n'est pas moins que lui brillant & glorieux.

SCENE

SCENE IV.

BACCHUS, ERIGONE.

BACCHUS.

RECONNOISSEZ quel eſt votre Amant en ce jour,
Adorable Erigone ;
Venez jouir au céleſte ſéjour
De l'éclat qui m'environne.
Sans vous la clarté des Cieux
Me paroîtra languiſſante ;
Et la félicité des Dieux
N'aura rien qui m'enchante.
De l'amour mutuel, dont nos cœurs ſont épris,
Venez & me donner & recevoir le prix.

ERIGONE.

Pour prix de mon amour, je ne veux que le vôtre.
Ce n'eſt point le ſort des Dieux
Que je préfere à tout autre ;
C'eſt le don de plaire à vos yeux.
Qu'un Amant immortel eſt aiſément volage !
Que la grandeur eſt ſouvent le préſage
Du plus affreux malheur !

Grand Dieu, ne cessez point de rassûrer mon cœur;
En m'aimant toûjours davantage.

BACCHUS.

Oui, vous verrez à tous momens
Croître l'ardeur qui m'enflamme:
Ne songez qu'à livrer votre ame
A de nouveaux raviſſemens.

ENSEMBLE.

Banniſſons, banniſſons d'une ſi douce vie
Les ſoupçons inquiets, les pleurs & les ſoupirs.
Que notre unique ſoin & notre unique envie
Soit d'éterniſer nos plaiſirs.

BACCHUS.

O vous, par qui j'obtiens cette illuſtre victoire;
Amours, raſſemblez vous; venez chanter ma gloire:
Non celle que dans les combats
M'acquit le pouvoir de mes armes;
Mais celle qu'au retour des plus lointains climats,
Je trouve à poſſéder Erigone & ſes charmes.

CHŒUR.

Du plus aimable des Dieux,
Célébrons, célébrons la derniere conquête.
Son amour eſt victorieux
De la beauté la plus parfaite.

AUTONOÉ.

La félicité du Monde.
Eſt l'objet de ſes deſirs.
Que dans une paix profonde,
Il goûte tous les plaiſirs.

UNE AUTRE.

De ce Dieu qu'Amour enchante,
Les jours ſeront plus ſerains,
Et la liqueur plus touchante
Qu'il répand dans les feſtins.

BACCHUS.

De cette demeure mortelle,
Paſſez avec moi dans les Cieux.
Ces lieux vont devenir le théâtre odieux
De la vengeance cruelle
Du Souverain des hommes & des Dieux.

SCENE V.

PENTHÉE, ARBAS.

PENTHÉE.

Est-ce une illusion vaine ?
Quoi ! Mon Rival a donc brisé sa chaîne !
Le changement de ces lieux
Est-il l'effet d'un art magique ?
Parle. Que ta frayeur s'explique.

ARBAS.

Non: mais votre Rival sans doute est l'un des Dieux.

PENTHÉE.

Que n'a-t-il osé m'attendre ?
Ah ! fût-il dans le Ciel, je l'en ferai descendre ;
Ce lâche ravisseur.
Les Dieux me livreront ce perfide imposteur.
Je vais . . . Mais qui m'arrête ? Où suis-je ! je m'égare.
Je vois partout la mort qu'on me prépare.
Où fuir, pour éviter la pointe de leurs dards ?
Deux Thébes, deux Soleils s'offrent à mes regards.
Mais je reviens du trouble, où m'a mis ma colere.
Sur le mont Cithéron courons chercher ma mere.

Fin du Quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CADMUS, THIRÉSIE, ARBAS.

CADMUS.

Je frémis, divin Thirésie!
Sans doute, c'est l'un des Dieux
Que, transporté de jalousie,
Penthée avoit chargé de fers injurieux.
Il vient de les briser, & de monter aux Cieux.
Malgré le poids des années,
Je sens ranimer mes sens.
Maître de nos destinés,
Bacchus, reçoi notre encens.
Sois protecteur de ma famille,
O Dieu, né de ma fille!
J'oublie avec plaisir ma vieillesse en ce jour.
Agitons nos têtes chenues.
Venez, portons jusqu'aux nues
Le saint nom de ce Dieu, l'objet de notre amour;

THIRÉSIE.

Que j'aime en vous ces mouvemens
Qui confondent des impies
Les aveugles emportemens!

CADMUS.

Né mortel, si j'avois mille vies,
Je les consacrerois aux Dieux.
C'est à vous maintenant de prescrire en quels lieux
Nous devons de Bacchus célébrer les mysteres.
Est-ce sur les vertes fougeres?
Est-ce sur ce Mont sacré,
Où un d'esprit égaré,
Courent déja des femmes furieuses,
Que nous devons porter nos offrandes pieuses?

THIRÉSIE.

Non. De ces femmes la fureur
Est la peine de leur crime.
Je me sens saisi d'horreur,
Quand je pense à leur victime:
Pour fléchir les Dieux ennemis,
Rien n'est de si puissant que le sincere hommage
D'un cœur à leurs ordres soumis.
En ce moment, Cadmus, armez-vous de courage.

CADMUS.

Ces mots excitent ma terreur.

Ne sont-ils point de quelque grand malheur
Le funeste présage ?
Qu'on appelle mon fils, qu'aux piés de nos Autels
Il vienne, s'il se peut, fléchir les Immortels.

ARBAS.

Pour calmer les fureurs d'une troupe insensée;
Près du tombeau de Sémele amassée
Il a volé sur le mont Cytheron.

CADMUS.

Ah ! ma crainte redouble à ce funeste nom.
Mais je la vois venir, cette troupe emportée.
Evitons-la ; venez, allons chercher Penthée.

SCENE II.

AGAVE, INO, AUTONOÉ.

CHŒUR.

QUE tout obéisse à nos voix!
Que tout reconnoisse les lois
De ce jeune vainqueur des climats de l'Aurore!
Que les fleurs qui viennent d'éclorre,
Se mêlent aux serpens affreux,
Qui relevent nos cheveux!

Que tout obéisse, &c.

INO.

Bacchus, tu charmes la nature;
Tu dissipes la nuit obscure
Où nous plonge un noir chagrin.
Par un présage divin
De la douceur de ta puissance,
On vit couler à ta naissance
Les flots de lait & de vin.

AUTONOÉ.

Des monstres tu domptes la rage.
Tu soutiens une foible courage

Contre la rigueur des Deſtins
Ta force eſt inſurmontable.
Aux combats tu n'es pas, Bacchus, moins redoutable,
Qu'aimable dans les feſtins.

AGAVE.

Tu mis au joug les tigres indociles :
Tu donnes de la force aux bras les plus débiles.
Sur un jeune lion, par ton ſecours, Bacchus,
Je viens de remporter une illuſtre victoire.
Où pourrai-je trouver Cadmus,
Pour lui faire part de ma gloire ?
De quels lugubres ſons ont retenti ces lieux ?
Qui s'avance ? C'eſt mon pere.
De que ſon viſage eſt ſombre, & ſon regard ſévere !
Une affreuſe triſteſſe eſt peinte dans ſes yeux.
Abandonnez-vous à la joie ;
Venez, trop fortunés Thébains.
Ces mains, ces impuiſſantes mains
Viennent de s'honorer par une illuſtre proie.
Un jeune & fier lion eſt tombé ſous mes coups ?
Je l'ai déchiré moi-même.
Bacchus, divin Bacchus, c'eſt vous
Qui donnez cette audace & cette force extrême.
Habitez toujours avec nous.

CADMUS.

Que dis-tu, malheureuſe !

De quelle victoire fameuse
Viens-tu m'entretenir ?
En puissiez-vous perdre le souvenir !

AGAVE.

Mon pere, contre moi qu'est-ce qui vous irrite ?
Cette noble ardeur qui m'excite
A surmonter les Monstres de ces bois,
Choque-t-elle vos lois ?
Non, non, non, non, l'honneur de votre fille
Se répandra sur toute sa famille.
Je cherche Penthée en tous lieux.
Qu'il vienne y prendre part . . .

CADMUS.

Ah ! jusqu'à quand tes yeux
Seront-ils obscurcis par un fatal nuage ?
A quelle épreuve, hélas ! réduis-tu mon courage !
Rentre en toi-même enfin, & reprens tes esprits.
Ce corps tout déchiré, Barbare, c'est ton fils.

AGAVE.

Mon fils ! Quoi ! mon cher fils ! O malheureuse mere !

CHŒUR.

O du Ciel châtiment sévere !

AGAVE.

Des ténebres enfin je passe à la lumiere.

Ma raison ... Mais mon fils, qui l'a donc déchiré?

CADMUS.

Jette les yeux sur ton Thyrse sacré.
De quel lion cette dépouille est-elle?

AGAVE.

O vêtement fatal! ô vengeance cruelle
Du souverain des Dieux!
Fermez-vous pour jamais, mes yeux.

CHŒUR.

O douleur! ô fort déplorable!
Fils malheureux! Mere plus misérable!
Fille, à quel affreux tourment
Te livre ton empressement!

INO.

Ciel! ô Ciel impitoyable!
C'est moi qui suis seule coupable:
C'est moi, qui dans tous les cœurs,
Ai porté de ma jalousie,
Les détestables fureurs:
Je ne veux plus souffrir la vie.

AUTONOÉ.

Ai-je donc survécu, grands Dieux, à mes malheurs,
Pour être réservée à de telles douleurs?

AGAVE.

Quoi, le Soleil me luit encore!
La lumiere que j'abhorre,
Malgré moi vient m'éclairer!
Ah, c'eſt trop long-temps différer
Un trop juſte ſupplice.
Du Ciel, prévenons la juſtice.
Courons, malgré les Dieux, chercher au fond des flots
La mort & le repos.

FIN.

TABLE DES POËSIES DE M. DE LA FARRE.

ODES.

I. *Réflexions d'un Philosophe sur une belle Campagne.*
Plus on observe ces retraites, *Page* 1
II. *Sur la Paresse, à l'Abbé de Chaulieu.*
Pour avoir secoué le joug de quelque vice, 6
III. *A la Vérité.*
Loin d'ici, beautés mortelles, 9
IV. *A l'Amour.*
Puissant & premier génie, 12
V. Venez échauffer ma veine, 16
VI. Lieux, qui le trentieme Eté, 21
VII. Muse, qui daignant me sourire, 25

VIII. *Pour une perſonne qui repréſentoit Flore dans un Ballet.*
Non, non, les yeux de Cythérée, 28
IX. Eſprit & corps, tout m'afflige, 30
X. *La vieilleſſe d'un Philoſophe voluptueux.*
Nectar, qu'on avale à longs-traits, 32

PIECES DIVERSES.

RÉPONSE *à une Ballade, dont le refrain étoit;* On n'aime plus comme on aimoit jadis.
Dans les ſiecles paſſés, quand, &c. 37
EPITRE *à Rouſſeau.*
Reçois avec plaiſir l'Epître, 41
RÉPONSE *à l'Abbé de Chaulieu, qui avoit écrit à l'Auteur une lettre en vers, qui étoit une eſpece de cartel poëtique.*
Vous inſultez, maître fripon, 43
BILLET *à Madame la Princeſſe de Conti, ſur ce qu'elle reprocha à l'Auteur ſon oubli, dans une lettre qu'elle écrivit à l'Abbé de Chaulieu.*
Quand j'entendis celle que j'aimois tant, 45
RÉPONSE *au nom de Madame de Laſſay, à une lettre de l'Abbé de Chaulieu.*
Oncques ne vis un ſi poli Gouteux, 46
DIALOGUE *entre deux Perroquets.*
Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, 47
EPIGRAMME *ſur ce que le Dialogue précédent fut re-*

gardé comme une piece dans laquelle les deux Auteurs avoient voulu tourner la Cour en ridicule.
Autrefois la raillerie, 49
BILLET *à l'Abbé de Chaulieu au nom de S. A. S. M. le Duc, écrit à un dîner chez M. le Marquis de Torcy, à Verſailles, à l'occaſion de la piece intitulée :* La Perfection d'Amour.
Dans le temps que nous implorions le, &c. 50
VÉRITÉ *égayée.*
De l'homme voici la chimere, 52
MADRIGAL.
De Vénus-Uranie, en ma verte jeuneſſe, 53
A Madame la Comteſſe de Caylus.
M'abandonnant à la triſteſſe, 54
EPIGRAMME *contre l'Abbé Abeille, qui avoit fait une Ode à la louange d'un Prince, dans laquelle il employoit au même ſens les mots* Conſtance & Patience.
Eſt-ce Saint-Aulaire, ou Toureille, 55
CHANSON, *ſur l'Air :* Un Inconnu,
En vain je bois, pour calmer mes alarmes, 56
MADRIGAL *ſur ſes Vers.*
Préſens de la ſeule Nature, *ibid.*

TRADUCTIONS D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

ODE I. *Mæcenas, atavis, &c.*
Digne sang des Rois d'Etrurie, 55
II. *Jam satis terris, &c.*
Assez l'éclat du tonnere, 62
III. *Sic te, diva potens, &c.*
O Navire chéri, qui dois porter Virgile, 65
IV. *Solvitur acris hyems, &c.*
L'affreux hyver céde au printemps, 68
V. *Quis multâ gracilis, &c.*
Dis-moi, Pyrrha, quel est cet amant fortuné, 70
Autre traduction de la même Ode.
Quel est le jeune amant, qui sur des lits de rose, 71
XI. *Tu nè quæsieris, &c.*
Crois-moi, Leuconoé, garde-toi de chercher, 73
XIII. *Cum tu, Lydia, Telephi.*
Quand je t'entends louer le jeune Telephus, 74
XIX. *Mater sæva Cupidinum, &c.*
La cruelle mere d'Amour, 75

XXIII. *Vitas hinnuleo me similis*, &c.
Tu m'évites, Chloé, semblable au jeune fan, 77
XXX. *O Venus, regina Cnidi*, &c.
O Vénus, Reine de Cythere, 78
XXXIII. *Albi, ne doleas*, &c.
Cher Albius, ne t'afflige plus tant, 79

LIVRE SECOND.

VIII. *Ulla si juris*, &c.
Oui, Parine, si tes parjures, 81
XI. *Quid bellicosus Cantaber*, &c.
Crois-moi, du Scythe & de l'Ibere, 83
XII. *Nolis longa feræ*, &c.
Ne me demandez pas à chanter sur ma lyre, 86
XIV. *Eheu! fugaces, Posthume*, &c.
Des ans, Posthume, hélas! que la fuite est légere, 88
XVI. *Otium Divos rogat*, &c.
Lorsque de ses plus sombres voiles, 90
XVIII. *Non ebur, neque aureum*,
Je n'ai point ces riches lambris, 94
XIX. *Bacchum in remotis*, &c.
Oui (croyez-m'en, races futures, 97

LIVRE TROISIEME.

I. *Odi profanum vulgus*, &c.
Loin d'ici, profane vulgaire, 100

II. *Angustam, amici, pauperiem, &c.*
Ami, que le soldat qui prétend que la guerre, 104

III. *Justum ac tenacem propositi, &c.*
De l'homme juste & ferme en ses desseins, 107

IX. *Donec gratus eram tibi, &c.*
Quand tu m'aimois, trop ingrate Lydie, 112

XXIX. *Tyrrhena regum progenies, &c.*
Illustre sang des Rois de l'antique Etrurie, 114

XXX. *Exegi monumentum, &c.*
En plus haut lieu que n'est le front des Pyramides, 118

LIVRE QUATRIEME.

I. *Intermissa, Venus, diu, &c.*
Après m'avoir laissé goûter, &c. 120

VII. *Diffugêre nives, &c.*
L'air qui chasse les frimats, 123

XIII. *Audivere, Lyce, Di mea vota, &c.*
Le ciel exauce mes vœux, 126

EPODES.

I. *Ibit Liburnis inter alta,*
Tu vas contre de hauts navires, 129

II. *Beatus ille, qui procul negotiis, &c.*
Heureux qui loin du tumulte, &c. 132

VII. *Quò, quò, scelesti, ruitis*, &c.
Où courez-vous? où courez-vous, &c. 136
XIV. *Mollis inertia cur tantam*, &c.
Il est vrai, tu me fais mourir. 137

TRADUCTIONS DIVERSES.

TRADUCTION de la premiere Elégie de CATULLE
Que quelqu'autre, aux dépens, &c. 141
—— du même. *Ille mi par esse Deo videtur*, &c.
Il égale en bonheur, il surpasse les Dieux, 146
—— du même. *Jucundum, mea vita*, &c.
Tu jures, ô ma chere vie, 147
Commencement du premier Livre de LUCRECE.
Charme de la Nature & maîtresse des Cieux, 148
—— du même. *Commencement du second Livre.*
J'entre dans des sentiers peu fréquentés, &c. 149
Traduction de LUCAIN.
La fortune autrefois trois hommes éleva, 150
A M. Huet, *Evêque d'Avranches, en lui envoyant une traduction de son Eglogue latine intitulée* Iris.
En vain de mes foibles concerts, 151
IRIS, *Eglogue.*
Un jour que de Junon compagne & messagere, 152
TRADUCTION DE VIRGILE.
—— *Du premier Livre des Géorgiques.*
Je chante, ô Mécenas, pour remplir ton attente 158

---- *du second Livre des Géorgiques.*
O combien est heureux le sort du laboureur! 163
—— *Du premier Livre de l'Enéide.*
Moi, qui fis autrefois sur des pipeaux rustiques, 168

PIECES ATTRIBUE'ES A M. LE MARQUIS DE LA FARRE.

ELÉGIE *à M. l'Abbé de Chaulieu.*
Où fuyez-vous, Plaisirs? où fuyez-vous, Amours? 205
LA SAGESSE COMMODE.
Non, non, je ne viens point sur les bords du Permesse, 210
MADRIGAL *à Madame de B.*
Bien m'y connois, & ne suis des plus bêtes, 214
EPIGRAMME.
Au bon vieux temps, que le gentil Esope, 215
MADRIGAL.
Je sers une maîtresse illustre, aimable & sage, 216
PENTHÉE, *Tragédie Lyrique.* 219

Fin de la Table.

563269